BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE B
PLUTEO II
N.° CATENA 2
Pr. Sala - B. II. 2

ŒUVRES

DE

C. A. DEMOUSTIER.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

Deux exemplaires complets ont été remis à la Bibliothèque nationale.

30871

THÉATRE

DE

CH. A. DEMOUSTIER,

AUTEUR DES LETTRES A ÉMILIE
SUR LA MYTHOLOGIE.

A PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

XII — 1804.

LE CONCILIATEUR,

OU

L'HOMME AIMABLE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre de la Nation, le 29 septembre 1791.

PERSONNAGES.

DORVAL, sous le nom de Melcourt.
LUCILE, fille de Mondor.
MONDOR.
Mad. MONDOR.
Mad. DE BOISVIEUX, } sœurs de Mondor.
Mad. DE VERTSEC, }
CLÉON, } amans de Lucile.
CLITANDRE, }
NÉRINE, suivante de Lucile.
FRONTIN, valet de Mondor.

LE CONCILIATEUR,

OU

L'HOMME AIMABLE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon.

SCENE PREMIÈRE.

MELCOURT, FRONTIN.

FRONTIN, introduisant Dorval.

C'est vous, M. Dorval, vous, ce jeune homme aimable!...

MELCOURT, l'embrassant.

Oui, mon pauvre Frontin.

FRONTIN.

Quel prodige incroyable
De vous voir en ces lieux! vous, monsieur, dont le nom...
Pardonnez!... est maudit de toute la maison.

MELCOURT.

Je le sais.

FRONTIN.

Sauvez-vous, M. Mondor, mon maître,
S'il vous voyoit ici, vous forceroit, peut-être,
(il lui montre la fenêtre.)
A prendre, pour sortir, le chemin le plus court.

MELCOURT.

Rassure-toi : j'ai pris le surnom de Melcourt.

FRONTIN.

De votre petit fief?

MELCOURT.

Justement ; et j'espère
Demeurer inconnu.

FRONTIN.

Quand monsieur votre père
Mourut... trop tôt, hélas! et pour vous et pour moi,
Dans cette maison-ci je cherchai de l'emploi
Près de M. Mondor, chéri de son village ;
Vif, mais bon ; s'occupant beaucoup du jardinage
Dont il fait son plaisir. C'est pour les bonnes gens
Que le ciel a créé les plaisirs innocens.
Monsieur votre oncle, alors voisin de cette terre,
Et mon maître, s'aimoient d'une amitié sincère.
Un malheureux procès tout-à-coup les brouilla.
Je ne vous revis plus depuis ce moment là :
Depuis quatorze ans ?... mais j'ai su vous reconnoître.
On ne méconnoît point ceux que l'on a vu naître.
Ce cher enfant !... tenez, embrassons-nous encor.

MELCOURT.

De tout mon cœur !

FRONTIN.

Enfin, près de M. Mondor

Qui peut vous amener!

MELCOURT.

L'amour et l'espérance.

FRONTIN.

L'espérance et l'amour ici! quelle apparence!

MELCOURT.

J'aime Lucile.

FRONTIN.

Quoi Lucile vous connoît?

MELCOURT.

Oui...

FRONTIN.

Tant pis!

MELCOURT.

Et non.

FRONTIN.

Mais comment.

MELCOURT.

Voici le fait:

Chez M. de Courval, j'en fis la connoissance
Sous le nom de Melcourt. Ainsi la différence
Du nom l'aura trompée; et tu vois qu'en ce cas,
Lucile me connoît et ne me connoît pas.

FRONTIN.

Tant mieux! car, si Melcourt à Lucile a su plaire,
Dorval éprouveroit bientôt un sort contraire.
Dorval est en horreur; et Lucile, en ce cas,
Pourroit bien vous aimer, et ne vous aimer pas.

MELCOURT.

De Mondor autrefois je n'ai connu la fille
Qu'un moment. Ignorant quelle étoit ma famille,
Lucile m'accueillit, et même à mon départ,
Me laissa, pour adieux, un douloureux regard.

Je partis pour l'armée, et bientôt dans mon ame
Je sentis s'allumer cette secrette flamme,
Qui, par le souvenir s'augmentant chaque jour,
M'a fait précipiter l'instant de mon retour.
J'arrive hier : j'apprends, (conçois-tu ma surprise !)
Que l'on juge aujourd'hui le procès qui divise
Nos familles. Soudain, pour prévenir l'arrêt,
De les concilier je forme le projet.

FRONTIN.

Je crains que l'intérêt, monsieur, ne le renverse.
Un plaideur amoureux de sa partie adverse !...

MELCOURT.

Par cet arrangement j'obligerai Mondor.
Sur le point attesté chacun sait qu'il a tort;
Qu'il doit le perdre...

FRONTIN.

Avant de prédire sa perte,
Regardez bien, monsieur, si la porte est ouverte.

MELCOURT.

J'amènerai la chose avec ménagement.

FRONTIN.

Au nom seul de Dorval, c'est un emportement !...
Cet arrangement-là ne sera pas facile.

MELCOURT.

Oui; mais, si j'y parviens, j'espère que Lucile...

FRONTIN.

Vous voulez à l'amour en devoir le succès,
Et par un bon hymen transiger sur procès.
Mais j'y vois un obstacle assez grand...

MELCOURT.

Je t'en prie,

Parle!

FRONTIN.

C'est qu'aujourd'hui Lucile se marie.
A sa main deux rivaux prétendent à-la-fois.

MELCOURT.

Et Lucile?

FRONTIN.

N'a plus que l'embarras du choix.

MELCOURT.

Et ces deux prétendans?...

FRONTIN.

Sont Cléon et Clitandre:
L'un fat, présomptueux; l'autre mielleux et tendre;
Fort jaloux l'un et l'autre, et très riches tous deux.

MELCOURT.

Sont-ils bien accueillis?

FRONTIN.

Pas mal.

MELCOURT.

Le doucereux
Doit déplaire au père.

FRONTIN.

Oui, mais il plaît à la mère.

MELCOURT.

Et le fat lui déplait?

FRONTIN.

Oui, mais il plaît au père.
Car ce couple est toujours en opposition;
Et pour mieux soutenir la contradiction,
Il se boude, se fuit, se contrarie et s'aime.

MELCOURT.

Mais, aiment-ils Lucile?

FRONTIN.

Assez, et c'est là même
Le seul point sur lequel ils paroissent d'accord.

MELCOURT.

En l'aimant avec eux je plairai donc d'abord
A tous deux?

FRONTIN.

A monsieur, mais non pas à madame.
Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'une femme
Qui, jadis belle, et fraîche encore à quarante ans,
A la fin de l'été se croit dans le printemps?
Pour elle quel fardeau qu'une fille accomplie,
Plus grande que sa mère, et sur-tout plus jolie,
Qui de nouveaux trésors tous les jours s'enrichit,
Tandis que tous les jours la maman s'appauvrit!
Encor lui passe-t-on les graces du jeune âge,
Tant que des soupirans on conserve l'hommage.
Mais, dès que les amans s'attachent à ses pas,
C'est un crime, monsieur, qu'on ne pardonne pas.
Vous m'entendez...

MELCOURT.

Je vois que, pour préliminaire,
Il faut, suivant l'usage, adresser à la mère
Ce qu'on sent pour la fille.

FRONTIN.

Oui, mais autre embarras.

MELCOURT.

Quoi?

FRONTIN.

Vous allez avoir deux tantes sur les bras.

MELCOURT.

Tu ris?

FRONTIN.

Je ne ris point: oui, monsieur, oui, deux tantes.

MELCOURT.

Jeunes!

FRONTIN.

De cinquante ans, et des plus exigeantes.
L'une sentimentale, avec timidité,
Vous fera faire un cours de sensibilité,
Et de force ou de gré, sera votre bergère:
L'autre, à l'œil sémillant, lutin sexagénaire,
Si pour elle, monsieur, vous voulez soupirer,
Ne vous laissera pas le tems de respirer;
Elles sont toutes deux rivales de Lucile:
Madame de Boisvieux prend l'amant imbécille;
Madame de Vertsec, le fat.

MELCOURT.

Puisque leur cœur...

FRONTIN.

Oh! ne vous flattez pas d'échapper au malheur
D'être aimé!

MELCOURT.

Je n'ai rien qui doive les séduire,
Et je n'y prétends pas.

FRONTIN.

Non, vous aurez beau dire,
En vous tout va leur plaire, esprit, grace, beauté;
Et plus que tout cela, monsieur, la nouveauté.

Il est un autre obstacle.

MELCOURT.

Encore ?

FRONTIN.

Je devine

Que vous n'êtes pas riche...

MELCOURT.

Hélas ! non.

FRONTIN.

Et Nérine

Qui gouverne Lucile avec quelque ascendant ;
Auprès d'elle n'admet qu'un riche prétendant.

MELCOURT.

C'est par intérêt ?...

FRONTIN.

Non ; c'est par philosophie.
(confidemment.)
Car Nérine est, monsieur, une fille accomplie,
Qui...

MELCOURT.

Te plaît et qui t'aime ?

FRONTIN, avec un air protecteur.

A peu près ; entre nous,
Auprès d'elle on pourroit solliciter pour vous.
Ah ! Mondor ! Il n'est pas dans son jour agréable.
Annoncerai-je ?

MELCOURT.

Va.

SCÈNE II.

MONDOR, au fond du théâtre, MELCOURT, FRONTIN.

FRONTIN, allant au-devant de Mondor.

M. Melcourt.

MONDOR, à Frontin.

Que diable.
Je te dis qu'aujourd'hui je ne veux recevoir
Qui que ce soit.

MELCOURT, saluant.

Monsieur....

MONDOR, brusquement.

Monsieur veut-il s'asseoir?

MELCOURT, avec joie.

Volontiers.

(Frontin s'empresse d'approcher un fauteuil.)

MONDOR, prenant par le bras Melcourt, prêt à s'asseoir.

Après tout, il n'est pas nécessaire
Pour un mot... Il s'agit?...

MELCOURT, hésitant.

D'une petite affaire...

MONDOR, avec emportement.

D'une affaire! ah, morbleu! c'est par trop m'accabler.

MELCOURT.

Pardon!...

MONDOR.

Je ne veux plus en entendre parler.

Serviteur.

(il s'éloigne.)

FRONTIN, à part, à Melcourt.

Adieu donc !

(il sort.)

MELCOURT, saluant Mondor qui le congédie.

Avec un caractère

Aussi franc...

MONDOR.

Il est vrai.

MELCOURT, poursuivant.

Je sens qu'on n'aime guère

Les procès...

MONDOR, le ramenant.

Le nom seul, monsieur, m'en fait horreur.
Et si je vous reçois avec un peu d'humeur,
C'est que, dans ce moment, on m'en juge, sans doute,
Un infernal ! pourquoi ? pour rien : pour une route,
Pour des arbres plantés sur le bord d'un chemin ;
Je me vois ruiné par un maudit voisin
Qui veut m'ôter mes droits ; mais j'y mettrai bon ordre.
J'y mangerai mon bien, plutôt que d'en démordre ;
Et transmettrai ma cause à mes derniers neveux.

MELCOURT, à part.

Pour l'accommodement l'instant n'est pas heureux.

(Haut.)

Ne peut-on s'arranger ?

MONDOR, riant.

Oui, l'on vient de m'apprendre
Qu'afin d'y parvenir, Dorval m'offre pour gendre

Son neveu...

MELCOURT.

Prenez-le.

MONDOR.

Quelque esprit éventé,
Quelque sot comme lui. La belle indemnité !
Ne vous semble-t-il pas que, dans cette occurrence,
La réparation est pire que l'offense ?

MELCOURT.

Pour prononcer, il faut connoître le neveu ;
Et vous le connoissez, sans doute.

MONDOR.

Non, parbleu !
Mais, c'est mon jugement.

MELCOURT,

Vous pourriez le suspendre.
Pour juger...

MONDOR.

Je ne veux ni le voir ni l'entendre.

MELCOURT, en souriant.

Si vos juges, monsieur, vous en disoient autant ?

MONDOR.

Si !... brisons là-dessus. Serviteur. On m'attend
Pour régler le contrat et la dot de ma fille.

MELCOURT, à part.

Ciel !...

MONDOR.

Il est singulier qu'un père de famille
Qui veut bien consentir à donner son enfant,
Soit encore obligé de donner son argent.

MELCOURT.

Hélas ! c'est qu'un trésor ne va jamais sans l'autre.

MONDOR, le congédiant de nouveau.

Je finis cette affaire aujourd'hui. Pour la vôtre,
Revenez dans huit jours.

MELCOURT, à part.

Adieu donc tout espoir?

(sortant.)

Dans un autre moment j'aurois espéré voir
Vos arbres étrangers, votre nouveau parterre,
Et les plantations que vous venez de faire.

MONDOR, le faisant rentrer.

Vous aimez les jardins, beaucoup?

MELCOURT.

A la fureur.

MONDOR, l'invitant à s'asseoir.

C'est ma fureur aussi. Ce goût vous fait honneur.

MELCOURT.

C'est un plaisir si vrai!

MONDOR.

Si pur!

MELCOURT.

Le jardinage,
Dans tous les siècles fut l'amusement du sage.
Il exerce le corps et souvent parle au cœur.
De l'herbe parasite en dégageant la fleur,
En redressant l'arbuste, on voit dans la nature
Des mœurs du genre humain la fidèle peinture.

MONDOR, avec amitié.

Je veux vous faire voir mes jardins, mes bosquets:
Cela me distraira de ce maudit procès.
Il faut que ce matin nous visitions ensemble

Mon potager, mes fleurs, mes espaliers.

MELCOURT.

Je tremble
De vous déranger.

MONDOR.

Non. Faites-moi l'amitié
De déjeûner...

MELCOURT.

Monsieur... (à part.) Ah! me voilà prié!

MONDOR.

Vous pourrez repartir en toute diligence.

MELCOURT.

Je ne suis pas pressé.

MONDOR.

De votre complaisance
J'abuserois si...

MELCOURT.

Non, monsieur.

MONDOR, avec amitié.

Bon gré, malgré,
Dans une heure, au plus tard, je vous congédierai.

MELCOURT.

Que de bontés!

MONDOR.

J'entends la voix de mon épouse;
Brave femme, bon cœur, entêtée et jalouse.
Nous avons aujourd'hui l'honneur de nous bouder.

MELCOURT.

Vous aurez le plaisir de vous raccommoder.
Les raccommodemens rendent l'hymen plus tendre,
Et réveillent ses feux endormis sous la cendre.

MONDOR.

Oui. Vous avez raison, et je cours l'embrasser.

(il va au-devant de madame Mondor.)

SCÈNE III.

LUCILE, Mad. MONDOR, MONDOR, au fond du théâtre, MELCOURT, sur le devant de la scène.

MONDOR, allant embrasser son épouse.

Eh ! bon jour !

Mad. MONDOR, l'arrêtant.

Allez-vous encore commencer
Par me contrarier ce matin ?

MONDOR.

Au contraire.

LUCILE, à part, appercevant Melcourt.

Que vois-je ?

MONDOR, continuant.

Sur tous points je veux vous satisfaire.

Mad. MONDOR.

Vous me contredirez encor.

LUCILE, à part.

Ce sont ses traits !

MONDOR, avec bonhomie.

La paix, ma femme.

Mad. MONDOR.

Oui, oui, pour obtenir la paix,
Vous croyez tous, messieurs, qu'un mot doit vous suffire ?

MELCOURT.

L'esprit croit aisément ce que le cœur desire.

MONDOR.

Tenez, il a raison.

(madame Mondor se laisse embrasser.)

LUCILE, à part.

Ah ! c'est bien lui !

Mad. MONDOR, à Melcourt.

Monsieur...

MONDOR, le lui présentant.

Est monsieur de Melcourt, jardinier-amateur,
Qui vient voir mes travaux.

Mad. MONDOR, gracieusement.

Ah ! oui ?...

MELCOURT, à Lucile, avec trouble.

Mademoiselle...

Mad. MONDOR, à son mari.

L'amateur n'est pas mal.

LUCILE, troublée, à Melcourt.

Eh bien ?...

MELCOURT.

Je me rappelle
Avoir eu le bonheur de vous connoître au bal
Chez un de mes parens.

LUCILE, vivement.

Chez monsieur de Courval.

MONDOR, à Melcourt.

Vous tenez aux Courval ?

MELCOURT.

Oui, par une alliance.

MONDOR.

Vous êtes marié ?...

LUCILE, à part.

Grands dieux !

MELCOURT.

Non.

LUCILE, à part, avec joie.

Ah !

Mad. MONDOR.

Je pense

Que monsieur restera pour dîner avec nous?

MELCOURT.

(à part.) (haut.)

Je gagne du tems. Mais... je crains...

LUCILE, à part.

Que craignez-vous?

MELCOURT, vivement à madame Mondor.

J'aurai cet honneur-là.

MONDOR.

Fort bien. La ressemblance

De nos plaisirs bientôt nouera la connoissance.

Par leurs goûts, tous les jours, les hommes sont unis.

MELCOURT.

Si la conformité des goûts fait les amis,

J'espère qu'en ces lieux je deviendrai le vôtre ;

(il montre Lucile et madame Mondor.)

Car nous avons ici mêmes goûts l'un et l'autre.

Mad. MONDOR.

Il s'exprime assez bien.

MONDOR.

Ah ! ah ! voici mes sœurs.

MELCOURT, à Lucile.

Vos tantes?

LUCILE.

Oui, monsieur.

MELCOURT.

Et vos adorateurs?

LUCILE.

Hélas!

SCÈNE IV.

LUCILE, MELCOURT, Mad. MONDOR, MONDOR, Mad. DE BOISVIEUX, CLITANDRE, Mad. DE VERTSEC, CLÉON, FRONTIN, entrant vers le milieu de la scène.

Mad. DE BOISVIEUX, à Clitandre, qui lui donne la main.

Allons, Clitandre, allons, prenez donc garde!
Modérez vos transports.

Mad. DE VERTSEC, à Cléon.

Lorsque l'on nous regarde,
Je vous défends, Cléon, de me serrer la main.

MONDOR.

Comment va la santé?

Mad. DE BOISVIEUX.

J'ai les nerfs ce matin
Dans un état affreux.

Mad. DE VERTSEC.

J'ai la tête pesante!...

(apercevant Melcourt.

Des vapeurs à mourir.... Ah! ah!

MONDOR.

Je vous présente
Monsieur Melcourt, parent des Courval.

Mad. DE BOISVIEUX.

Ah! oui dà?
(grande révérence.)
Monsieur...

Mad. DE VERTSEC, de même.

Monsieur...

CLÉON, à Clitandre.

Melcourt!... Connoissez-vous cela?

CLITANDRE, avec dédain.

Moi? point.

CLÉON, de même.

Ni moi.

MONDOR, leur présentant Melcourt.

Messieurs, vous ferez connoissance.
(ils le saluent froidement.)
A propos, j'oubliois!... Frontin! en diligence...

FRONTIN, entrant précipitamment et voyant Melcourt, à part.

Il est encore ici!

MONDOR, continuant.

Cours chez mon rapporteur,
Et songe à revenir au plutôt.

FRONTIN.

Oui, monsieur;
Quatre milles, pour moi, c'est une bagatelle.

MONDOR.

Ce soir, de mon arrêt j'attends donc la nouvelle.

MELCOURT, à part.

Je tremble !

FRONTIN, à part, à Melcourt.

Et vous saurez votre sort avant peu.

MONDOR, à Frontin.

Peut-être de Dorval verras-tu le neveu.
Dis-lui que s'il paroît en ces lieux, je le chasse.

LUCILE.

Oui....

MELCOURT.

Ce pauvre neveu ! je me mets à sa place,
Et le plains d'être en butte à votre inimitié !

LUCILE.

Il ne mérite pas, monsieur, votre pitié !

MONDOR.

C'est un sot, un Dorval, en un mot ; c'est tout dire.

Mad. MONDOR.

Et son nom seul suffit pour le faire proscrire.

FRONTIN.

(à part.) (haut.)
Gare la découverte !.... Allons....

Mad. MONDOR, à Frontin qui sort.

En même tems
Rapportez les journaux.

MELCOURT.

Ils sont intéressans.

Mad. MONDOR, vivement.

Monsieur s'occupe donc souvent de politique ?

MELCOURT.

Assez.

Mad. MONDOR.

Nous en ferons.

Mad. DE VERTSEC.

Monsieur sait la musique ?

MELCOURT.

Un peu.

Mad. DE VERTSEC.

Je m'en empare.

Mad. DE BOISVIEUX.

Et je me doute bien
Que vous versifiez.

MELCOURT.

Fort mal.

Mad. DE BOISVIEUX.

Je vous retiens.

LUCILE.

Dessinez-vous aussi ?

MELCOURT.

C'est mon bonheur suprême.

LUCILE.

Oui, c'est un grand plaisir !

MELCOURT.

Et surtout quand on aime :
Le secours de cet art en devient plus fréquent,
Et son silence alors est toujours éloquent.
Quel bonheur de créer sur la toile animée
Ces regards séduisans, et cette bouche aimée !
Et ces traits enchanteurs, et ce front adoré !
De les faire rougir et sourire à son gré !

L'heureuse main qui trace une si belle image,
Semble avec le pinceau caresser son ouvrage.

Mad. MONDOR.

Je conçois à merveille...

LUCILE, à part.

Oui, je sens tout cela.

Mad. DE VERTSEC.

Du goût !

Mad. DE BOISVIEUX.

Du sentiment !

MONDOR.

J'aime ce garçon-là.

CLITANDRE, à Cléon.

C'est quelque prétendant.

CLÉON.

Il faudra l'éconduire.

Mad. MONDOR, à Melcourt.

Ainsi, dans tous les arts soigneux de vous instruire ?...

MELCOURT, vivement.

Les arts sont un besoin de l'esprit et du cœur.
Aimer et s'occuper, voilà le vrai bonheur.
Des fleurs du sentiment et des fleurs du génie,
Heureux qui peut semer le chemin de la vie !
S'il trouve sous ses pas la peine et les douleurs,
Les arts et l'amitié sont ses consolateurs.
Loin d'user nos plaisirs, sans cesse ils les varient :
Par les nœuds les plus doux ce sont eux qui nous lient...

Mad. MONDOR.

Par le rapport des arts quand on n'est pas lié,
Faut-il donc renoncer, monsieur, à l'amitié ?

MELCOURT.

Pour les suppléer tous, un seul est nécessaire :
(montrant les hommes.) (montrant les femmes.)
D'un côté l'art d'aimer, de l'autre l'art de plaire.

MONDOR, gaiment.

Ma foi, quoique ceci soit fort bien raisonné,
On raisonne encor mieux quand on a déjeûné.
Suivez-moi.

MELCOURT, présentant la main à madame Mondor.

Volontiers.

CLÉON, veut donner la main à Lucile. Mad. DE VERTSEC, s'en emparant.

Alte-là, je vous prie !

CLITANDRE, s'avance à la place de Cléon.

Bon !

Mad. DE BOISVIEUX, à Clitandre.

Vous m'appartenez, monsieur.
(regardant Lucile qui reste seule.)
La jalousie
La poignarde !

LUCILE, seule.

Ah ! ma tante, enlevez tour à tour
Tous les amans du monde, et laissez-moi Melcourt.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCILE, NÉRINE.

LUCILE, avec joie.

C'est lui, Nérine !...

NÉRINE.

Qui ?

LUCILE.

Cet aimable jeune homme
Dont nous avons parlé souvent...

NÉRINE.

Et qui se nomme ?...

LUCILE.

Melcourt.

NÉRINE.

Comment ? c'est là cet homme sans égal
Pour qui vous nourrissez un amour idéal,
Et dont le souvenir entretient votre flamme ?

LUCILE.

Il est des souvenirs qui portent dans notre ame
Une douce langueur, un charme attendrissant :
On ne sauroit alors exprimer ce qu'on sent ;
Mais le cœur abattu se plaît dans sa détresse,
Et la volupté naît du sein de la tristesse.

Je l'éprouve souvent en rappelant le jour
Où mes premiers regards rencontrèrent Melcourt.
C'étoit au bal : avant de partir pour la guerre,
Les premiers officiers d'une troupe étrangère
Nous prièrent...

NÉRINE, gaiment.

Au bal, Mars invita l'Amour.

LUCILE, tristement.

Et l'Amour s'y trouva...

NÉRINE.

Pour vous jouer d'un tour.

LUCILE.

Melcourt m'offrit la main ; j'hésitai pour la prendre.

NÉRINE.

Vous la prîtes enfin ?

LUCILE.

Et j'eus peine à la rendre.
De ses discours charmans la grace, la douceur,
En parlant à l'esprit, pénétroient jusqu'au cœur.
Je ne puis t'exprimer le charme !...

NÉRINE.

Oh ! je en devine,
Les trois quarts. Mais Melcourt ?

LUCILE.

Le lendemain, Nérine,
Il partit.

NÉRINE.

Il fit mal, car les absens ont tort.

LUCILE, timidement.

Si je ne l'aimois plus, t'en parlerois-je encor ?

NÉRINE.

Mais lui, partage-t-il votre tendre martyre?...
Vous ne me dites rien?

LUCILE.

Eh! n'est-ce pas tout dire!

NÉRINE.

Enfin connoissez-vous son sort? le disoit-on
Riche?

LUCILE.

Depuis deux ans, je n'ai su que son nom.

NÉRINE.

La belle découverte! Allez, mademoiselle,
Jaamis un officier ne fut deux ans fidèle.

LUCILE.

Crois-tu, Nérine?

NÉRINE.

Et puis, la fortune aux guerriers
N'accorde, pour tout bien, qu'un nom et des lauriers.
De vos deux prétendans on connoît la fortune...
J'en vois un.

LUCILE, s'éloignant.

Laisse-moi, son aspect m'importune.

SCÈNE II.

NÉRINE, CLÉON.

NÉRINE.

A ce soir le contrat.

CLÉON, étourdiment.

Encore un jour entier!

Quel siècle ! mon enfant, je viens pour te prier...
Embrasse-moi...

NÉRINE, résistant.

Monsieur...

CLÉON.

Je ne t'ai jamais vue
Plus charmante... En soupirs ici je m'exténue;
Je suis depuis huit jours en adoration;
Je n'atteindrai jamais à la conclusion,
Si cela dure encor deux heures.

NÉRINE.

Le tems presse !
Que voulez-vous enfin ?

CLÉON.

Auprès de ta maîtresse
Ménage-moi, ma belle, un moment d'entretien.

NÉRINE, d'un air indécis.

Monsieur...

CLÉON, lui présentant sa bourse.

Sans intérêt.

NÉRINE, acceptant.

Hélas ! je le veux bien.

CLÉON, lestement.

Je veux la voir; je veux lui dire, en tête-à-tête...
(il regarde Nérine.)
Que tes yeux sont fripons ?

NÉRINE.

Vous êtes fort honnête !

CLÉON.

Ceci s'adresse à toi.

NÉRINE.

J'entends...

CLÉON.

Je veux enfin
Recevoir ses aveux et lui donner ma main.
(il prend quelques libertés.)
(lestement.)
Adieu, mon cœur.

SCÈNE III.

NÉRINE, seule.

Son cœur, sa gaîté m'est suspecte...
Il est généreux ; mais j'entends qu'on me respecte...
Voici l'autre.

SCÈNE IV.

NÉRINE, CLITANDRE.

CLITANDRE, d'un ton doucereux.

Ah! Nérine, est-il vrai qu'aujourd'hui
Entre Cléon et moi le sort décide ?

NÉRINE.

Oui.

CLITANDRE.

Ah ! j'espérois encor quelques mois.

NÉRINE.

Pourquoi faire ?

CLITANDRE.

Pour rendre ta maîtresse à mes vœux moins contraire.
D'abord, par mes regards, j'eusse osé quelquefois
La préparer; cela n'eût duré que deux mois.
Le mois suivant j'aurois, par quelque confidence,
Avançant pas à pas, gagné sa confiance.
Le mois suivant j'aurois mêlé dans mes propos
Quelques demi-soupirs et quelques demi-mots.
Le mois suivant j'aurois trahi mon trouble extrême;
Et, quelques mois après, j'aurois dit : Je vous aime.

NÉRINE.

Si Lucile à répondre eût mis le même tems,
Vous auriez pu, monsieur, l'épouser à trente ans.
Certe, en vous mariant, vous eussiez fait la chose,
De part et d'autre, avec connoissance de cause.
Par malheur, ce n'est pas dans dix ans; c'est ce soir
Que l'hymen se conclut.

CLITANDRE.

Aussi, je viens te voir
Pour me rendre un service important et facile.
Je voudrois, un moment, entretenir Lucile,
Et... brusquant l'entretien...

NÉRINE.

Obtenir un congé,
Ou sa main ou son cœur; le tout en abrégé.

CLITANDRE, lui offrant sa bourse.

Ah! d'un moment si cher tous les trésors du monde,
Nérine, peuvent-ils payer une seconde!....

NÉRINE, acceptant.

L'instant est précieux pour un cœur bien épris;
Mais je vois que monsieur sait y mettre le prix :

Ici, dans un moment, vous aurez audience.

CLITANDRE.

Ah ! l'expression manque à ma reconnoissance.
Qu'un si rare service à mes yeux l'embellit !
Nérine, que d'attraits, que de graces, d'esprit,
De noblesse !...

NÉRINE.

Eh ! monsieur, modérez votre ivresse
Ou vous n'aurez plus rien à dire à ma maîtresse.
(elle le congédie.)
J'irai vous avertir.

CLITANDRE.

Quel moment pour mon cœur !

NÉRINE.

Allez m'attendre.

CLITANDRE, avec un soupir.

Adieu, Nérine !

NÉRINE, de même.

Adieu, monsieur !

SCÈNE V.

NÉRINE, seule.

Il sait récompenser. Payer, c'est à merveille :
Mais il m'endort ; et moi j'aime qu'on me réveille.
On vient... c'est l'inconnu : préparons son congé.

SCÈNE VI.

NÉRINE, MELCOURT.

NÉRINE.

Monsieur est un amant?

MELCOURT.

Moi?

NÉRINE.

Je vous ai jugé
D'un coup-d'œil.

MELCOURT, froidement.

Quel talent!

NÉRINE.

Oui, votre ame est blessée.

MELCOURT.

Et vous savez?...

NÉRINE.

Je sais lire dans la pensée;
Je sais que vous aimez : soyez de bonne-foi!

MELCOURT.

Et si vous en saviez là-dessus plus que moi?

NÉRINE, avec impatience.

Avouez-le, monsieur, sinon je le devine!
La confiance...

MELCOURT.

Il faut la mériter, Nérine.

NÉRINE, à part.

Quel homme!

MELCOURT, à part.

J'ai piqué sa curiosité :

Je la tiens.

NÉRINE.

(à part.) (haut.)
Retournons à l'assaut. La beauté
Sur votre cœur, monsieur, n'a donc aucun empire?

MELCOURT.

Nérine, on n'aime pas toujours ce qu'on admire.

NÉRINE.

Mais qui peut se défendre, en voyant mille appas,
De les aimer?

MELCOURT.

Moi.

NÉRINE.

Vous?

MELCOURT, d'un ton galant.

Je ne vous aime pas.

NÉRINE, vivement.

Ce compliment, monsieur, trahit votre tendresse:
Qui flatte la suivante, adore la maîtresse.

MELCOURT.

Ce qu'on vous dit, Nérine, on vous le dit pour vous:
Votre esprit paroît vif; votre sourire est doux:
Vos traits sont séduisans; Lucile les efface.

NÉRINE, un peu piquée, à part.

Ah! celui-ci, du moins, met chacun à sa place.
Je sens qu'il n'a pas tort, et je l'aime.

MELCOURT, à part.

Le trait
La pique au vif!

NÉRINE, avec amitié.

Allons! dites votre secret.

Tenez, je pourrois bien vous payer par un autre.

MELCOURT, tirant un anneau de son doigt.

Je vais, avant le mien, vous révéler le vôtre.

NÉRINE, à part.

Un anneau? le présent est mince.

MELCOURT.

Votre main.

(Nérine lui présente la main d'un air dédaigneux. Melcourt lui met l'anneau.

NÉRINE.

Que faites-vous?

MELCOURT, avec confidence.

Je fais le rôle de Frontin.

NÉRINE, vivement.

(à part.) (prenant un air timide.)

Il est charmant... Monsieur, votre amour m'intéresse.
Depuis plus de deux ans je m'en souviens sans cesse,
Et vous permets ici de m'en entretenir.
Vous avez deux rivaux : si mon cœur peut choisir,
Le choix, entre eux et vous, sera peu difficile.

MELCOURT.

Que dites-vous?

NÉRINE.

Je fais le rôle de Lucile.

MELCOURT.

Ah! Nérine!...

NÉRINE, le congédiant.

L'on vient.

MELCOURT.

Mais cet espoir si doux!...

NÉRINE.

Fuyez.

MELCOURT.

Qui m'apprendra le reste ?

NÉRINE.

Un rendez-vous.

SCÈNE VII.

NÉRINE, seule.

Nos rivaux vont venir : pour remplir leur attente,
Je vais leur envoyer à chacun une tante.
(à Clitandre qui paroît.)
Attendez.
(elle sort.)

SCÈNE VIII.

CLITANDRE, seul.

O moment de trouble et de bonheur !
Espoir, crainte, soupçons, vous partagez mon cœur.
L'impatience accroît le feu qui me dévore !...
(il va vers la porte.)
J'entends ses pas... c'est elle... O beauté que j'implore,
Lucile, mon cœur vole au-devant de vous... Ciel !...
Madame de Boisvieux !

SCÈNE IX.

Mad. DE BOISVIEUX, CLITANDRE.

Mad. DE BOISVIEUX, du ton de la pudeur alarmée.

Mais est-il bien réel
Que, seul, vous m'attendiez ici ?

CLITANDRE.

Moi !

Mad. DE BOISVIEUX.

Vous.

CLITANDRE.

Madame,
Je puis vous protester...

Mad. DE BOISVIEUX.

L'amour fait dans votre ame
De rapides progrès, s'il vous aveugle au point
D'espérer en ces lieux me parler sans témoin.

CLITANDRE.

Ce n'est pas vous...

Mad. DE BOISVIEUX.

Non, non, je ne prends point le change.
Vous me persécutez d'une manière étrange !

CLITANDRE, vivement.

Mais l'erreur...

Mad. DE BOISVIEUX, tendrement.

Vous excuse, et l'amour encor mieux ;
Et puisque vous avez son bandeau sur les yeux,
Je vous pardonne : mais n'allez pas vous attendre
Qu'en tête-à-tête ici je veuille bien entendre

Des aveux, qui d'ailleurs seroient prématurés.

CLITANDRE, voulant s'esquiver.

Je vais vous épargner ce chagrin.

Mad. DE BOISVIEUX.

Demeurez,
Je ne vous chasse point.

CLITANDRE.

Moi-même je m'exile
Loin de vous.

Mad. DE BOISVIEUX, l'arrêtant.

Ah! Clitandre, il est bien difficile
De punir par l'exil les torts d'un indiscret,
Quand notre foible cœur le rappelle en secret.

CLITANDRE.

Que de bontés!

Mad. DE BOISVIEUX.

Je sens que le reproche expire
Sur mes lèvres. Parlez!

CLITANDRE, après l'avoir regardée.

Eh! que faut-il vous dire!

Mad. DE BOISVIEUX.

Vous me le demandez, perfide! mais sachez
Que je n'ignore rien : en vain vous me cachez
Vos noirceurs : tour-à-tour vous brûlez pour ma nièce
Et pour moi. Quel abus affreux de la tendresse!
Allez, volage, allez *et retournez encor*
De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector.

CLITANDRE, s'éloignant.

Vous me le conseillez; et j'y vole.

Mad. DE BOISVIEUX, le suivant.

Infidèle,

Ne crois pas m'échapper; je veillerai sur elle
Et sur toi. Je te suis.

CLITANDRE, s'esquivant.

De grace, épargnez-vous
Cette peine.

(ils sortent d'un côté, Nérine paroît de l'autre.)

SCÈNE X.

NÉRINE tenant MELCOURT par la main.

NÉRINE.

Ah ! le champ de bataille est à nous.
J'ai tout prévu : tandis que Clitandre fuit l'une,
Cléon auprès de l'autre est en bonne fortune.

MELCOURT, à Nérine.

Mais Lucile...

NÉRINE, à Melcourt.

Consent à vous entretenir
Devant moi. La voici.

(elle va au-devant d'elle.)

SCÈNE XI.

LUCILE, NÉRINE, MELCOURT.

LUCILE, hésitant.

Je tremble !...

NÉRINE.

De plaisir ?

LUCILE, confuse.

Parle plus bas.

NÉRINE.

Allons ! venez.

MELCOURT, la saluant.

Mademoiselle...

NÉRINE.

Parlez ; à quatre pas je ferai sentinelle.

LUCILE.

Quoi ! tu me laisseras seule...

NÉRINE.

Avec un ami...

(elle s'éloigne.)

MELCOURT.

Respectueux.

SCÈNE XII.

LUCILE, MELCOURT.

LUCILE.

Eh bien ! qui vous amène ici ?

MELCOURT.

Conduit par l'amitié, je viens sous ses auspices,
Pour obtenir la paix, offrir des sacrifices
De la part de Dorval à son voisin Mondor,
Et mettant à la fin leurs intérêts d'accord,
Réunir deux maisons faites pour vivre ensemble.

LUCILE.

Je doute que jamais l'amitié les rassemble.
Mais saviez-vous, monsieur, qu'en ces lieux j'habitois ?

MELCOURT.

Oui.

LUCILE.

(timidement.)

Oui ?... Vous n'y veniez que pour votre procès ?

MELCOURT, tendrement.

Vous ne le croyez pas.

LUCILE.

Pourquoi ?

MELCOURT, avec feu.

Pourquoi, madame !
Ne vous souvient-il plus de ce jour où mon ame,
Pour la première fois se laissant enflammer,
Sentit auprès de vous l'heureux besoin d'aimer ?
Ce bal où, vous pressant la main avec tendresse,
Mes regards, mes discours, pleins de trouble et d'ivresse,
Vous peignirent si bien mes sentimens confus !
L'avez-vous oublié ?

LUCILE.

Je ne l'oublierai plus.

MELCOURT.

Ah ! si je parvenois à terminer l'affaire
De mon ami Dorval...

LUCILE, avec intérêt.

Que prétendez-vous faire ?

MELCOURT.

Pour assurer la paix, je formerois le vœu
D'obtenir votre main pour Dorval son neveu.

LUCILE, avec dépit.

Son neveu ! vous l'aimez tendrement.

MELCOURT.

Trop peut-être.

LUCILE.

Je le crois. Avez-vous appris à le connoître.

MELCOURT.

A peu près.

LUCILE.

Quant à moi, sa réputation
Ne m'en a pas donné fort bonne opinion.
Mon père m'en a fait le portrait...

MELCOURT.

Votre père
Déteste sa famille ; et la haine exagère.

LUCILE.

Oui, la haine le mal, et l'amitié le bien.

MELCOURT, insistant.

Dorval...

LUCILE.

Est votre ami. Rompons cet entretien.

MELCOURT.

Ah! madame, arrêtez! je demande sa grace.
Pour l'obtenir de vous que faut-il que je fasse?

LUCILE.

Laissez-moi.

MELCOURT.

Détrompez votre esprit prévenu.
Puisque Dorval vous aime, il aime la vertu.

LUCILE.

Comment peut-il m'aimer s'il ne m'a jamais vue?

MELCOURT.

Plus que vous ne pensez vous en êtes connue.

LUCILE, troublée.

Comment!

MELCOURT.

Par vous, peut-être, il s'entend déchirer ;

Plaint votre erreur, soupire, et n'ose murmurer.

LUCILE, vivement.

Il m'entend?... vous croyez?

MELCOURT, la regardant fixement.

Oui.

LUCILE, à part.

Ce Melcourt que j'aime,
Ce Dorval que je hais... dieux! si c'étoit le même!
(haut.)
Melcourt, Dorval... mon cœur me dit...

MELCOURT, tendrement.

La vérité.

LUCILE.

Hélas! un peu plutôt que ne l'ai-je écouté!
J'aurois traité Dorval avec plus d'indulgence.

MELCOURT.

Il ne vous en veut point.

LUCILE.

Ah! le bien que j'en pense
Doit le dédommager du mal que j'en ai dit.
Mais auprès de mon père, adieu votre crédit
S'il reconnoît Dorval: vous avez été sage
De vous nommer Melcourt.

MELCOURT.

Suivant le vieil usage,
Pour me donner le nom d'un champ qui m'appartient,
On m'a débaptisé!

LUCILE.

Déguisez-vous donc bien.
Pour plaire, quelquefois la feinte est nécessaire...

MELCOURT, vivement.

Jamais. La vérité seule est digne de plaire.

LUCILE.

Mais, si mon père alloit savoir votre vrai nom.

MELCOURT, avec fermeté.

S'il me le demandoit...

LUCILE.

Vous le lui tairiez.

MELCOURT.

Non.

Moi, tromper votre père ! eh ! le puis-je sans crime ?
Pour qu'il m'aime, avant tout, je prétends qu'il m'estime;
Car, de quelqu'autre nœud qu'on puisse être lié,
Sans l'estime il n'est point de solide amitié.

LUCILE.

Ah ! vous avez raison : mais ménagez ma mère ;
Elle aime à dominer, tel est son caractère.
Votre esprit lui plaît, mais laissez briller le sien ;
Ou je crains que bientôt exclus....

MELCOURT.

Ne craignez rien.

L'esprit est un flambeau dont la douce lumière
Ne doit point offusquer les regards qu'il éclaire.

LUCILE.

Je vous entends. Mon père, avec simplicité,
A la prétention préfère la gaîté.

MELCOURT.

Je suis bien de son goût !

LUCILE.

Mes tantes, au contraire,

Courent après l'esprit.

MELCOURT.

C'est qu'elles n'en ont guère.

LUCILE.

Avec elles comment vous y prendre?

MELCOURT.

En ce cas,
L'esprit est d'en donner à ceux qui n'en ont pas,
Mais si je réussis enfin, quelle espérance...

SCÈNE XIII.

LUCILE, NÉRINE, MELCOURT.

NÉRINE, entrant précipitamment.

Voici les tantes. Vîte.

(elle les prend par la main et veut les faire sortir.)

MELCOURT, à Nérine.

Eh! mon dieu, patience!

(à Lucile.)

Un seul mot.

NÉRINE, vivement.

(à Lucile, contrefaisant Melcourt.) (à Melcourt, contrefaisant Lucile.)

Je vous aime... Et je vous aime aussi.

(à Melconrt.) (à Lucile.)

Tout est dit. Sauvez-vous par-là : vous, par ici.

SCÈNE XIV.

NÉRINE, au fond du théâtre, Mad. DE BOISVIEUX, Mad. DE VERTSEC, se rencontrant.

Mad. DE VERTSEC.

Ah ! ma sœur !

Mad. DE BOISVIEUX.

Ah ! ma sœur, ne pouvez-vous m'apprendre
Où le sort a conduit mon perfide Clitandre ?

Mad. DE VERTSEC.

Vers le jardin. Mais vous, ne m'apprendrez-vous pas
Où le traître Cléon porte à présent ses pas ?

Mad. DE BOISVIEUX.

Vers le parc. Ah ! ma sœur, que je suis malheureuse !

Mad. DE VERTSEC.

Vous ne concevez pas mon infortune affreuse.

Mad. DE BOISVIEUX.

L'ingrat !...

Mad. DE VERTSEC.

Le scélérat !...

Mad. DE BOISVIEUX.

Me délaisse !

Mad. DE VERTSEC.

Me fuit !
J'aurois fait ton bonheur, monstre, et tu l'as détruit !

Mad. DE BOISVIEUX.

Des charmes de l'hymen j'eusse embelli ta vie.

Mad. DE VERTSEC.

Pour nous venger, ma sœur, armons la jalousie.

Aimons ailleurs.

Mad DE BOISVIEUX.

Sur nous faisons ce noble effort.

Mad. DE VERTSEC.

Et livrons-les tous deux à leur malheureux sort.
(en confidence.)
Melcourt a de l'esprit.

NÉRINE, à part.

Garde à nous!

Mad. DE BOISVIEUX.

Son langage
Est touchant.

Mad. DE VERTSEC, confidemment.

On pourroit...

Mad. DE BOISVIEUX, de même.

Oui...

NÉRINE, à part.

Détournons l'orage.
(à madame de Boisvieux mystérieusement.)
Madame, on vous attend du côté du jardin.
(à madame de Vertsec.)
Vous, du côté du parc.

TOUTES DEUX.

Quoi!

NÉRINE.

Rien n'est plus certain.

Mad. DE VERTSEC.

Cléon me fuit.

NÉRINE.

Au parc le mystère le guide.

Mad. DE BOISVIEUX.

Mais Clitandre...

NÉRINE.

Clitandre est un amant timide.
Croyez-moi, joignez-les l'une et l'autre à l'instant.
(à madame de Boisvieux.) (à madame de Vertsec.)
Clitandre vous desire, et Cléon vous attend.

Mad. DE BOISVIEUX.

Ah! Nérine, mon cœur d'avance lui pardonne.
(elle sort.)

Mad. DE VERTSEC.

Il apprendra qu'il faut m'aimer quand je l'ordonne.
(elle sort.)

NÉRINE, seule.

Courage! C'est gagner la victoire à demi
Que de savoir ailleurs occuper l'ennemi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉON, CLITANDRE.

CLÉON.

ENFIN, c'est donc ce soir, mon cher, que de Lucile
Vous obtenez la main!

CLITANDRE.

Je vous crois bien tranquille
Sur cet événement; et l'on sait que c'est vous
Que Lucile a choisi pour être son époux.
La préférence...

CLÉON.

Non : Lucile vous la donne.
Vous avez captivé la petite personne.

CLITANDRE.

(à part.) (haut.)
Il a raison. Lucile à ma fidéle ardeur
Pourroit répondre ; mais vous êtes son vainqueur.

CLÉON.

(à part.) (haut.)
Il dit vrai. Vous avez l'agrément de la mère,
Qui peut tout.

CLITANDRE.

Vous avez le suffrage du père;

C'est beaucoup. Recevez, monsieur, mon compliment
Du succès.

CLÉON.

Je vous fais le mien sincèrement.

CLITANDRE.

Ah! vous êtes trop bon.

CLÉON.

Vous êtes trop honnête.
Mais, tandis qu'aspirant à la même conquête,
Vous ou moi du roman nous touchons à la fin,
Trouveriez-vous plaisant qu'un troisième survînt,
Qui nous fît ressembler aux voleurs de la fable?

CLITANDRE.

Le tour seroit piquant; mais est-il vraisemblable?

CLÉON.

Ce Melcourt m'est suspect.

CLITANDRE.

Nérine m'a promis
De l'exclure.

CLÉON.

Je crois qu'il est de ses amis.

CLITANDRE.

Elle en dit trop de mal.

CLÉON.

C'est ce qui m'inquiète.

CLITANDRE.

Je la crois franche...

CLÉON.

Franche! elle est femme et soubrette.

CLITANDRE.

Vous pensez que Melcourt?...

CLÉON.

Melcourt est un rival
Qu'on aime d'autant plus qu'on en dit plus de mal...
(Nérine paroît.)
Nérine!.. L'on diroit que l'amour l'a conduite
En ces lieux tout exprès. Cachons-nous.

SCÈNE II.

CLÉON ET CLITANDRE, cachés. NÉRINE.

NÉRINE.

Vîte! vîte!
(elle s'assied devant une table.)
Écrivons. Qu'une fille est à plaindre en amour!
Près d'un objet aimé soupirer nuit et jour,
Et taire obstinément ce qu'on brûle de dire;
Quelle contrainte! Encor, si l'on osoit l'écrire!
Mais on craint les éclats, les préjugés, l'honneur,
Et la main se refuse à parler pour le cœur.
Que devenir alors, sans quelque ame sensible,
Comme moi, par exemple, à qui tout est possible
(elle commence à écrire.)
Pour servir l'amitié?... Si Lucile savoit
Que je me donne l'air de tracer un billet
Sous son nom, pour Melcourt, ma charmante maîtresse
Me mettroit à la porte; et pourtant mon adresse
La tire d'embarras. J'écris à son insu,

Et j'oblige l'amour sans blesser la vertu.
Adieu, nos chers rivaux!

(elle écrit en riant.)

CLÉON, à part, à Clitandre.

Qu'ai-je dit?

NÉRINE, écrivant.

Je me pique
De posséder à fond le style laconique.

(elle relit.)

Charmant; je crains pour vous, messieurs.

CLITANDRE, à part.

Quelle noirceur!

NÉRINE.

(elle signe.) (elle plie la lettre et la cachette.)

LUCILE. Si ce n'est sa main, c'est bien son cœur.

(Clitandre et Cléon paroissent.)

Ah! voici nos fâcheux.

(elle met la lettre dans la poche de son tablier.)

CLÉON.

Vous écriviez, Nérine.

NÉRINE.

Moi?... je réfléchissois.

CLITANDRE, bas, feignant d'être dupe.

Pour moi?

NÉRINE, mystérieusement.

Paix!

CLÉON, de même.

Je devine
Que...

NÉRINE, de même.

Silence!

CLITANDRE, à Cléon.

Ah! Nérine est un trésor pour nous.

NÉRINE.

Messieurs...

CLÉON.

Comme elle sait donner un rendez-vous!

NÉRINE, déconcertée.

Mais...

CLÉON, le doigt sur le front.

Regardez-moi là.

NÉRINE, embarrassée.

Eh bien! je vous regarde.

(En ce moment Clitandre fait sauter de la poche de Nérine le billet qu'elle y a mis.)

CLÉON.

Sans vous appercevoir?...

NÉRINE, s'enfuyant.

Qui? moi? je ne prends garde
A rien.

CLITANDRE, riant, et montrant le billet.

J'en suis garant.

SCÈNE III.

CLEON, CLITANDRE.

CLÉON.

Eh bien! tous mes soupçons
Sont-ils fondés!

CLITANDRE.

Ouvrons le billet, et lisons.
(il lit.)
« Aidez-vous, et l'amour vous aidera. LUCILE. »

CLÉON, gaîment.

Admirable ! Essayons aussi d'écrire en style
Laconique.

(il écrit.)

CLITANDRE, lisant ce qu'il écrit.

Un cartel !... Je signe aussi.

(il signe.)

CLÉON.

Fort bien !
Puis jetons ce poulet à la place du sien.

CLITANDRE.

Plié de même : là.

(il indique la place où étoit Nérine.)

CLÉON, achevant de plier et cacheter.

C'est peu de savoir tendre
Un piége ; il faut encor savoir ne pas s'y prendre,
Nérine.

(il jette le billet par terre.)

CLITANDRE.

Elle revient.

SCÈNE IV.

NÉRINE, au fond du théâtre, CLEON, CLITANDRE, sur le devant de la scène. Le billet est entr'eux deux.

NÉRINE, cherchant.

Oh ! le maudit billet !

CLÉON.

On cherche.

NÉRINE, appercevant le billet.

Ah !

CLÉON.

On le voit.

NÉRINE, cherchant à les distraire.

Messieurs...

CLÉON.

Qui vous ramène

Si-tôt?

NÉRINE.

Votre intérêt.

CLITANDRE, ironiquement.

Oui ; je le crois sans peine.

CLÉON, de même.

On ne sauroit quitter ses amis pour long-temps.

NÉRINE, en confidence.

Ecoutez un avis des plus intéressans :
Lucile... Mais, j'entends nos tantes, ce me semble!
(Cléon et Clitandre, feignant d'être dupes, se détournent, Nérine se baissant.)

NÉRINE, tenant le billet.

Ah!

CLÉON, la surprenant encore baissée.

Que fais-tu?

NÉRINE, tremblante.

J'écoute.

CLÉON.

Et qu'as-tu donc?

NÉRINE.

Je tremble...
Qu'en cet instant quelqu'un ne vous trompe tous deux.

CLÉON.

Tu te trompes toi-même.

NÉRINE.

Oh! non ; j'ai de bons yeux!

CLÉON.

Ah ! quelle amie, en toi, le ciel nous a donnée !
(il lui prend la main dont elle tient le billet.)
Nérine ! dans ta main est notre destinée,
Il faut que je la baise....
(il lui baise la main malgré elle.)

NÉRINE, la retirant.

Allons !...

CLITANDRE, de même.

Je veux aussi....

NÉRINE, croisant les bras pour garantir ses mains.

Je ne mérite pas cet honneur ; mais voici
Ce que j'ai su. Melcourt en veut à ma maîtresse.

CLÉON, du ton de la bonne foi.

Oui-dà !

NÉRINE.

Je ne crois pas encor qu'il l'intéresse ;
Mais à l'exclure enfin je prétends vous aider.

CLITANDRE.

Je suis sûr qu'à l'instant tu vas nous seconder
Dans ce projet.

NÉRINE.

Je veux, dès ce matin peut-être,
Lui remettre un billet écrit de main de maître,
Qui l'étonnera fort.

CLÉON.

Je le crois.

NÉRINE.

En trois mots

Il apprendra son sort, connoîtra ses rivaux,
Et prendra son parti.

CLÉON, s'éloignant.

Que de reconnoissance !

CLITANDRE, de même.

Je m'abandonne à toi.

(ils sortent en riant.)

SCÈNE V.

NÉRINE, seule.

Je frémis quand je pense
(elle l'examine.)
A ce billet. Enfin le voilà revenu.
Serrons-le. Si monsieur ou madame avoit lu
Mes œuvres, l'un ou l'autre eût pu m'en faire un crime.
On vient... Sauvons l'ouvrage et l'auteur anonyme.

SCÈNE VI.

MONDOR, MELCOURT.

MONDOR.

Eh bien ?

MELCOURT.

Tout est charmant.

MONDOR.

Ces espaliers en fleurs,
Ces roses, ces lilas mariant leurs couleurs,
Ces vergers arrosés par cette source pure....

MELCOURT.

Mais j'admire sur-tout ce dôme de verdure

Qui s'élève au milieu de vos rians bosquets.
On diroit que c'est là le temple de la Paix.
J'aurois voulu la voir régner dans cet asyle.

MONDOR.

Pourquoi donc ? ce berceau n'est-il pas bien tranquille ?

MELCOURT.

Ah ! monsieur, par la paix, j'entends la paix du cœur.

MONDOR.

Grace au ciel, j'en jouis.

MELCOURT.

Et vous plaidez, monsieur?

MONDOR.

Mon cher ami, c'est bien malgré moi.

MELCOURT.

Quel dommage
De vous voir altérer le calme de cet âge,
Où l'homme, dégagé de ses jeunes erreurs,
De la tranquillité savoure les douceurs !

MONDOR.

Il est vrai. Mais tenez, laissons là, je vous prie,
Ce procès.

MELCOURT, vivement.

Votre serre et votre orangerie
M'ont fait plaisir à voir.

MONDOR.

Oh ! oui, j'en étois sûr.

MELCOURT.

Mais....

MONDOR.

Quoi !

MELCOURT.

Vous auriez dû faire abattre ce mur

Qui cache le midi.

MONDOR.

Pour cause à moi connue,
Il doit rester.

MELCOURT.

Il nuit.

MONDOR, brusquement.

Mais il m'ôte la vue
Du château de Dorval.

MELCOURT.

Hélas! que je vous plains!
Il est si doux de voir et d'aimer ses voisins!

MONDOR.

Cela dépend des gens.

MELCOURT.

Heureux l'homme sensible
Qui, dans les champs voisins de son séjour paisible,
Promenant tous les jours la vue autour de soi,
Se dit : Je suis aimé de tout ce que je voi!
Il goûte ce plaisir en tous lieux, à toute heure,
Et de murs ne fait point entourer sa demeure.

MONDOR.

Oh! quand vous connoîtrez Dorval....

MELCOURT.

Je le connois.

MONDOR.

Que dites-vous?

MELCOURT.

Je viens ici pour son procès.

MONDOR.

Seriez-vous son ami?

MELCOURT.

Oui.

MONDOR, furieux.

Vous osez paroître
Ici! grands dieux! chez moi le confident d'un traître?
L'ami d'un homme, enfin!...

MELCOURT, tranquillement.

Que vous avez aimé,
Que vous aimez encor.

MONDOR.

Non, mon cœur est fermé
Pour lui seul. Il me hait. D'ailleurs les circonstances....

MELCOURT.

S'il ne vous aimoit pas, feroit-il les avances?

MONDOR.

Ce n'est point l'amitié; c'est la peur du succès....

MELCOURT.

C'est parce qu'il est sûr du gain de son procès,
Qu'il veut s'accommoder.

MONDOR.

Sûr du gain! quelle audace!
Vous pouvez le penser et me le dire en face!

MELCOURT.

S'il s'abuse, tout homme est sujet à l'erreur;
Mais à ses procédés reconnoissez son cœur:
Quoique à ses yeux, monsieur, le point qui vous divise

Soit tout en sa faveur, mon ami m'autorise
A vous céder moitié.

MONDOR.

Non.

MELCOURT.

(à part.)

Non? Poussons-le à bout.

(haut.)

Eh bien! les trois quarts.

MONDOR.

Non; tout ou rien.

MELCOURT.

Prenez tout.

MONDOR, déconcerté.

Tout!...

MELCOURT.

Oui, tout.

MONDOR.

Eh bien! non!... Je vois votre finesse!
Vous croyez que j'aurai, monsieur, la mal-adresse
D'accepter de Dorval la proposition,
Et d'avoir, pour mon bien, de l'obligation?
Non, j'aime mieux plaider.

MELCOURT.

Pour un bien qu'on vous cède?
Si je savois au moins la raison....

MONDOR, brusquement.

Quand on plaide
Est-ce qu'on sait pourquoi?

MELCOURT.

Monsieur, n'acceptez rien;

Ne cédez rien non plus ; et je sais un moyen
D'arranger...

MONDOR.

Non : d'ailleurs, ce sont des frais énormes;
On a mangé le fonds trente fois pour les formes.
Non....

MELCOURT.

Pour anéantir ce malheureux procès,
Au lieu de partager vos droits, confondez-les.
Que ce terrein, sujet de guerres intestines,
Devienne un bien commun. Des deux routes voisines
Ne faites qu'un chemin ; ces sentiers réunis
Demain s'appelleront LE CHEMIN DES AMIS.
Il communiquera de sa terre à la vôtre.
Vous irez promener au-devant l'un de l'autre;
Chacun avec plaisir en fera la moitié,
Bien sûr d'y rencontrer, au milieu, l'amitié.
Vous nommerez ce lieu *le rendez-vous des frères.*
Là, dans vos derniers ans, bons amis, heureux pères,
Vous verserez souvent des pleurs de volupté ;
Et vos enfans, témoins de votre intimité,
De vous, presque en naissant, apprenant comme on aime,
Chériront votre exemple et s'aimeront de même...
Vous pleurez?

MONDOR, attendri.

Oui... Dorval...

MELCOURT.

Vous aime.

MONDOR.

Vos discours

M'ont ému...

MELCOURT, vivement.

Parlez.

MONDOR, à part.

Je... Personne à mon secours
Ne viendra!

MELCOURT.

Vous l'aimez!

MONDOR, embarrassé.

Oui... Dans le fond de l'ame,
Je sens...

MELCOURT.

Prononcez donc!

MONDOR.

(hésitant.) (à part, avec joie.)
Mais... Ah! voici ma femme.
(haut.)
Si madame y consent, soit, j'y consentirai.
(bas.)
Mais n'allez pas lui dire, au moins, que j'ai pleuré!

SCÈNE VII.

Mad. MONDOR, MONDOR, MELCOURT.

Mad. MONDOR.

Quel est donc le sujet de cette confidence!

MELCOURT.

Je parlois d'union, de bonne intelligence,
De modération; et monsieur votre époux
Vous prend pour notre arbitre, et s'en rapporte à vous.

Mad. MONDOR.

Mon époux me connoît. J'accepte.

MONDOR.

Je vous laisse.

(à part, à Melcourt.)

Tirez-vous-en, mon cher : je crains que votre adresse
N'échoue ici.

MELCOURT, à part.

Pourquoi?

MONDOR, à part.

Vous n'aurez pas beau jeu.

(haut.)

C'est ma femme, en un mot : vous m'entendez... Adieu.

SCÈNE VIII.

Mad. MONDOR, MELCOURT.

Mad. MONDOR.

Qué vous dit en secret mon époux?

MELCOURT.

Il m'annonce
Que je n'obtiendrai rien.

Mad. MONDOR.

Le pauvre homme! il prononce
Comme tous les maris.

MELCOURT.

Je crains qu'il n'ait raison.

Mad. MONDOR.

Cela ne se peut pas.

MELCOURT.

Mais quand vous saurez...

Mad. MONDOR.

Non;
Non, vous dis-je, il a tort.

MELCOURT.

L'affaire est épineuse.

Mad. MONDOR.

Tant mieux! c'est mon triomphe; et je suis trop heureuse
D'avoir l'occasion de le faire mentir,
Et de vous obliger, c'est un double plaisir.
Ça, de quoi s'agit-il?

MELCOURT.

Je vous l'ai dit d'avance:
Il s'agit d'union, de paix, d'intelligence,
De modération.

Mad. MONDOR.

Me voilà.

MELCOURT.

Je le croi.

Mad. MONDOR.

Si vous fussiez venu vous adresser à moi
Plutôt qu'à mon époux, la chose seroit faite.

MELCOURT.

Je crains...

Mad. MONDOR, avec impatience.

Parlez, monsieur, parlez; je suis discrète.
Eh bien! parlerez-vous?

MELCOURT.

Je vais vous effrayer.

Mad. MONDOR.

M'effrayer, moi ! vraiment vous seriez le premier :
Parlez.

MELCOURT.

Je viens vous voir pour arranger ensemble
L'affaire de Dorval.

Mad. MONDOR.

Ciel !

MELCOURT.

Vous tremblez.

Mad. MONDOR, se remettant de sa surprise.

Je tremble ?
Je frémis de courroux et d'indignation.
Quoi, vous osez !

MELCOURT, tranquillement.

Je vois que Mondor a raison.

Mad. MONDOR, piquée.

Pas tout-à-fait, monsieur. Mais cette étrange affaire....

MELCOURT.

Eh ! vous proposerois-je une affaire ordinaire ?

Mad. MONDOR.

Le jour du jugement, monsieur, ce procès-là
Est inconciliable...

MELCOURT.

Et, madame, en voilà
Le mérite.

Mad. MONDOR.

Et d'ailleurs monsieur Mondor, peut-être,
N'y consentiroit pas.

MELCOURT.

Je sais qu'il est le maître.

Mad. MONDOR.

Le maître ? quand je veux.

MELCOURT, vivement.

Je conçôis quelqu'espoir.

Mad. MONDOR.

Pourquoi ?

MELCOURT.

Pour m'obliger, vous n'avez qu'à vouloir.

Mad. MONDOR, embarrassée.

Oh ! si vous prenez tout à la lettre...

MELCOURT.

Ah ! madame,
Quel empire charmant que celui d'une femme
Qui, pour faire régner la paix dans sa maison,
Des graces de l'esprit embellit la raison !
En elle, son époux voit un autre lui-même :
Son cœur vole au-devant d'un empire qu'il aime,
Et toujours à ses loix conformant son desir,
Il croit régner tandis qu'il ne fait qu'obéir.

Mad. MONDOR.

Je connois cet empire, et sans beaucoup d'adresse,
Je sais...

MELCOURT.

Et c'est à vous aussi que je m'adresse
Pour faire sur-le-champ réussir un dessein
Utile même à vous, madame : car enfin
Les chagrins d'un procès, dans les meilleurs ménages,
Peuvent de temps en temps former quelques nuages.

Mad. MONDOR.

Je les crains peu.

MELCOURT.

Vos yeux doivent les éclaircir,

Je le sais ; cependant lorsque l'on peut choisir
De la guerre ou la paix, la paix est le plus sage ;
Et le calme est toujours préférable à l'orage.

Mad. MONDOR, sèchement.

Pas toujours.

MELCOURT.

Votre époux, si je m'y connois bien,
Est d'un autre goût.

Mad. MONDOR.

Oui, mais il suivra le mien.
Cet homme-là n'a pas assez de caractère ;
Mais j'en ai pour nous deux.

MELCOURT.

La santé d'ordinaire,
A son âge, est le fruit de la tranquillité.

Mad. MONDOR.

Il faut que mon mari, monsieur, soit tourmenté :
Le calme l'assoupit, le chagrin le réveille ;
Et dès qu'on le tracasse il se porte à merveille.

MELCOURT.

Je m'en remets à vous du soin de sa santé.

Mad. MONDOR.

J'y veille, dieu merci !

MELCOURT, confidemment.

Mais enfin le traité
Sur lequel tout l'espoir de mon ami se fonde,
S'il s'achevoit par vous, surprendroit bien du monde.

Mad. MONDOR, avec intérêt.

Vous croyez ?

MELCOURT.

J'en suis sûr. Il vous feroit honneur.

Au moment de l'arrêt terminer sans humeur
Un procès de quinze ans, d'un mot! quel coup de maître!

Mad. MONDOR.

Mais on l'attribueroit à mon mari, peut-être?

MELCOURT, vivement.

Le trait vous appartient; il est original;
On vous reconnoîtroit. « Enfin avec Dorval,
» Mondor et son épouse ont fini leur querelle,
» Diroit-on. Qui? Mondor? ce n'est pas lui; c'est elle.
» Mondor à son avis soumet toujours le sien.
» Il a raison; il voit par ses yeux, et voit bien. »

Mad. MONDOR.

Mais je crois qu'en effet...

SCÈNE IX.

LUCILE, MELCOURT, Mad. MONDOR.

Mad. MONDOR, avec humeur à Lucile.

Nous sommes en affaire...

LUCILE, voulant se retirer.

Excusez...

MELCOURT, à part.

Ménageons et la fille et la mère.
(à Lucile.) (à madame Mondor.)
Restez. Mademoiselle ici peut profiter
Du traité d'union que vous allez dicter.

Mad. MONDOR.

Moi! point du tout.

MELCOURT.

Je sais que la vertu se cache,

Et fait toujours le bien sans vouloir qu'on le sache ;
Mais votre fille ici ne pourra rien savoir
Qui ne soit dans son cœur.

Mad. MONDOR.

Eh ! non !....

MELCOURT, vivement.

Vous allez voir.
(à Lucile.)
L'intérêt a brouillé deux familles unies ;
Et, ce qui pour jamais va les rendre ennemies,
C'est qu'en cet instant même on juge leur procès.

LUCILE, l'interrompant.

Avant le jugement, quel qu'en soit le succès,
S'il dépendoit de moi, j'arrangerois l'affaire.

MELCOURT, vivement à madame Mondor.

Vous l'entendez : la fille est digne de la mère !

Mad. MONDOR.

Mais je n'ai pas dit...

MELCOURT.

Non ; mais elle a pénétré
Vos desirs...

Mad. MONDOR.

Point du tout.

MELCOURT.

Si !

Mad. MONDOR, avec impatience.

Vous ai-je montré
Le desir d'accorder l'une et l'autre famille ?

MELCOURT, finement.

Vous voulez en laisser l'honneur à votre fille.

Quelle délicatesse !

Mad. MONDOR, déconcertée.

Allons ! il faudra bien,
Puisque vous le voulez, y consentir !...

SCÈNE X.

MONDOR, MELCOURT, Mad. MONDOR, LUCILE.

MONDOR, à Melcourt.

Eh bien !

MELCOURT.

Madame y consent.

Mad. MONDOR.

Oui.

MONDOR, irrité.

C'est pour me contredire.

LUCILE, à part.

Tout est perdu !

Mad. MONDOR, sèchement à son mari.

Monsieur, croyez.....

MONDOR, s'éloignant.

Je me retire.

MELCOURT.

Demeurez !

MONDOR.

Il est dit que nous serons brouillés

Tous les jours...

Mad. MONDOR, s'éloignant.

Grace à vous.

MELCOURT, la ramenant auprès de Mondor.

Brouillés? vous le croyez;
Mais vous n'avez jamais été si bien ensemble.
(il se met au milieu d'eux.)
Que vous êtes heureux!

MONDOR, à part.

Pas trop!

Mad. MONDOR, à part.

Hélas!

MELCOURT.

Il semble
Que le ciel l'un pour l'autre ait voulu vous former.

MONDOR.

Bon?

MELCOURT.

Et d'un même esprit ait su vous animer.
Aux yeux qui jugent mal peut-être l'apparence
Annonceroit un peu de mésintelligence;
Mais moi, qui de l'hymen devine les douceurs,
Et d'un œil pénétrant lis au fond de vos cœurs,
J'y vois tout ce qui fait le charme de la vie,
Et plus vous vous boudez, plus je vous porte envie.
Epoux, vous jouissez du bonheur des amans:
Soupçons, vivacités, soupirs, éloignemens,
Froideurs, rupture; et puis chacun, à la sourdine;
S'aime: voilà l'amour; la rose est sous l'épine;
Et, tenez, vous allez tous deux vous embrasser.
(il les fait s'embrasser.)

Mad. MONDOR, avec dépit.

Monsieur !...

MELCOURT, gaiment.

Et vous allez...

Mad. MONDOR.

Quoi donc !...

MELCOURT.

Recommencer.

(il les fait s'embrasser de nouveau.)

Mad. MONDOR, confuse.

Mais aussi, c'est trop fort !

MONDOR, avec feu.

Non, et mon cœur, madame,
Me dit que... quand on fait la paix avec sa femme,
(bas à Melcourt.)
L'ivresse.... Aidez-moi donc !

MELCOURT, à madame Mondor.

Oui, monsieur votre époux
Eprouve que s'aimer est un plaisir si doux,
Que l'on ne peut jamais assez se le redire.

MONDOR.

Voilà précisément ce que je voulois dire.
(à part.)
J'ai toujours de l'esprit quand je parle avec lui.

MELCOURT.

Enfin, pour le projet qui m'amène aujourd'hui,
La raison, l'amitié, l'amour, tout vous rapproche,
Prononcez tous les deux.

MONDOR, tirant un rouleau de papier qu'il étale sur la table.

J'ai le plan dans ma poche,
Et l'on peut, d'un coup d'œil...

SCÈNE XI.

MONDOR, MELCOURT, Mad. MONDOR, LUCILE, CLITANDRE, CLÉON.

MONDOR, à Cléon et Clitandre.

Ah! messieurs, vous venez
Ici fort à propos.

LUCILE.

Mon père, pardonnez;
Mais ces messieurs sans doute ignorent...

MELCOURT.

Sur l'affaire
Leurs avis répandront encor plus de lumière.
(à Cléon et Clitandre.)
Si monsieur ne l'eût fait, j'allois vous en prier.

CLITANDRE, bas à Cléon.

Agissons de concert...

CLÉON, de même.

Pour le contrarier.

(Clitandre s'assied auprès de madame Mondor, au milieu du salon; à droite, Cléon, près de Lucile; à gauche, Melcourt debout devant la table, près de Mondor qui est assis.)

MONDOR.

Tenez, monsieur Melcourt, voyez d'abord vous-même:
Voici nos deux chemins.

(ils examinent ensemble le plan.)

CLÉON, à Lucile.

Mon bonheur est extrême,
Madame, de pouvoir vous parler un moment.

LUCILE, avec contrainte.

Monsieur...

(leur entretien paroît continuer.)

CLITANDRE, à madame Mondor.

J'ose espérer votre consentement
Pour l'hymen...

Mad. MONDOR, avec indifférence.

Mais...

(leur entretien paroît continuer.)

MONDOR, à Melcourt, en lui montrant le plan.

C'est là le point douteux.

(leur entretien continue.)

CLÉON, à Lucile, en lui montrant Melcourt.

Cet homme,
Avec ses sots discours, vous lasse et vous assomme.

LUCILE.

Non.

(l'entretien continue.)

MELCOURT, à Mondor, en montrant une partie du plan.

Pour ceci.

CLITANDRE, à madame Mondor.

Je crois que ce plaideur, ce soir,
Sera congédié.

(l'entretien continue.)

MELCOURT, à Mondor, continuant.

C'est ce qu'il faudra voir.

Mad. MONDOR, interprétant ce qu'a dit Melcourt.

C'est vrai.

(l'entretien continue.)

CLÉON, à Lucile.

J'ose espérer au moins, mademoiselle,

Que vous voudrez ne pas me mettre en parallèle
Avec cet inconnu.

LUCILE, sèchement.

Non, monsieur, sûrement.

(l'entretien continue.)

CLITANDRE, à madame Mondor.

C'est un aventurier. Dès le premier moment
Vous auriez dû...

MONDOR, à Melcourt, sur un point de difficulté.

Non pas... Tenez, monsieur Clitandre,
Examinez ceci.

(Clitandre s'éloigne avec humeur; Melcourt le remplace.)

MELCOURT, à mad. Mondor.

Permettez-moi de prendre
Sa place auprès de vous : je la remplirai mal;
Mais...

Mad. MONDOR, avec intérêt.

Point du tout.

(l'entretien continue.)

CLÉON, à Lucile, en montrant Melcourt.

Il va déchirer son rival.

LUCILE, avec sentiment.

Je ne crois pas.

(l'entretien continue.)

MELCOURT, à mad. Mondor.

Clitandre a dans le caractère
Une heureuse douceur : enfin il sait vous plaire.
Je veux, auprès de vous, m'appliquer avec soin
A lui ressembler.

Mad. MONDOR, avec intérêt.

Ah! que vous en êtes loin!

MELCOURT.

Il a des qualités, des vertus ; mais j'espère
Qu'un jour, peut-être...

Mad. MONDOR, avec amitié.

Non, jamais.

(leur entretien continue.)

CLITANDRE, à Mondor.

La chose est claire ;
Il a tort ; et je vais gager mille contre un
Que sa prétention n'a pas le sens commun.

MONDOR, à Melcourt.

Monsieur vous donne tort.

CLITANDRE.

Tout-à-fait.

MELCOURT, montrant Cléon.

J'en appelle
A monsieur.

MONDOR, à Cléon.

Venez donc.

CLÉON, s'éloignant avec humeur.

Oh ! la sotte querelle !

(à part.)

Terminons-la.

(Clitandre reprend sa place auprès de mad. Mondor. Melcourt arrive près de Lucile.)

MONDOR, montrant la carte à Cléon

Tenez, c'est de ce côté-ci.

CLITANDRE, à madame Mondor.

Je crains qu'en mon absence on ne m'ait desservi.

Mad. MONDOR, froidement.

Rassurez-vous, monsieur.

(l'entretien continue.)

MELCOURT, à Lucile.

L'avoûrai-je, Lucile?
Durant votre entretien je n'étois pas tranquille.
Je crains Cléon.

LUCILE.

De vous Cléon fait moins de cas:
Il m'en a dit du mal!

MELCOURT, vivement.

Il ne le pense pas.
Cléon est généreux; mais, Lucile, il vous aime.
Un amant bien épris est jaloux... de lui-même.
Le mal qu'il dit de moi vous prouve son amour.
Pardonnez-lui.

MONDOR, à Melcourt.

Monsieur vous condamne à son tour.

(ici tout le monde se lève.)

CLÉON.

Et sans appel.

MELCOURT, à Cléon et Clitandre.

Eh bien! messieurs, je vous en prie,
Jugez-moi de concert.

(Cléon et Clitandre se placent près de Mondor.)

LUCILE, à Melcourt.

Quoi!

MELCOURT, entre madame Mondor et Lucile.

J'ai l'ame ravie,
Pour ce point important, de les voir réunis.
Ce sont d'honnêtes gens puisqu'ils sont vos amis.

MONDOR, à Cléon et Clitandre.

Il se trompe.

CLÉON.

Très-fort.

MELCOURT.

J'ai cru voir chez Clitandre
La générosité d'un cœur sensible et tendre.

CLITANDRE, à Mondor, en montrant la carte.

Où donc a-t-il les yeux?

MELCOURT.

Cléon a de l'esprit,
De la délicatesse.

CLÉON, de même.

Il ne sait ce qu'il dit.

MELCOURT, continuant.

Aussi, je suis bien sûr qu'ils prennent ma défense.

CLÉON et CLITANDRE, à Mondor.

Le sot!

Mad. MONDOR, à Melcourt.

Vous le croyez?

MELCOURT.

En pareille occurrence,
Avec tant de plaisir, moi, je prendrois la leur.

Mad. MONDOR.

Ainsi vous les jugez tous deux?

MELCOURT.

D'après mon cœur.

CLÉON, à Mondor.

Quelle étrange bévue!

LUCILE, à part.

Ah! quelle différence!

Mad. MONDOR, impatientée d'entendre Melcourt faire l'apologie de ses rivaux, et ceux-ci le déchirer.

Allons à son secours; ce seroit conscience
De souffrir plus long-temps ce contraste odieux.
(à Mondor.)
Voyons.

(elle examine le plan avec Mondor. Cléon et Clitandre observent Melcourt et Lucile.)

SCENE XII.

MONDOR, MELCOURT, Mad. MONDOR, LUCILE, CLITANDRE, CLÉON, NERINE, au fond du théâtre, tenant le billet.

MELCOURT, à Lucile.

Parlez enfin : ce moment précieux
Doit décider le sort du reste de ma vie.
Lucile, d'un seul mot, donnez-moi, je vous prie,
Ou s'il le faut, hélas! ôtez-moi tout espoir.

CLITANDRE, à Cléon, en lui montrant Nérine.

Ah! voici le billet.

LUCILE, remarquant l'attention de Cléon et de Clitandre.

Melcourt....

MELCOURT.

Avant ce soir
Daignez vous expliquer.

CLÉON, à Clitandre.

Quelle vive éloquence!

LUCILE, à part.

Quelle contrainte!

MELCOURT, à Lucile.

Hélas! de ce morne silence
Que penser?...

LUCILE.

Vos rivaux vous écoutent, cessez....

MELCOURT.

Laissez-moi lire au moins dans vos regards!

NÉRINE, mettant mystérieusement le billet dans la main de Melcourt.

Lisez.

LUCILE, étonnée.

Quoi!

MELCOURT, de même.

Ciel!

CLÉON et CLITANDRE, en riant.

Bon!

MELCOURT, avec joie.

Je conçois.

MONDOR, à son épouse.

Voilà jusqu'où s'étendent
Les limites.

NÉRINE, à Cléon et Clitandre en riant.

Messieurs, ces dames vous attendent.

CLÉON et CLITANDRE, à part.

Traîtresse!

MELCOURT, cherchant à lire le billet.

Si j'osois!...

Mad. MONDOR, à Nérine.

Que faites-vous ici?

NÉRINE, embarrassée.

Moi? madame, je viens.... dire qu'on a servi.

MONDOR, se levant.

Bonne nouvelle ! Allons, remettons la séance
(il donne la main à Lucile.)
Après dîner. Ma foi, si j'en crois l'apparence,
L'hymen y pourroit bien venir.

MELCOURT, à Mondor.

Avec l'amour.

(à part, tandis que l'on s'éloigne.)

A la fin je pourrai....

(il décachette.)

CLÉON, de loin, à Melcourt.

Lisez !

CLITANDRE, à Cléon.

Le plaisant tour !

SCÈNE XIII.

MELCOURT, seul.

(il feint de les suivre ; puis il revient et lit avec étonnement.)

« Vos deux rivaux auront l'honneur de vous attendre,
« Dans une heure au plus tard, ici. CLÉON, CLITANDRE. »
(avec fermeté.)
Je m'y rendrai, messieurs.... La perfide ! « Lisez »,
Dit-elle à demi-voix et les regards baissés.
Et ce sont mes rivaux qu'elle sert et protège !
Mais Lucile !... Grands dieux !... Que dis-je !... où m'égaré-je !
Lucile, si j'avois pu vous mésestimer,
N'aurois-je pas déjà cessé de vous aimer !

De cet affreux soupçon mon cœur n'est point complice ;
Il a trop de plaisir à vous rendre justice,
Ma Lucile, et pour vous, avec la même ardeur,
Vous le verrez servir et l'amour et l'honneur.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉON, seul.

Voyons si le billet produira son effet.
Clitandre en cette affaire a fort peu d'intérêt :
A la main de Lucile il ne sauroit prétendre ;
Seul j'y peux aspirer ; seul je dois donc attendre
L'homme au billet.

SCÈNE II.

CLITANDRE, CLÉON.

CLITANDRE.

Comment ! vous arrivez sans moi
Au rendez-vous commun ?

CLÉON.

Il est vrai ; mais, ma foi,
J'ai cru que je devois vous épargner la peine....

CLITANDRE, vivement.

J'ai signé comme vous.

CLÉON, avec supériorité.

Oui, la chose est certaine....

Cette affaire est commune à tous deux.... Mais enfin,
Le but de tout ceci c'est d'obtenir la main
De Lucile.

CLITANDRE.

Sans doute.

CLÉON.

Et comme l'apparence
M'est plus favorable....

CLITANDRE, piqué.

Oui, comment?

CLÉON.

Je me dispense
Des détails.

CLITANDRE.

Expliquez cette énigme.

CLÉON.

Mes droits
Sont, dit-on, plus fondés.

CLITANDRE.

Vous croyez?

CLÉON.

Je le crois.

CLITANDRE.

Cette présomption peut-être vous abuse.

CLÉON.

Vous en offensez-vous?

CLITANDRE.

Non pas, je m'en amuse.

CLÉON.

Vous vous en amusez!

CLITANDRE.

Oui, je trouve plaisant
Que vous vous paroissiez assez intéressant

Pour ne pouvoir souffrir la moindre concurrence
Sans vous attribuer d'abord la préférence
Votre mérite est grand ; mais chacun a le sien.

CLÉON, avec ironie.

Et le vôtre sans doute est préférable au mien ?

CLITANDRE, vivement.

Je ne dis pas cela ; je n'ai point la manie
De croire comme vous....

CLÉON, avec hauteur.

Laissons là, je vous prie,
Toute comparaison. Je serois peu flatté
Du parallèle.

CLITANDRE.

Mais cette fatuité
Vous sied mal.

CLÉON, mettant l'épée à la main.

Il me sied, alors que l'on m'offense,
D'en demander raison et d'en tirer vengeance.

SCÈNE III.

CLÉON, CLITANDRE, l'épée à la main; MELCOURT.

MELCOURT, en entrant.

C'est ici qu'on m'attend... Mais que vois-je!... arrêtez!
(il les sépare.)

CLITANDRE et CLÉON.

De quel droit osez-vous?...

MELCOURT.

Deux amis!

CLÉON.

Respectez

L'honneur !

MELCOURT.

Du préjugé je sais les loix cruelles ;
Mais la loi des amis existoit avant elles,
Et la nature avoit gravé dans notre cœur,
Que, pour les vrais amis, le premier point d'honneur
Est de sacrifier tout, jusqu'à l'honneur même,
Pour conserver celui de l'être que l'on aime,
Et de considérer comme le premier bien
Le bonheur de verser tout son sang pour le sien.

CLÉON.

Oh ! ce principe là....

MELCOURT.

Ce principe est le vôtre,
J'en suis sûr. Quel regret vous auriez l'un ou l'autre,
Si vous sortiez souillé du sang de votre ami !

CLITANDRE.

Eh ! monsieur....

MELCOURT.

Si le fait pouvoit être éclairci....

CLÉON.

Il n'en est pas besoin.

MELCOURT.

Laïssez-moi l'entreprendre :
Le mal ne vient jamais que faute de s'entendre :
Une équivoque, un rien, fait naître les débats ;
Et puis la vanité (quel homme n'en a pas !)
Agit sur notre cœur, le pique, l'aiguillonne ;
On s'aigrit, on s'emporte, enfin l'on s'abandonne
A toute la fureur de son ressentiment.
Qu'un éclair de raison brille dans ce moment,

Un mot avoit fait naître, un mot calme l'orage,
Et l'on finit toujours par s'aimer davantage.
Vous l'allez éprouver.

(il tire Clitandre à part.)

CLITANDRE, résistant

Non, ne vous flattez point....

MELCOURT, à Cléon.

Eloignez-vous.

CLÉON, s'éloignant.

Je veux me venger, c'est un point
Résolu.

CLITANDRE, à part, à Melcourt.

C'est un fat tout bouffi d'arrogance..
Il m'a parlé d'un ton et d'une impertinence!...

MELCOURT.

Vous croyez?

CLITANDRE.

Mais parbleu!...

MELCOURT.

Moi, je vais parier
Qu'il n'avoit pas dessein de vous injurier.

CLITANDRE, avec impatience.

Comment!...

MELCOURT.

(il passe du côté de Cléon.)

Vous allez voir: j'en étois sûr d'avance:
Clitandre....

CLÉON.

Non, monsieur, j'en veux tirer vengeance....

MELCOURT.

Et lui, sacrifieroit la sienne à l'amitié,
Si des frais seulement vous faisiez la moitié.

CLÉON.

Le lâche!

MELCOURT.

A votre ami rendez plus de justice.

CLÉON.

Lui!...

MELCOURT.

La valeur ajoute encore au sacrifice
Qu'il fait de sa vengeance. Il est rempli d'honneur.
L'amitié seule a pu maîtriser son ardeur.
Au nom de son ami, soudain l'ame frappée,
Vous l'eussiez déjà vu remettre son épée
S'il eût cru qu'aussitôt vous dussiez l'imiter.

CLÉON, avec hauteur.

S'il fait le premier pas, moi, pour le contenter,
Je consens....

MELCOURT, lui faisant prendre l'attitude d'un homme prêt à remettre son épée dans le fourreau.

Prenez donc un maintien convenable.

(à part, en allant rejoindre Clitandre.)

Je ments, mais je crois faire un mensonge excusable.

(à Clitandre.)

A conclure la paix il est prêt.

CLITANDRE, avec ironie.

Vous croyez?

MELCOURT.

Il s'y dispose même.

CLITANDRE.

En vérité!

MELCOURT.

Voyez.

CLITANDRE, étonné.

S'il remet son épée, il faut bien que j'en fasse
Autant; mais après lui.

MELCOURT.

Je crois qu'à votre place
Je le préviendrois.

CLITANDRE.

Quoi!...

MELCOURT, à tous deux avec énergie.

Quand deux honnêtes gens
Sont d'accord, point de tour, messieurs, en même temps.
(ils remettent en même temps leurs épées.)
Du reste, vous savez tous deux les convenances;
Que le plus raisonnable en fasse les avances.

CLÉON, CLITANDRE, chacun à part.

Il faut que ce soit moi.

CLÉON, donnant la main à Clitandre.

Mon cher, je suis confus...

CLITANDRE, de même.

Je suis mortifié d'avoir...

MELCOURT.

N'en parlons plus,
Et que chacun de vous dans l'autre voie un frère...
(il met l'épée à la main.)
C'est à moi maintenant que vous avez affaire.

CLÉON.

A vous! quand vous venez de nous réconcilier.

MELCOURT, leur montrant leur billet.

Répondez à ceci.

CLÉON, l'embrassant.

J'y réponds le premier.

CLITANDRE, de même.

Moi, le second.

CLÉON.

Pardon! puisque la jalousie
Nous avoit désunis peut-être pour la vie,
Vous devez excuser les sentimens jaloux
Qui nous avoient aussi prévenus contre vous
Mais s'il faut qu'aujourd'hui Lucile vous choisisse,
Nos cœurs avant le sien vous ont rendu justice,
Et dans vos deux rivaux vous voyez vos amis.

MELCOURT.

Ce titre m'est bien cher! Vivons toujours unis
En attendant le sort.

(Ici Nérine paroît.)

SCÈNE IV.

CLITANDRE, MELCOURT, CLÉON, NÉRINE, au fond du théâtre.

NÉRINE, regardant avec surprise.

Plus je les examine!...

CLÉON.

(à Clitandre.)

La friponne nous guette. Approchez donc, Nérine?

NÉRINE.

Je crains.

CLÉON, ironiquement.

Vous avez tort. Doit-on, à votre avis,
Craindre de voir les gens qu'on a si bien servis?

NÉRINE, déconcertée.

Mais, monsieur...

CLÉON, donnant la main à Melcourt.

Admirez l'effet de votre adresse.

CLITANDRE, de même.

Vous ne vous flattiez pas d'avoir tant de finesse.

NÉRINE.

Cela peut être; mais ce qui m'amène ici,
C'est un petit remords de conscience.

CLÉON et CLITANDRE, gaîment.

Ah! oui!

NÉRINE, présentant les deux bourses qu'elle a reçues.

Vous m'avez bien voulu récompenser d'avance;
Mais, comme je n'ai pas gagné ma récompense,
Je vous la rends.

CLÉON.

Ce trait digne d'être cité,
De notre part mérite un double procédé:
D'abord, gardez l'argent.

CLITANDRE, lui présentant le billet auquel Cléon a substitué le cartel.

Et reprenez ensuite
Ce billet au porteur.

NÉRINE, prenant le billet.

(à part.)

Dieux! c'est la lettre écrite

(haut.)

De ma main! Ce papier... pour vous être remis...

(elle regarde tour à tour Melcourt, et Cléon et Clitandre.)

Dites-moi donc au moins quel chemin il a pris.

CLITANDRE, en riant.

Devinez.

NÉRINE, à Melcourt, après un silence de reproches.

Quoi! monsieur, pour vous je m'intéresse.
Pour vous j'obtiens ici l'aveu de ma maîtresse.

MELCOURT, à part.

L'hypocrite!

NÉRINE.

Et l'écrit que je vous fais tenir,
Vous le...

MELCOURT.

Dispensez-vous, Nérine, de mentir.

NÉRINE, vivement.

Je ments!

CLÉON.

Oui; ce billet ne vient point de Lucile.
Vous avez contrefait et sa main et son style.

NÉRINE, à part.

Ah! ciel!

MELCOURT.

Premier mensonge; et voici le second:

NÉRINE, déconcertée.

Le second!

(Melcourt lui présente le cartel.)

CLÉON, gaîment.

Regardez.

NÉRINE.

Ah! grands dieux! quel affront!...
(prenant le cartel.)
Deux billets! En honneur je n'y peux rien comprendre.

MELCOURT.

Oh! que si! lisez bien.

NÉRINE, achevant de lire.

Signé: CLÉON, CLITANDRE.

(vivement à Melcourt.)

Et c'est là le papier !

MELCOURT, tranquillement.

Que vous m'avez remis.

NÉRINE.

Monsieur, je vous proteste !...

MELCOURT.

Il vous étoit permis
Avec mes deux rivaux d'être d'intelligence :
Je ne murmure point de cette préférence ;
Mais à m'en imposer pourquoi prendre plaisir ?

NÉRINE, vivement.

Monsieur, écoutez-moi : je...

CLÉON.

Vous allez mentir
Pour la troisième fois.

NÉRINE.

Non, messieurs, et je jure
(elle désigne le cartel.)
Que jamais ce billet...

MELCOURT, tranquillement.

A quoi bon le parjure ?
Je ne vous croirai pas.

NÉRINE.

Messieurs, au nom du ciel !
Écoutez un seul mot ; oui, rien n'est plus réel,
(à Melcourt.)
J'ai contrefait, pour vous, la main de ma maîtresse ;
Mais c'étoit pour sauver à sa délicatesse
L'aveu d'un sentiment...

CLÉON, à Melcourt.

Le détour est flatteur.

NÉRINE, poursuivant.

Non, j'ai, je vous le jure, écrit d'après son cœur.

(elle remet à Melcourt le billet écrit au nom de Lucile.)

CLÉON, à Melcourt qui lit.

Le style est expressif.

MELCOURT.

Il est vrai qu'il ne laisse
Rien à desirer.

NÉRINE.

Non, certes!

MELCOURT.

Je le confesse,
Ce billet vaut, messieurs, le vôtre pour le moins.

(montrant Nérine.)

Que vous devez tous deux reconnoître ses soins!

NÉRINE, au désespoir.

J'en mourrai!

CLITANDRE, à Cléon, à part.

La leçon me paroît assez forte.

CLÉON, l'appaisant.

Nérine, écoutez-moi; la douleur vous transporte;

(il prend les deux billets.)

Arrêtez: ces papiers tous deux se sont trouvés
Dans nos mains par erreur.

NÉRINE, avec joie.

(à Melcourt.) (à Cléon.)

Par erreur... Achevez!

CLÉON.

J'avois à ce billet substitué cet autre,

(il montre la place.)

En votre absence, là; si bien qu'au lieu du vôtre,
Vous avez à Melcourt confié celui-ci.

(il montre le cartel.)

NÉRINE, transportée de joie.
(à Melcourt.)

Vous voyez bien, monsieur, que je n'ai pas menti!

MELCOURT.

Qu'une petite fois.

NÉRINE.

C'est peu.

MELCOURT, avec amitié

C'est trop.

SCENE V.

MELCOURT, NÉRINE, CLÉON, CLITANDRE, Mesdames DE BOISVIEUX et DE VERTSEC, au fond du théâtre.

Mad. DE VERTSEC, regardant Clitandre.

Le traître!

Mad. DE BOISVIEUX, regardant Cléon.

Le scélérat!

CLÉON.

Qu'entends-je!

CLITANDRE.

Et qui vois-je paroître!

NÉRINE, voulant emmener Melcourt.

Sauvons-nous.

CLÉON et CLITANDRE, arrêtant Melcourt.

Demeurez.

MELCOURT, gaiment.

Non, la place est à vous,

Et je connois vos droits.

CLÉON.

Nous vous les cédons tous.

CLITANDRE.

Sans nulle réserve.

MELCOURT.

Oh ! c'est être trop honnête !
D'ailleurs, si j'acceptois ce double tête-à-tête,
Vous pourriez bien encor m'envoyer un cartel.

CLÉON, s'enfuyant avec Clitandre.

Vous l'attendrez long-temps.

SCÈNE VI.

MELCOURT, sur le devant de la scène, Mesdames DE BOISVIEUX et DE VERTSEC, au fond du théâtre.

Mad. DE VERTSEC, à Clitandre qui sort.

Tu m'évites, cruel !

Mad. DE BOISVIEUX, à Cléon qui sort.

Perfide, tu me fuis !

Mad. DE VERTSEC.

Mais je serai vengée.

(elles s'avancent vers Melcourt et lui font en même temps une profonde révérence. Melcourt hésite un instant et ne sait à laquelle il doit répondre la première.)

Mad. DE BOISVIEUX, remarquant l'embarras de Melcourt. (à part.)

Son ame entre nous deux est encore partagée.

(elle lui fait des mines pour l'attirer.)

Mad. DE VERTSEC, de même.

Il paroît balancer ; mais j'aurai le secret...

(ici Melcourt s'avance vers madame de Boisvieux, et la salue.)

Mad. DE BOISVIEUX, d'un ton triomphant.

Ah ! mon premier coup-d'œil a produit son effet.

Mad. DE VERTSEC, avec dépit.

Je le ramènerai.

(Melcourt salue madame de Vertsec.)

Mad. DE BOISVIEUX, déconcertée.

Comment !...

Mad. DE VERTSEC, triomphante.

J'en étois sûr.

Mad. DE BOISVIEUX, à part.

Le volage !

MELCOURT, à toutes deux.

Souffrez qu'ici je vous assure
Des sentimens...

Mad. DE BOISVIEUX, à part.

Voyons ?...

MELCOURT.

Les plus respectueux.

Mad. DE BOISVIEUX, à part.

Il est bien circonspect !

Mad. DE VERTSEC, à Melcourt avec ironie.

Ma sœur vient en ces lieux
Pour vous offrir des fers.

Mad. DE BOISVIEUX, à madame de Vertsec.

Mêlez-vous, je vous prie,

De vos affaires.

MELCOURT, voulant l'appaiser.

Là!....

Mad. DE BOISVIEUX, continuant.

Vous avez la manie
De jaser sur mon compte ; et vous ne dites pas
Que le même projet conduit ici vos pas.

Mad. DE VERTSEC, montrant sa sœur.

N'êtes-vous pas tenté d'une aussi belle flâme!

Mad. DE BOISVIEUX, vivement.

Parlez pour vous.

Mad. DE VERTSEC, de même.

Voyez, monsieur!

MELCOURT, à madame de Vertsec.

Je vois, madame,
Qu'ainsi que le printemps, l'automne a sa beauté.

Mad. DE BOISVIEUX.

L'automne!.. . mais je suis encor dans mon été.

MELCOURT.

Et dans votre printemps, car l'esprit n'a point d'âge.

Mad. DE VERTSEC, se donnant des graces.

Mais, les attraits....

MELCOURT.

Fi donc! Parle-t-on du visage
Quand il s'agit de cœur, d'esprit et de raison ?
La fleur de la beauté n'est qu'une illusion
Qui cache les vertus en déguisant le vice.
Le sage attend toujours que le charme finisse
Quand il veut s'attacher à la réalité.
Son cœur alors se rend à la solidité

Du vrai mérite. Ainsi la saison où vous êtes,
A parler sensément, est celle des conquêtes.

Mad. DE VERTSEC.

On pourroit donc compter ?....

Mad. DE BOISVIEUX, tendrement.

Sur la vôtre ?

MELCOURT, à toutes deux.

Je croi
Que vous vous amusez à mes dépens.

Mad. DE BOISVIEUX.

Pourquoi ?

MELCOURT, modestement.

Croirai-je qu'en effet votre haute sagesse
Veuille bien s'abaisser jusques à ma jeunesse,
Et qu'enfin vous ayez la générosité
De prodiguer pour moi votre maturité ?

Mad. DE BOISVIEUX.

Vous nous complimentez d'une étrange manière !

MELCOURT.

Non : je vous ouvre ici mon ame toute entière :
Vous ne concevez pas le genre d'intérêt
Que vous m'inspirez !

Mad. DE VERTSEC, à part.

Bon !

Mad. DE BOISVIEUX.

Quel est-il, s'il vous plaît ?

MELCOURT.

Je vous vois, l'une et l'autre encor célibataire,
Avec cet intérêt qu'on sent, pour l'ordinaire,
Près de deux voyageurs qui, d'un pays lointain,
A travers les périls se frayant un chemin,

Ont, sur le sein des mers, fécondes en naufrages,
Evité les écueils et bravé les orages;
Et tous deux sains et saufs, en descendant à bord,
Jouissent en repos des délices du port.

Mad. DE BOISVIEUX, à part, tendrement.

En repos? pas toujours!

MELCOURT, continuant.

Que de plaisirs on goûte
Ensemble, à se parler des dangers de la route,
Quand on arrive!

Mad. DE BOISVIEUX, piquée.

Mais...

MELCOURT, ingénument.

L'âge que vous avez....

Mad. DE VERTSEC.

Ma sœur a cinquante ans.

MELCOURT, à madame de Boisvieux.

Eh bien! vous arrivez
(à madame de Vertsec.)
Aujourd'hui, vous demain; c'est voyager ensemble.

Mad. DE VERTSEC, sèchement.

Pas tout-à-fait.

MELCOURT, continuant avec feu.

Ainsi le retour vous rassemble;
Et de tout autre nœud pour jamais dégagés,
Vos cœurs par l'amitié vont être partagés.
L'amour est un tourment: moins vive et plus sensible,
L'amitié dans nos cœurs verse un bonheur paisible;
Et voilà le tableau de nos jours: le matin
Orageux, le midi brûlant, le soir serein.

Mad. DE BOISVIEUX.

Le soir!

MELCOURT, continuant.

Et c'est ainsi que l'aimable innocence
Par degrés nous ramène au bonheur de l'enfance.

Mad. DE VERTSEC.

De l'enfance!

MELCOURT.

Je veux le goûter avec vous :
Par un tendre lien tous trois unissons-nous.

Mad. DE BOISVIEUX.

Tous trois? Non.

Mad. DE VERTSEC.

Non.

MELCOURT

Comment!...

Mad. DE BOISVIEUX, se désignant.

Choisissez l'une...

Mad. DE VERTSEC, de même.

Ou l'autre.

MELCOURT.

Quelle sévérité, mesdames, est la vôtre!
Voyez l'alternative où vous me réduisez.

Mad. DE BOISVIEUX.

Allons!....

Mad. DE VERTSEC.

Décidez-vous.

MELCOURT, les prenant toutes deux par la main, et les plaçant en face l'une de l'autre.

Jugez, et prononcez.

(il sort, tandis que les deux sœurs se contemplent d'un air menaçant.)

SCÈNE VII.

Mad. DE BOISVIEUX, Mad. DE VERTSEC.

Mad. DE VERTSEC.

Madame de Boisvieux, vous êtes mon aînée.

Mad. DE BOISVIEUX.

Madame de Vertsec, je la suis d'une année;
Mais il faut convenir que le moindre amateur
Qui saura comparer maintien, grace et fraîcheur,
Ne balancera pas, pour peu qu'il s'y connoisse,
A vous attribuer l'honneur du droit d'aînesse.

(ici Lucile paroît.)

Mad. DE VERTSEC, furieuse.

Si je!...

Mad. DE BOISVIEUX.

Voici Lucile; évitons les témoins!...

Mad. DE VERTSEC.

Soit; mais si je me tais, je n'en pense pas moins.

SCÈNE VIII.

Mad. DE BOISVIEUX, LUCILE, Mad. DE VERTSEC.

Mad. DE VERTSEC.

Que voulez-vous?

LUCILE, étourdiment.

Je viens vous prier l'une et l'autre
D'assurer aujourd'hui mon bonheur et le vôtre.

Mad. DE BOISVIEUX.

Et le nôtre?

LUCILE.

Oui : l'on dit que Clitandre et Cléon
Partagent entre vous leur adoration.

LES DEUX TANTES.

Leur hommage est public.

LUCILE, poursuivant.

Mon père me marie
Ce soir même; et j'ai craint (pardonnez, je vous prie)
Que l'un de vos amans devenant mon époux,
L'autre fût un sujet de débats entre vous.

Mad. DE BOISVIEUX.

Vous avez eu grand tort.

LUCILE.

Tant pis, mes chères tantes;
Car ce soir, vous et moi, nous nous verrions contentes :
Chacune épouseroit l'objet de son amour.

Mad. DE BOISVIEUX.

Comment?

LUCILE.

(à mad. de Vertsec.) (à mad. de Boisvieux.)
Vous, Cléon; vous, Clitandre; et moi, Melcourt.

Mad. DE BOISVIEUX, s'adoucissant.

Cet arrangement là....

Mad. DE VERTSEC, de même.

N'est pas impraticable.

Mad. DE BOISVIEUX, tirant à part madame de Vertsec.

Ma sœur, délibérons : ce Melcourt est aimable,

Mad. DE VERTSEC.

Mais il n'est pas pour vous.

Mad. DE BOISVIEUX.

Ni pour vous.

Mad. DE VERTSEC.

En ce cas,
Ne pourrions-nous, ma sœur, pour punir nos ingrats,
Les réduire tous deux (je le dis à l'oreille)
Au... pis aller ?

(elle se montre, elle et sa sœur.)

Mad. DE BOISVIEUX.

Eh ! mais...

Mad. DE VERTSEC.

L'orgueil nous le conseille.

Mad. DE BOISVIEUX.

(à Lucile.)

Et l'amour encor plus. La proposition
Est acceptée.

LUCILE, vivement.

Il est une condition :
C'est que vous emploîrez votre adresse admirable
A combattre un obstacle, hélas ! insurmontable,
Qui de notre bonheur détruit tout le projet.

Mad. DE BOISVIEUX.

Et quel est cet obstacle ?

LUCILE.

Oh ! c'est un grand secret.

Mad. DE VERTSEC, avec empressement.

Un secret, mon enfant !

LUCILE, tremblante.

De vous deux va dépendre

Le destin de mes jours.

Mad. DE VERTSEC, vivement.

Ne nous fais pas attendre.

LUCILE, tremblante.

Je...

Mad. DE BOISVIEUX.

Courage !

LUCILE.

Melcourt...

Mad. DE BOISVIEUX.

Fort bien...

LUCILE.

Melcourt...

Mad. DE VERTSEC.

Pas mal !

LUCILE, hésitant.

Melcourt est le neveu....

LES DEUX TANTES.

Le neveu?...

LUCILE.

De Dorval.

LES DEUX TANTES, avec un cri de joie.

De Dorval ! ah ! ma sœur, la bonne découverte !

LUCILE.

De ce mot seul dépend mon bonheur ou ma perte.
Aux soins de l'amitié j'ai confié mon sort.
Mon père hait Dorval ; vous voyez qu'il a tort :
Dissipez son erreur, et daignez faire usage
Du crédit que sur lui vous a donné votre âge.

Mad. DE VERTSEC, à part, avec dépit.

Notre âge !

LUCILE.

Votre avis ne sera pas suspect ;
Depuis long-temps mon père a pour vous le respect
Qu'il vous doit.

Mad. DE BOISVIEUX, à part.

L'impudente !

LUCILE.

Et puisqu'il vous révère...

Mad. DE BOISVIEUX, avec un dépit dissimulé.

Nous allons vous servir de la bonne manière.

Mad. DE VERTSEC, de même.

Adieu, ma chère enfant.

LUCILE.

Je vous quitte à regret.
Heureux qui, comme moi, peut placer son secret !

SCÈNE IX.

Mad. DE BOISVIEUX, Mad. DE VERTSEC.

Mad. DE BOISVIEUX.

Avez-vous jamais vu pareille impertinence ?

Mad. DE VERTSEC.

L'insolente ! à l'instant j'en veux tirer vengeance,
Et je cours publier....

Mad. DE BOISVIEUX, l'arrêtant.

Ma sœur, entendons-nous :
Votre aînée a le droit de parler avant vous.

Mad. DE VERTSEC.

Tout à l'heure, ma sœur, vous étiez la cadette.

Mad. DE BOISVIEUX.

Mais je reprends mon rang, et....

Mad. DE VERTSEC, s'éloignant.

Je serai discrette.

Mad. DE BOISVIEUX, l'arrêtant.

Ma sœur, au nom du ciel! songez que le plaisir
Est un fruit délicat qu'il faut laisser mûrir
Pour en doubler le prix. Attendons, pour bien faire,
Que Dorval ait séduit et le père et la mère,
Ses rivaux même; enfin, qu'il touche au dénouement...
Nous le nommons alors : « Dorval! Dorval? comment!
» Qui?... Melcourt. » A ces mots, l'un pâlit, l'autre tremble.
Mondor et sa moitié se regardent ensemble
En ouvrant de grands yeux; là, le futur, sans bruit,
S'esquive, et la future ici s'évanouit!

Mad. DE VERTSEC, avec enthousiasme.

C'est un tableau superbe!

Mad. DE BOISVIEUX, de même.

Oh! j'en jouis d'avance!

Mad. DE VERTSEC, gaiment.

Ainsi, ma chère sœur, suivant toute apparence,
Notre aimable épouseur ici n'épousera....

Mad. DE BOISVIEUX.

Ni vous...

Mad. DE VERTSEC.

Ni vous.

ENSEMBLE.

Tant mieux! personne ne l'aura.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mad. MONDOR, MONDOR.

Mad. MONDOR.

Vous en direz, monsieur, tout ce qu'il vous plaira,
(la main sur le front.)
Mais j'ai pris mon parti. Quand quelque chose est là,
Vous savez...

MONDOR.

Oui, je sais...

Mad. MONDOR.

Que je suis raisonnable.

MONDOR, continuant.

Qu'en fait de volonté vous êtes immuable;
Mais je veux à mon tour être le maître ici,
Et j'entends que ma fille épouse....

Mad. MONDOR, impérieusement.

Oh! j'ai choisi
Ce qu'il lui faut, un homme aimant, soumis, fidèle,
Qui jamais ne verra, n'agira que par elle,
Et n'entreprendra rien sans avoir consulté
La loi de ses desirs et de sa volonté.

MONDOR.

Et moi, je lui choisis un époux jeune, aimable,

Ami franc et loyal, et convive agréable ;
Qui, sans extravaguer, l'aimera tendrement,
Et qui la laissera régner paisiblement,
Tant qu'elle se tiendra dans les justes limites
Qu'à votre autorité le bon sens a prescrites;
Mais qui, s'il voit sa femme hausser un peu le ton,
Saura mettre d'accord l'amour et la raison.

Mad. MONDOR.

Le beau choix qu'un mari gouverneur de sa femme !
Un despote !

MONDOR.

Un époux est un ami, madame,
Et non pas un esclave ; et son autorité
Me paroît préférable à certaine bonté
Qui le fait trop souvent tomber en servitude.
Vous savez que c'est-là mon péché d'habitude,
Et vous en abusez.

Mad. MONDOR, avec de feintes caresses.

Qui ! moi, mon cher ami?
Vous pensez....

MONDOR.

Justement. Continuez ! Voici
Lucile. Sur l'objet qui nous tient en balance,
Son goût doit, ce me semble, avoir quelque influence.
Consultons....

Mad. MONDOR.

Une enfant? j'aimerois cent fois mieux
Votre choix que le sien.

SCÈNE II.

MONDOR, LUCILE, Mad. MONDOR.

MONDOR, avec défiance.

Bon ?

Mad. MONDOR.

Je ferme les yeux
Et m'en rapporte à vous.

MONDOR.

Je vois votre finesse :
De suivre mon avis vous faites la promesse,
Et vous saurez bientôt m'amener par degrés
A ne faire à la fin que ce que vous voudrez.

Mad. MONDOR, avec hypocrisie.

Quel soupçon !

MONDOR, en riant.

Oui...

(il va au-devant de Lucile.)

Mad. MONDOR, à part.

Grands dieux ! me suis-je compromise ?

MONDOR.

Approche, mon enfant, et parle avec franchise ;
N'aimerois-tu pas bien un mari vif, joyeux,
Plein d'ardeur ?

LUCILE, à part, tristement.

C'est Cléon !

Mad. MONDOR.

N'aimerois-tu pas mieux

Un époux tendre, doux, complaisant?

LUCILE, à part.

C'est Clitandre!

MONDOR.

Tu soupires? pour qui?

Mad. MONDOR, sévèrement.

Parlez.

LUCILE, à part.

Quel parti prendre!

Mad. MONDOR.

Ce soir, à l'un ou l'autre il faut donner la main.

LUCILE, à part.

Hélas! des deux côtés mon malheur est certain.

Mad. MONDOR.

M'entendez-vous?

LUCILE, tremblante.

Pardon! maman, si je balance,
Mon âge....

Mad. MONDOR, à Mondor.

Vous voyez que l'inexpérience
Fait naître dans son cœur l'irrésolution;
(d'un ton insinuant.)
C'est à vous de parler. Ma proposition
Est sensée.

MONDOR, foiblissant.

Il est vrai.

LUCILE, remarquant que Mondor cède.

(à part.) (haut.)
Ciel!... Je vous en supplie,
Arrêtez! il y va du bonheur de ma vie.

Mad. MONDOR.

Votre père ne peut que choisir sagement.

MONDOR, flatté.

Madame....

Mad. MONDOR.

Suivez donc son choix aveuglément.

MONDOR.

Le vôtre....

Mad. MONDOR.

Obéissez, Lucile, à votre père.

MONDOR, à madame Mondor.

C'en est trop....

Mad. MONDOR.

Non.

MONDOR, à Lucile.

Suivez le choix de votre mère.

Mad. MONDOR, à part.

Bon!

LUCILE.

Suspendez au moins!...

MONDOR.

Je le veux.

Mad. MONDOR, à part.

Je le tiens.

(ici Melcourt paroît.)

LUCILE, avec joie.

(très-vivement.)

Melcourt!

Mad. MONDOR, à Lucile.

Qu'avez-vous?

LUCILE.

(haut.) (à part.)

Rien.... Je respire!

SCÈNE III.

Mad. MONDOR, LUCILE, MELCOURT, MONDOR.

MELCOURT.

Je viens
Assez mal-à-propos ?

MONDOR.

Point du tout.

LUCILE, troublée.

Au contraire....
(à son père.)
Vous estimez monsieur ; permettez qu'il m'éclaire.

Mad. MONDOR.

Volontiers. Nous verrons qui de nous trois a tort.

MELCOURT.

Je suis persuadé que vous êtes d'accord.

MONDOR.

Il s'agit d'un mari. Ma fille vous demande
Lequel de deux rivaux elle doit....

MELCOURT, troublé.

J'appréhende
De voir mal.

MONDOR.

Oh ! que non !

MELCOURT.

Mademoiselle sent
Que le conseil pour moi doit être embarrassant.

LUCILE.

Il en coûte, monsieur, à ma délicatesse
Pour vous le demander ; mais je tremble ; on me presse;
Mon cœur n'ose choisir, et me dit en secret
Qu'à mon sort vous daignez prendre quelque intérêt.

MELCOURT.

Parlez.

Mad. MONDOR, la prévenant.

Pour son bonheur j'ai choisi la tendresse.

MONDOR.

Moi, la gaîté.

MELCOURT, à tous deux.

Ce choix prouve votre sagesse.
(à madame Mondor.)
L'amour est le premier des biens. Chez les maris,
Sa rareté lui donne encore un nouveau prix.
(à Mondor.)
La gaîté de l'hymen écarte les orages,
Et des jours ténébreux éclaircit les nuages.
(à tous deux.)
Entre ces qualités heureux qui peut choisir,
Mais plus heureux encor qui peut les réunir !

MONDOR.

Oh ! c'est trop exiger.

Mad. MONDOR.

Qui veut tout entreprendre....

MELCOURT.

Voilà nos trois avis, il est juste d'entendre
(montrant Lucile.)
Le plus intéressé.

LUCILE.

Monsieur, mon choix est fait.

MONDOR, étonné.

Oui?

Mad. MONDOR.

Voyons ce beau choix.

LUCILE.

J'aime un homme discret
Qui souffre sans se plaindre, et dont l'ame sensible
Seule pourroit me rendre heureuse.

Mad. MONDOR, avec joie.

Est-il possible?
C'est le mien!

LUCILE, continuant.

J'aime un homme, aimable en sa gaîté,
Plein d'esprit, de franchise et de vivacité.

MONDOR.

C'est le mien à mon tour.

Mad. MONDOR.

Quoi! deux amans ensemble?

MONDOR, gaiment.

Pourquoi pas?

LUCILE, continuant.

J'aime enfin un homme qui rassemble
Et ce que l'on admire et ce que l'on chérit,
La fleur du sentiment et celle de l'esprit.

MELCOURT, vivement.

C'est le mien.

MONDOR.

Pour le coup c'est trop, mademoiselle,
Et...

Mad. MONDOR, avec impatience.

Finissons : celui que j'ai choisi pour elle

(à Melcourt.)
C'est vous...

MONDOR, à Melcourt.

C'est vous.

LUCILE, à part.

Ciel !...

MONDOR, et madame Mondor, l'un à l'autre avec surprise.

Quoi !...

MELCOURT, à Lucile.

Décidez de mon sort.

LUCILE, tendrement.

Vous nous aviez bien dit que nous étions d'accord.

MONDOR.

(à sa femme.) (à Melcourt.)
Mais je n'en reviens pas ! Vous voilà notre gendre !

MELCOURT.

J'en doute encor.

Mad. MONDOR.

Pourquoi ? Je veux...

MELCOURT.

Daignez m'entendre.

LUCILE, à part à Melcourt.

Vous allez ?...

MELCOURT, à part.

Me nommer.

LUCILE.

Adieu notre bonheur !

MELCOURT, à part.

Il n'en est point, Lucile, aux dépens de l'honneur.
(à Mondor.)
Avant de m'accorder la main de votre fille,
Vous avez dû, monsieur, connoître ma famille.

MONDOR.

Oui ; je donne ma fille au parent de Courval.
Mon parent.

MELCOURT.

Et de plus, au neveu de Dorval.

M. et Mad. MONDOR.

Grands dieux !

(ils restent confondus tandis que les tantes paroissent.)

SCÈNE IV.

Mad. MONDOR, MONDOR, LUCILE, MELCOURT, Mad. DE BOISVIEUX, Mad. DE VERTSEC, entrant précipitamment.

Mad. DE VERTSEC.

Dépêchons-nous !

Mad. DE BOISVIEUX.

O le beau mariage !

MONDOR.

Il n'est pas encor fait, mes sœurs.

Mad. DE VERTSEC.

C'est bien dommage !
Car vous voyez,

TOUTES DEUX ENSEMBLE, très-haut.

Dorval.

MELCOURT, tranquillement.

Je l'ai dit.

MONDOR.

Je le sais.

Mad. DE VERTSEC, avec dépit.

Eh bien ! ma sœur, voilà le fruit de vos délais.
Je vous l'avois bien dit, on perd tout pour attendre.

Mad. DE BOISVIEUX.

Le coup est assommant.

Mad. DE VERTSEC.

C'est un tour à se pendre
Pour peu qu'on ait de cœur.

MELCOURT.

Mesdames, je vous doi
Mille remercîmens de vos bontés pour moi.
Qui ne connoîtroit pas votre heureux caractère,
Pourroit vous soupçonner le desir de mal faire;
Mais, moi que vous avez admis dans vos secrets,
Moi, votre ami commun, je ne croirai jamais
Que vous ayez formé le projet de me nuire
Par un complot honteux. Vous avez cru bien dire;
Et si vous n'avez fait une bonne action,
Je vous rends grace au moins de votre intention.

Mad. DE BOISVIEUX, à part.

Répondez-lui, ma sœur.

Mad. DE VERTSEC, à part.

Répondez-lui vous-même.

MELCOURT.

L'épreuve des amis c'est le malheur extrême,
Et vous voyez le mien; aussi j'ose espérer....

Mad. DE BOISVIEUX, revenant de sa confusion.

Oui; j'ai fait une faute et vais la réparer.

Mad. DE VERTSEC.

Parlons pour lui, ma sœur; sa disgrace me touche.

Mad. DE BOISVIEUX, gravement.

Ecoutez un aveu qui va de notre bouche
Sortir pour la première et la dernière fois :
J'ai tort !

Mad. DE VERTSEC, de même.

J'ai tort.

MELCOURT.

Tort !

Mad. MONDOR.

Tort !

MONDOR.

Tort ! A peine je crois
Ce que j'entends.

Mad. DE BOISVIEUX, montrant Melcourt.

Allons, mon frère, il est aimable.

Mad. DE VERTSEC, de même.

Si son oncle a des torts, il n'en est pas coupable.

MONDOR.

Mais il est son neveu. Cela suffit.

(Cléon et Clitandre paroissent.)

Mad. MONDOR.

D'ailleurs
Ses rivaux ont des droits.

SCENE V.

Mad. MONDOR, MONDOR, LUCILE, MELCOURT, Mesdames DE BOISVIEUX ET DE VERTSEC, CLÉON, CLITANDRE.

Mad. MONDOR, à Cléon et Clitandre.

Venez, venez, messieurs;
L'instant est décisif, et vous allez apprendre
Le choix de l'un des deux.

CLÉON, à part.

S'il tomboit sur Clitandre!...

CLITANDRE, à part.

S'il tomboit sur Cléon!...

CLÉON, continuant.

Le tour seroit affreux!

CLITANDRE, de même.

Le trait seroit piquant!

CLÉON, à madame Mondor.

Madame, outre nous deux,
(montrant Melcourt.)
J'avois cru que monsieur....

MELCOURT.

Un mot vient de m'exclure:
Je ne me permettrai ni plainte, ni murmure;
Mais quel que soit ici celui que pour époux
Lucile va choisir, messieurs, souvenez-vous
Qu'on ne fait le bonheur de l'épouse qu'on aime,
Qu'autant qu'on a celui d'en être aimé soi-même;

Et qu'un époux enfin qui répugne à son cœur,
Ne jouit de ses droits que comme usurpateur.

LUCILE, à part.

Hélas ! il a raison.

CLÉON, à Clitandre en lui montrant Lucile.

Vous venez de l'entendre....

CLITANDRE, à Cléon.

Comme vous.

MONDOR, à Lucile, avec humeur.

Prononcez, enfin !

LUCILE, à part.

Quel parti prendre !...
(haut.)
Cléon, vous méritez et l'estime et l'amour.

MONDOR, avec joie.

Ah !

LUCILE, continuant.

Je vous aimerois si je n'aimois....
(ici Clitandre prête l'oreille, espérant s'entendre nommer.)

CLÉON, souriant.

Melcourt.
(ici Clitandre cesse d'écouter.)
(voyant Lucile qui va vers Clitandre.)
Me serois-je trompé ?

CLITANDRE, voyant Lucile venir à lui.

(à part.)
Bon !
Mad. MONDOR.
Écoutons.

LUCILE.

Clitandre,
Un homme tel que vous a le droit de prétendre,

Pour prix de sa tendresse, au plus tendre retour;
Et vous l'obtiendriez, si je n'aimois....

CLITANDRE, souriant.

Melcourt.

Mad. MONDOR, vivement.

Laissez-la donc parler, messieurs!

CLÉON.

La préférence
Est donnée à Melcourt.

MONDOR.

Qui l'a dit?

CLÉON, montrant Lucile.

Son silence.

MONDOR, à Lucile.

Vous osez préférer!...

LUCILE.

Mon père, je me tais.

CLÉON.

Vous voyez. Consentez....

MONDOR.

Non; d'ailleurs ce procès....

CLITANDRE.

Est en arrangement.

MONDOR.

Tous deux, d'intelligence
Vous l'avez condamné.

CLÉON.

Mais sur notre sentence
Nous pouvons revenir.

MONDOR.

Non; je veux conserver
Et ma fille et mon bien.

SCÈNE VI.

Mad. MONDOR, MONDOR, LUCILE, MELCOURT, Mad. DE BOISVIEUX, Mad. DE VERTSEC, CLÉON, CLITANDRE, NÉRINE.

NÉRINE.

Frontin vient d'arriver.

MONDOR.

Qu'a-t-il dit?

NÉRINE.

Rien. Son air taciturne et farouche
M'a fait trembler.

MONDOR, alarmé.

O ciel!

NÉRINE.

Je n'ai pu de sa bouche
Tirer une parole. Enfin jusques ici
Il a suivi de loin mes pas; et le voici.

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

Mad. MONDOR, MONDOR, LUCILE, MELCOURT, Mesdames DE BOISVIEUX ET DE VERTSEC, CLÉON, CLITANDRE, NÉRINE, FRONTIN, l'air consterné.

NÉRINE, à part à Melcourt.

Votre oncle aura gagné.

MONDOR, à sa femme.

Je crains.

LUCILE et MELCOURT, à part.

J'espère.

MONDOR, à Frontin qui hésite.

Avance.

FRONTIN, regardant Melcourt.

(à part.) (à Mondor.)

Il est perdu !... Monsieur....

MONDOR, tristement.

Si j'en crois l'apparence....

FRONTIN.

Je ne saurois parler.

MONDOR.

Tu dois pourtant savoir....

FRONTIN.

Je sais tout.

MONDOR.

Dis-nous donc....

FRONTIN, lui présentant une lettre.

Monsieur, vous allez voir.

(Mondor prend la lettre en tremblant.

MELCOURT, vivement à Mondor.

Tout de votre procès vous annonce la perte :
Déchirez cette lettre ; et sans l'avoir ouverte,
Acceptez le traité.

MONDOR, avec dépit.

Non.

FRONTIN.

Monsieur, lisez-la.

MONDOR, décachetant.

Il a raison.

MELCOURT, étonné.

Comment !

MONDOR, lisant à demi-voix.

« Monsieur..., et cætera....

Mad. MONDOR.

Si vous lisiez plus haut ?

MONDOR, troublé.

Dieux ! quel préliminaire !

(il lit.)

« Je vous ai toujours dit, monsieur, que votre affaire
« Étoit douteuse ; aussi vous savez que jamais
« Je n'en ai devant vous garanti le succès....
« Je ne puis achever.... »

(il lit bas.)

Mad. MONDOR.

Il pâlit !

NÉRINE, bas à Lucile avec joie.

Sa main tremble.

MONDOR, laissant tomber la lettre.

J'ai perdu!

FRONTIN, étonné, la ramasse.

Se peut-il!

NÉRINE, à part.

Bon!

MELCOURT, vivement.

Confondons ensemble
Tous ces droits malheureux, sujets de nos débats,
Que Dorval m'autorise à vous céder.

MONDOR.

Non pas.
Qu'il triomphe aujourd'hui; dès demain j'en appelle.
Jusqu'à l'extinction de chaleur naturelle,
Je plaiderai.

MELCOURT.

Monsieur, acceptez; je suis prêt
A vous céder....

FRONTIN, à Mondor, en lui remettant la lettre.

Monsieur, achevez, s'il vous plaît.

Mad. MONDOR, à Mondor.

Voyons.

MONDOR, continuant de lire tristement.

« La question paroissoit ambigue;
« Mais vos juges, après l'avoir bien débattue,
« Ont prononcé: Dépens, dommages, intérêt,
« Vous avez tout... gagné! »

TOUT LE MONDE, excepté Frontin.

Ciel!

FRONTIN, tristement à Melcourt.

Voilà votre arrêt.

MONDOR.

Peste soit de l'exorde !

LUCILE, à part.

Ah ! grand dieu !

LES TANTES, regardant Melcourt.

C'est dommage.

MELCOURT, à Mondor, avec fermeté.

Vous avez à l'instant refusé le partage
Des droits que l'amitié prétendoit vous céder;
J'osai le proposer, j'ose le demander.

MONDOR.

Quoi !...

MELCOURT.

Tour à tour vainqueur et vaincu l'un et l'autre,
Vous reprenez ma place, et je reprends la vôtre
Pour me venger de vous.

MONDOR.

Je n'ai pas mérité....

MELCOURT.

Vous avez dédaigné ma générosité :
Je réclame la vôtre, et voilà ma vengeance.

MONDOR, embarrassé.

(à part.)

Vous me faites honneur. Diable d'homme !...

LUCILE, remarquant l'embarras de Mondor.

Il balance
Je tremble !

Mad. MONDOR, à Mondor.

Mon ami !...

MONDOR, brusquement.

Bast !...

LES DEUX TANTES.

Mon frère !...

MONDOR, de même.

Oui, mes sœurs.

FRONTIN et NÉRINE.

Monsieur !...

MONDOR.

Fort bien !

CLÉON et CLITANDRE.

Daignez...

MONDOR, étonné.

Quoi ! vous aussi, messieurs ?

CLÉON.

Il est vrai que l'amour nous mit en concurrence ;
Mais l'amour doit céder à la reconnoissance.

MONDOR.

Je ne vous entends pas.

CLITANDRE.

Nous étions ennemis ;
Nous lui devons tous deux le bonheur d'être amis.

MONDOR.

Ah ! ah !

Mad. DE BOISVIEUX.

J'avois voulu lui nuire ; mais je l'aime ;
Sa morale me met d'accord avec moi-même.

MONDOR.

Miracle !

Mad. DE VERTSEC.

Ses discours m'ont fait ouvrir les yeux,
Et je vais devenir raisonnable.

MONDOR.

Grands dieux !

Mad. MONDOR.

Graces à lui, deux fois vous m'avez embrassée.

FRONTIN.

Il est né dans mes bras.

MONDOR.

Bon?

NÉRINE, montrant son anneau.

Il m'a fiancée.

MONDOR.

Vraiment?

LUCILE.

Le premier jour me l'avoit fait aimer;
Le second, pour jamais, me le fait estimer.

MONDOR, à Melcourt.

Mais c'est affaire à vous! et, sans la circonstance
Du procès ruineux qui....

Mad. DE BOISVIEUX.

Pour cette alliance
J'assurerai mon bien.

Mad. DE VERTSEC.

Moi, le mien.

Mad. MONDOR, mettant la main de Lucile dans celle de Melcourt.

Moi, le mien.

MONDOR, montrant Lucile.

Non pas; de ce bien-ci la moitié m'appartient.

CLÉON et CLITANDRE.

Quoi! monsieur, vous auriez seul la rigueur extrême?...

MONDOR.

Oui, messieurs; je prétends... le lui donner moi-même;

Et je paîrai moitié du procès.

MELCOURT.

C'en est trop !

Et je....

MONDOR.

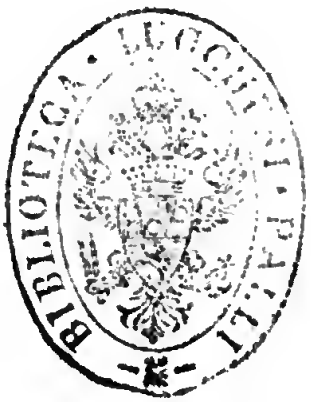
Je paîrai tout si vous dites un mot.
Puis-je payer trop cher le bonheur de ma fille,
La paix et l'union de toute ma famille,
Et le plaisir si doux d'embrasser aujourd'hui,
Après plus de quinze ans, Dorval mon vieil ami,
De passer avec lui le reste de ma vie?
Pour établir chez moi cette heureuse harmonie,
Vous n'avez employé ni l'éclat emprunté
Du bel esprit, ni l'art de la fatuité.
Au fond de votre cœur le sentiment s'épure;
Son langage est toujours celui de la nature;
Votre esprit naturel orne la vérité,
Mais sans la déguiser, voile sa nudité;
Sans jamais s'abaisser, noblement il se plie
Pour se mettre au niveau de ceux qu'il concilie;
Moins vous voulez régner, plus vous faites la loi;
Chacun, auprès de vous, devient content de soi;
Enfin, l'extérieur est toujours agréable,
Le cœur bon, l'esprit juste; et voilà l'homme aimable.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LES FEMMES,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre de la Nation, le 19 avril 1793.



PRÉFACE.

Une jeune femme très-aimable, mais qui se trompe quelquefois, me disoit un soir en sortant de ma comédie : Il faut que vous connoissiez bien les femmes ! — Au contraire, madame. — Comment, au contraire ? — Oui ; si je les connoissois, aurois-je essayé de les peindre ? — Vous les jugez donc indéfinissables ? — En général. — Et vous les aimez ! — En particulier. — Savez-vous bien que vous n'êtes pas trop conséquent ? vouloir peindre ce qu'on ne peut définir ! — Madame, un peintre, amoureux d'une coquette, veut peindre jusqu'à ses caprices : son imagination court sans cesse après les traits fugitifs de celle qu'il adore ; heureux d'en saisir deux ou trois entre mille, il les rapproche dans son ébauche. Chacun d'eux lui rappelle un plaisir ou un tourment plus piquant que le plaisir même. Le pinceau rapide brûle et anime la toile. Le portrait est fini. La maîtresse est-elle ressemblante ? non ; mais il s'est occupé d'elle.

Une femme éprouveroit sans doute moins de difficultés à peindre les hommes, parce que leur physionomie offre un ensemble plus uniforme. La nature, qui vous destinoit à plaire, a multiplié parmi vous les ressources de cet art, et en a varié les secrets à l'infini : de là vient que toujours les femmes nous captivent, et que rarement une femme nous asservit. — Mais pour

saisir les traits difficiles de vos modèles, que n'avez-vous consulté Boileau ? — Quant au style, je m'en ferai toujours gloire : mais quant au fond, que l'amour m'en préserve !

Boileau peignoit les femmes comme un homme peu intéressé à les observer. Il ne craignoit point d'être captivé par elles ; il desiroit encore moins de les captiver. Tous les ressorts secrets de leur coquetterie, toutes les nuances de leur sensibilité, tous les faux fuyans pour leur échapper, tous les moyens délicats de leur plaire, n'avoient jamais fixé son attention. Il parloit du pays et des mœurs de l'empire amoureux d'après des mémoires sans cesse variés, souvent infidèles ; et traçoit, sans s'émouvoir, la carte du pélerinage de Cythère, comme l'abbé Prévôt compiloit, au coin de son feu, l'Histoire générale des Voyages. Aussi Boileau n'a-t-il fait que la satire des femmes. Pour peindre le mal, il suffit de l'avoir ouï dire. Pour peindre le bien, il faut l'avoir vu.

Au reste, ce que vous venez d'entendre de ma Comédie *des Femmes,* n'en est plus qu'un fragment. Je l'avois composée en cinq actes ; mais les détails infinis de vos défauts, de vos vertus, de vos ridicules et de vos graces, s'offroient à mon imagination sous des formes si riantes et si multipliées, qu'ils entravoient la marche de l'action ; car alors il y en avoit une. Il fut décidé que l'ouvrage seroit réduit en trois actes, et ne présenteroit plus que des tableaux. Mon pauvre enfant fut donc mutilé. Pendant l'opération,

je ne pus retenir mes larmes paternelles ; et malgré les applaudissemens du parterre, et même ceux des femmes, je sens que mon cœur saigne encore.

Je regrette, je l'avoue, quelques scènes hardies peut-être, mais qui par leur hardiesse même me plaisoient plus que les autres. Je regrette, par exemple, un trait un peu dur, mais vrai, parce qu'il est puisé dans la nature ; le voici : Justine annonce le châtiment public d'un criminel d'état. La curiosité s'empare de toutes les femmes, au point de remettre à Justine une bourse pour louer des places, afin de le voir passer. En ce moment, une pauvre mère se présente à la fenêtre avec ses deux petits enfans. Soudain la compassion succède à la curiosité ; les femmes lui donnent avec empressement l'argent destiné à voir le criminel ; et Germeuil s'écrie avec transport :

. . . . . Ah ! je vous reconnois !
L'or doit, entre vos mains, se changer en bienfaits.

EUGÉNIE, regardant à la fenêtre.

Oh ! comme ils sont contens !

LA PAUVRE MÈRE.

Le ciel vous récompense !

GERMEUIL.

Voyez couler les pleurs de la reconnoissance.
Pouvez-vous desirer un spectacle plus doux ?

TOUTES, attendries.

Non.

GERMEUIL.

C'est vraiment le seul qui soit digne de vous.

CONSTANCE.

Nous n'irons pas voir l'autre.

mad. D'ORVILLE, à la fenêtre.

Adieu, la bonne mère :
Venez nous voir souvent.

EUGÉNIE.

Oui, tous les jours.

URSULE, à Germeuil.

J'espère
Que, sur un simple trait de curiosité,
Vous ne nous taxez pas, monsieur, de cruauté.

GERMEUIL.

Celui qui n'auroit pas l'honneur de vous connoître,
A vous en soupçonner, seroit fondé peut-être;
Mais je sais que chez vous la sensibilité
Souvent passe de l'une à l'autre extrémité.
Le besoin de sentir en secret vous excite;
La curiosité l'aiguillonne et l'irrite;
Et votre cœur saisit avec avidité
Tout ce qui peut s'offrir à son activité.
La terreur, la pitié, les désirs, les alarmes,
Ouvrent également la source de vos larmes.
Tout ce qui vous émeut est pour vous un plaisir.
Vous aimez mieux souffrir que de ne rien sentir....

Ces vers, que l'on a conservés dans la bouche de Germeuil, sont devenus presque insignifians, parce qu'ils ne sont plus en situation.

Ce n'est pas non plus sans peine que j'ai renoncé à la scène du Directeur, dont voici quelques traits : Les femmes déjeûnent; tout-à-coup le Directeur paroît, et s'écrie :

. . . . . Ciel ! un jour d'abstinence,
Prendre du chocolat sans ma permission !

MAD. D'ORVILLE.

Ne vous fâchez pas !

LE DIRECTEUR.

Non ; point d'absolution.
Du salut croyez-vous ainsi suivre la route ?

MAD. DE SAINT-CLAIR.

Mais ma tête. . . .

URSULE.

Mes nerfs. . . .

CONSTANCE.

Ma poitrine. . . .

MAD. D'ORVILLE.

Ma goutte. . .

GERMEUIL.

Ma fièvre. . . .

EUGÉNIE.

Mes langueurs. . . .

JUSTINE.

Mes palpitations. . . .

LE DIRECTEUR.

(il se met à table.)

Que ne le disiez-vous ! Aï ! mes crispations ! . . .

MAD. DE SAINT-CLAIR.

Quand vous aurez mangé.

LE DIRECTEUR.

Le puis-je en conscience ?
Il faut dans mon état mourir par bienséance.

TOUT LE MONDE.

Hélas !

LE DIRECTEUR, regardant manger.

Je vais tout droit à la consomption.

JUSTINE.

Comment ! avec ce teint de jubilation !

LE DIRECTEUR.

Mon enfant, ne jugeons de rien sur l'apparence.
Notre santé n'est pas si bonne que l'on pense.
Aux travaux du salut notre assiduité
Irrite de nos nerfs la sensibilité.
Dès que dans notre sein le feu divin s'allume,
La victime en secret s'immole et se consume.
La ferveur quelque temps nous soutient ; mais enfin
Le sacrificateur avec le feu s'éteint.

mad. DE SAINT-CLAIR, le servant.

Rallumez-les un peu.

LE DIRECTEUR.

Croyez-vous que je puisse ?...

JUSTINE.

Pour faire plus long-temps durer le sacrifice.

URSULE.

Et puis, vous le savez, le jeûne ne se rompt
Qu'en prenant du solide.

LE DIRECTEUR.

Allons, passons-nous donc
(on met dans sa tasse du pain qu'il mange par distraction.)
Le liquide.... D'ailleurs, ce qui souille la bouche,
C'est le mal qu'elle dit, non les mets qu'elle touche.
Femme qui tous les ans jeûne quarante jours,
Fait bien ; mais celle aussi qui, dans tous ses discours,
S'abstiendroit tout ce temps de médisance même,
Pourroit bien se vanter de faire son carême.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Il seroit un peu long.

LE DIRECTEUR, s'appercevant qu'il mange.

Je crois qu'on m'a triché.

Ciel !

URSULE.

Chacune de nous prend sa part du péché.

LE DIRECTEUR, sévèrement.

Vous en avez assez des vôtres. Par exemple,
(il regarde de près le fichu d'Ursule.)
Quel luxe ! Approchez-vous ; encor. Plus je contemple
Sur votre corps mortel ce tissu précieux,
Plus il me scandalise et me blesse les yeux.
Prodiguez en aumône, et non pas en parures.

URSULE.

J'ai tort.... Mais avez-vous goûté mes confitures ?

LE DIRECTEUR.

(plus doucement.)
Excellentes !... Combien vous coûte ce point-là ?

URSULE.

Dix louis.

LE DIRECTEUR.

C'est trop cher.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Observez que voilà
Dix louis partagés de diverses manières,
Qui peut-être ont nourri vingt pauvres ouvrières.

LE DIRECTEUR.

(sévèrement.)
Le luxe est un péché, c'est un point convenu ;
(s'adoucissant.)
Mais il peut être absous, s'il est bien entendu.
Celui-ci, par exemple, aide de pauvres filles
A s'établir : voilà des mères de familles.
Et l'art, reconnoissant, du fruit de son labeur,
Embellit l'innocence et pare la pudeur.

MAD. D'ORVILLE.

Eh bien ! nous y voilà ! Moi seule ici je gronde
Quand on a tort ; et vous....

LE DIRECTEUR.

Vous grondez tout le monde.
Je vous l'ai dit souvent, cela n'est pas chrétien.

MAD. D'ORVILLE.

Si je gronde le mal, c'est par amour du bien.
Je redresse les torts ; j'encourage ; j'excite ;
Je fais marcher plus droit ; je fais marcher plus vîte.
Si je n'eusse grondé vingt fois, vous n'auriez pas,
Peut-être, avant huit jours reçu vos six rabats.

LE DIRECTEUR.

Quoi ! ces rabats qu'hier ?...

MAD. D'ORVILLE, d'un air triomphant.

Ai-je tort, je vous prie ?

LE DIRECTEUR.

Je vous rends graces !... mais cette galanterie
Ne peut pas empêcher que le mal ne soit mal.
La colère est, madame, un péché capital
Dont scrupuleusement vous devez vous défendre.
(doucement.)
Reprenez, j'y consens, tout ce qu'on doit reprendre :
Échauffez-vous....

MAD. D'ORVILLE, vivement.

Oui....

LE DIRECTEUR.

Mais ne vous emportez point.

MAD. D'ORVILLE.

Soit.

LE DIRECTEUR.

Au lieu de gronder, prêchez.

MAD. D'ORVILLE.

J'en aurai soin.

LE DIRECTEUR.

Répétez vos sermons.

mad. D'ORVILLE.

Comme à mon ordinaire.

LE DIRECTEUR.

Si l'on n'écoute pas, criez, mais sans colère.

mad. D'ORVILLE.

A ces conditions, je ne gronderai plus.

JUSTINE, le servant.

Je le crois.

LE DIRECTEUR, à Justine.

Pourquoi, vous, avez-vous les bras nus?

JUSTINE.

Pour être plus agile, et pouvoir avec grace
Vous servir.

LE DIRECTEUR, touchant son bras.

Comme elle a la peau douce!... Allons, passe.

mad. DE SAINT-CLAIR, riant.

Ah!... ce cher directeur! vous rougissez, je croi?

LE DIRECTEUR, sévèrement.

Je n'en pourrois pas dire autant de vous.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Pourquoi?

LE DIRECTEUR.

Et ce fard criminel?... mondaine que vous êtes!...

mad. DE SAINT-CLAIR, à Justine.

Va du cher Directeur me chercher les manchettes.

LE DIRECTEUR.

Vous offensez le ciel....

mad. DE SAINT-CLAIR.

La batiste est fine.

LE DIRECTEUR.

Hein?...

(sévèrement.)
Le rouge....

MAD. DE SAINT-CLAIR.

Et j'ai voulu les ourler de ma main.

LE DIRECTEUR.

Mais vous en mettez peu?

MAD. DE SAINT-CLAIR.

Presque pas.

LE DIRECTEUR.

A votre âge,
Dans votre rang, il faut de loin suivre l'usage.
Le rouge nuancé, souvent sur la pâleur,
Imite innocemment le fard de la pudeur.
Sans nous scandaliser alors il nous enchante;
Il rend de la vertu la beauté plus touchante;
Et, fixant de nos yeux la contemplation,
Nous présente un objet d'édification.

GERMEUIL.

Que monsieur connoît bien les cas de conscience!

LE DIRECTEUR.

C'est le fruit du travail et de l'expérience.
Pour les foibles humains je transige avec Dieu....

Je ne puis m'empêcher encore de regretter la scène où madame de Saint-Clair régloit les affaires de Lisidor et le mariage d'Eugénie, en copiant une chanson; et celle où elle obtenoit du Ministre la grace de Lisidor, en jouant une partie de volant. Ces deux traits me paroissent caractériser les femmes. Elles possèdent le talent exclusif de traiter légèrement les affaires les plus

graves, et de parvenir aux plus grands effets par les plus petites causes.

Les deux scènes des caquets m'ont aussi coûté quelques soupirs : elles étoient moins neuves à la vérité ; mais elles appartenoient si essentiellement à mon sujet, qu'en les supprimant, il m'a semblé que je le dénaturois.

PERSONNAGES.

Mad. DE SAINT-CLAIR, veuve.

EUGÉNIE, fille de madame de Saint-Clair.

CONSTANCE, jeune veuve, mère et nourrice, nièce de madame de Saint-Clair.

Mad. D'ORVILLE, mère de madame de Saint-Clair.

URSULE, jeune dévote, cousine de madame de Saint-Clair.

Mad. DE COURTMONDE, amie de la famille.

JUSTINE, suivante.

LISIDOR, oncle de Germeuil.

GERMEUIL, officier, âgé de dix-huit ans.

DUBOIS, valet de Lisidor.

La scène se passe dans un château voisin de Paris, appartenant à mad. de Saint-Clair, qui s'y trouve rassemblée avec sa famille.

LES FEMMES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUGÉNIE, JUSTINE.

JUSTINE, assise et cousant, à Eugénie qui entre d'un air rêveur.

A-t-on déjà soupé?

EUGÉNIE.

Pas encore, j'imagine.

JUSTINE.

Et vous sortez de table?

EUGÉNIE.

Ah! ma pauvre Justine!...

JUSTINE.

Quoi! toujours des soupirs!

EUGÉNIE.

Germeuil n'a pas mangé.

JUSTINE

Ni vous non plus?

EUGÉNIE.

Hélas! combien il est changé!

Sa pâleur.....

JUSTINE.

Sa pâleur est toute naturelle :
Il est convalescent.

EUGÉNIE.

Tu crois?

JUSTINE.

Mademoiselle,
Je vous crois, entre nous, plus malade que lui.

EUGÉNIE.

Il est vrai que ce soir....

JUSTINE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui :
J'ai suivi les progrès de votre maladie.

EUGÉNIE.

De ma maladie?

JUSTINE.

Oui ; c'est une épidémie
Dont la malignité gagne dans la maison.

EUGÉNIE.

Ciel!

JUSTINE.

Je vous dis que c'est une contagion.
Par un coup du hasard sept femmes rassemblées,
Vivoient presque d'accord dans le monde isolées,
Et dans notre château nous ignorions, hélas!
S'il habitoit encor des hommes ici-bas.
Madame votre mère en avoit, par prudence,
Chassé le jardinier, de peur de médisance.
Cela n'empêchoit pas que, tout le long du jour,
Le couvent ne parlât de tendresse et d'amour ;

Qu'on n'y traitât les loix de la galanterie
Et l'art insidieux de la coquetterie.
Mais combien ce qu'on fait vaut mieux que ce qu'on dit!
Tous nos amours alors se passoient en récit....
Enfin Germeuil paroît, et l'action commence.
Homme, il étoit proscrit : cependant sa souffrance,
Sa jeunesse, ses yeux abattus de langueur,
Tout de l'arrêt fatal adoucit la rigueur.
Un officier mourant, au printemps de son âge,
Par la fièvre surpris au milieu d'un voyage,
Qui d'une voix touchante, aux pieds de la beauté,
Vient réclamer les droits de l'hospitalité,
Rarement à ses vœux la trouve inexorable.

EUGÉNIE.

Eh! qui n'eût eu pitié de son sort déplorable!

JUSTINE, à part.

L'amour, qui prend souvent le nom de l'amitié,
Emprunte quelquefois celui de la pitié.
(haut.)
L'humanité séduit le cœur de l'innocence;
Et la compassion va plus loin qu'on ne pense.

EUGÉNIE.

Mais où peut-elle aller?

JUSTINE.

Je ne sais, mais enfin
Tout le monde en ces lieux semble avoir du chagrin.
Notre jeune malade est en convalescence;
On n'en est pas plus gai, sur-tout en son absence.
Madame de Saint-Clair a perdu l'agrément
De son esprit aimable et de son enjouement.

Votre bonne maman, si causeuse et si folle,
Néglige en soupirant le don de la parole.
Madame de Courtmonde, au ton mâle et guerrier,
Professeur en amour, redevient écolier.
Notre dévote Ursule, inquiète et pensive,
Imite en gémissant la colombe plaintive.
Mère d'un jeune fils, veuve d'un vieil époux,
Constance est insensible à des plaisirs si doux;
Elle embrasse, en pleurant, son enfant qu'elle allaite.
On diroit, à la voir sombre, morne et distraite,
Ou que ce cher enfant est prêt à la quitter,
Ou que son vieux mari vient de ressusciter.
Les fleurs sur votre teint meurent à peine écloses:
J'y vois encor des lis; mais j'y cherche des roses.
Enfin, moi qui vous plains, je me fais peine à voir,
Et n'ose qu'en tremblant consulter mon miroir....
Mais Madame paroît.

SCÈNE II.

Mad. DE SAINT-CLAIR, EUGÉNIE, JUSTINE.

MAD. DE SAINT-CLAIR.

Pourquoi donc, Eugénie,
Sans raison brusquement quitter la compagnie?

EUGÉNIE.

Pardon, maman; j'avois l'esprit préoccupé.

MAD. DE SAINT-CLAIR.

De quoi donc?

JUSTINE.

De quelqu'un qui n'avoit pas soupé.

MAD. DE SAINT-CLAIR.

Justine, laissez-nous.

SCÈNE III.

Mad. DE SAINT-CLAIR, EUGÉNIE.

MAD. DE SAINT-CLAIR.

Ma fille, la tristesse,
De moment en moment flétrit votre jeunesse :
Vous ne vous prêtez plus à nos amusemens ;
Vous ne souriez plus à mes embrassemens ;
Vous laissez, en naissant, mourir votre génie.
Tous ces talens, qui font le charme de la vie,
Et que vous cultiviez avec tant de douceur,
Vous les abandonnez. Parlez ; à votre cœur,
Près de moi, mon enfant, manque-t-il quelque chose ?

EUGÉNIE.

Vous soupirez vous-même....

MAD. DE SAINT-CLAIR.

Et vous en êtes cause.

EUGÉNIE.

Moi !

MAD. DE SAINT-CLAIR.

Vous, ma fille.

EUGÉNIE.

Hélas !

MAD. DE SAINT-CLAIR.

Peignez-moi, sans détour,
Ce que vous éprouvez.

EUGÉNIE.

Je sens de jour en jour

Une mélancolie, une langueur secrète
Dont l'attrait inconnu me charme et m'inquiète.
Tantôt là, dans mon sein, c'est un abattement
Qui m'accable : tantôt c'est un enchantement.
Mes yeux sont éblouis de toute la nature ;
L'air me semble plus doux, la lumière plus pure.
Je ne sais quel génie entraîne alors mes pas :
Je poursuis un objet que je ne connois pas.
Lasse enfin de chercher une vaine chimère,
Je me dis : « Retournons dans les bras de ma mère ».
Je reviens en rêvant ; mes regards inquiets
Vous rencontrent.... Ce n'est pas vous que je cherchois.
Eh ! mais qui donc !... le jour je comprime mes larmes :
Mais la nuit vient ; alors que j'éprouve de charmes
A les répandre ! Non, jamais on n'a goûté,
Avec tant d'amertume, autant de volupté.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Ma fille, votre état, je conçois ; j'ai moi-même
Éprouvé comme vous....

EUGÉNIE.

Quoi ! vous pleurez !

mad. DE SAINT-CLAIR.

Je t'aime,
Et je ne saurois voir arriver sans effroi
L'instant où ton bonheur ne dépend plus de toi.
Que mon exemple au moins te préserve et t'éclaire !
Viens, mon enfant, et lis dans le cœur de ta mère.
Lorsque j'avois ton âge et ta simplicité,
Comme toi j'aspirois à la félicité.
Dans le bonheur d'autrui je croyois voir le nôtre :
Mon cœur me demandoit à dépendre d'un autre....

Hélas ! j'eus le malheur de rencontrer celui
Qu'involontairement tu cherches aujourd'hui.
J'admirois son maintien et son air de décence ;
Dans ses yeux la douceur, sur son front l'innocence....

EUGÉNIE.

Comme Germeuil ?

mad. DE SAINT-CLAIR, à part, vivement.

O ciel ! l'oncle fit mon malheur :
Le neveu feroit-il le sien !

EUGÉNIE, observant le trouble de sa mère.

Que sa douleur
(haut.)
Me touche ! Poursuivez.

mad. DE SAINT-CLAIR.

J'en fus abandonnée....

EUGÉNIE.

L'ingrat !

mad. DE SAINT-CLAIR.

Et je passai ma vie infortunée
Dans les regrets, l'ennui, le silence et les pleurs,
Jusqu'au temps où l'hymen vint calmer mes douleurs.
Je devins mère alors, et ma chère Eugénie
Me fit trouver encor des plaisirs dans la vie.

EUGÉNIE.

Ma mère !

mad. DE SAINT-CLAIR, la serrant dans ses bras.

Oui, mon enfant, oui, l'amour maternel
Est de tous nos amours le seul qui soit réel :
Je le sens.

EUGÉNIE.

Quoi ! maman, ce sentiment si tendre

Qu'on goûte à se parler, à se voir, à s'entendre;
Ces soupirs ?

mad. DE SAINT-CLAIR.

Sont les fleurs dont le piége est couvert.
Ce qu'on gagne en amour ne vaut pas ce qu'on perd....
Ah! puisses-tu jamais ne connoître les hommes!

EUGÉNIE.

Mais je n'en ai connu que d'aimables.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Nous sommes
Dupes de ce prestige, et l'amabilité
Déguise trop souvent l'insensibilité;
L'artifice.....

EUGÉNIE.

Comment! je les entends sans cesse
Attester leur honneur et leur délicatesse.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Nous trahir, ce n'est point blesser la probité.

EUGÉNIE.

Mais une trahison est une lâcheté.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Tromper un homme, c'est une action infâme;
Mais c'est un passe-temps que tromper une femme.

EUGÉNIE.

Quelle horrible injustice!

mad. DE SAINT-CLAIR.

Ils ne se font aimer
Que de celles qu'ils ont le desir d'opprimer.
N'aime pas, si tu peux; ou, si ton cœur soupire,
Résiste, mon enfant, au plaisir de le dire.

Tu te perdrois toi-même, ou du moins ton amant:
Une femme le perd toujours en le nommant.

EUGÉNIE.

Mais s'il se nommoit, lui?

mad. DE SAINT-CLAIR.

Garde-toi de le croire.
Leur orgueil nous vend cher l'honneur de la victoire.

EUGÉNIE.

Les hommes ont donc moins d'amitié que d'orgueil?

mad. DE SAINT-CLAIR.

Tous.

EUGÉNIE.

Sans en excepter?...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Un.

EUGÉNIE.

Pas même Germeuil?

mad. DE SAINT-CLAIR.

A quel propos Germeuil?

EUGÉNIE.

Que sais-je, je vous cite
Un exemple. Germeuil....

mad. DE SAINT-CLAIR.

Eh bien! Germeuil?...

EUGÉNIE, déconcertée.

Mérite,
Par ses mœurs, ses vertus, d'être excepté de ceux....

mad. DE SAINT-CLAIR.

Celui que l'on excepte est le plus dangereux;
Entendez-vous, ma fille?

EUGÉNIE.

Hélas! comment do ıc faire?

mad. DE SAINT-CLAIR.

(sévèrement.) (tendrement.)

Fuir ce que vous cherchez.... Et n'aimer que la mère.

SCÈNE IV.

Mad. DE SAINT-CLAIR, EUGÉNIE, mad. D'ORVILLE, tenant GERMEUIL par une main, URSULE par l'autre; mad. DE COURTMONDE, CONSTANCE, en habit de veuve; JUSTINE, remettant une lettre à madame de Saint-Clair.

mad. D'ORVILLE, à Germeuil.

Allons, monsieur; allons, faites ce que je veux;
Prenez un peu de thé.

URSULE.

Du sirop vaudroit mieux.

mad. D'ORVILLE.

Pour un mal d'estomac?

URSULE.

Oui, le sirop lui donne....

mad. D'ORVILLE.

Un capitaine est-il un confesseur de nonne,
Pour le sucrer?

URSULE.

Son mal tient au genre nerveux;
Et l'on sait que les nerfs aiment les onctueux.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Peut-être qu'un bouillon....

CONSTANCE.

Du lait.

EUGÉNIE.

Un lok.

mad. D'ORVILLE.

Chimère?

Prenez du thé.

mad. DE COURTMONDE.

Du thé? remède de grand'mère.

mad. D'ORVILLE.

De grand'mère?

mad. DE COURTMONDE.

Du vin ; le vin rend la vigueur,

Rétablit l'estomac et raffermit le cœur.

mad. D'ORVILLE, bas à Justine.

J'ai toujours du thé.

JUSTINE.

Bon.

(elle va à la cheminée préparer le thé.)

GERMEUIL.

Souffrez, par complaisance,

Que je ne prenne rien.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Liberté.

mad. D'ORVILLE, à part.

Patience!

GERMEUIL.

Je crois que le sommeil peut seul guérir mes maux.

CONSTANCE.

Oui, le plus grand des biens, sans doute, est le repos.

GERMEUIL.

Je vais donc reposer.

mad. D'ORVILLE.

Non pas. Justine, écoute :
Va bassiner son lit.

JUSTINE.

J'y vais.

EUGÉNIE.

Bien chaud.

JUSTINE.

Sans doute.

URSULE.

Avec un peu de sucre.

JUSTINE.

Oui.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Que tout soit fermé.

JUSTINE.

Oh ! hermétiquement.

CONSTANCE.

Le feu bien allumé...
(à part.)
Vois si mon fils dort.

JUSTINE.

Oui.
(elle sort.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, excepté JUSTINE.

mad. DE COURTMONDE.

Capitaine, on vous joue.

GERMEUIL.

Pourquoi donc?

mad. DE COURTMONDE.

Je crois voir Annibal à Capoue.

GERMEUIL.

Vous vous trompez. On peut éprouver la douceur
Des soins de la beauté, sans dégrader son cœur.
Les secours prodigués par une main chérie,
A l'ame d'un guerrier donnent plus d'énergie.
Au milieu des combats, s'il peut se souvenir
Que son sang a l'honneur de vous appartenir,
Tout cède à sa valeur, tout lui devient possible;
Et, sauvé par vos mains, je me sens invincible.

mad. DE COURTMONDE.

Des madrigaux!

mad. DE SAINT-CLAIR.

Vraiment c'est notre défenseur:
Il s'en acquitte bien.

(ici tout le monde s'assied. On dispute les places qui sont auprès de Germeuil, en ayant l'air de les refuser.)

mad. D'ORVILLE, à madame de Courtmonde.

A la place d'honneur

Mettez-vous.

(elle se place près de Germeuil, et renvoie les trois jeunes au-delà de madame de Saint-Clair, en disant :)

Vous, là-bas.

URSULE, à Constance et Eugénie.

La maman se partage
Assez bien.

(on est assis dans l'ordre suivant : madame de Courtmonde, Germeuil, madame d'Orville, madame de Saint-Clair, Eugénie, Constance, Ursule.)

mad. D'ORVILLE, tricotant.

Mes enfans, reprenons notre ouvrage.

URSULE, brodant.

Mon fichu.

CONSTANCE, faisant des bonnets d'enfant.

Mes bonnets.

EUGÉNIE, attachant des nœuds verts sur une baigneuse.

Mes nœuds.

mad. DE SAINT-CLAIR, décachetant sa lettre.

Vous permettez...

mad. DE COURTMONDE.

Quel ennui!

mad. D'ORVILE.

Comme nous, brodez ou tricotez.

mad. DE COURTMONDE, riant.

Tricoter!...

mad. D'ORVILLE.

Pourquoi pas? Oh, vous avez beau rire.
Apprenez qu'il vaut mieux tricoter que médire :
On fait des bas de plus, et des péchés de moins.

mad. DE COURTMONDE.

L'un n'empêche pas l'autre.

mad. D'ORVILLE.

Il le compense, au moins.

mad. DE SAINT-CLAIR, avec douceur, interrompant sa lecture.

Ma mère!...

mad. D'ORVILLE.

Je me tais... Si j'ai bonne mémoire,
De Bérénice hier j'ai commencé l'histoire.

TOUS, à part.

Ah!...

mad. D'ORVILLE.

Je vais l'achever.

CONSTANCE.

Mais....

mad. D'ORVILLE.

J'en sais encor trois.

TOUS, effrayés.

Quoi?...

mad. D'ORVILLE.

Vous n'en perdrez rien. « Bérénice autrefois... »

mad. DE COURTMONDE, à Germeuil.

Capitaine, traitons la tactique.

mad. DE SAINT-CLAIR, vivement, en lisant.

Clarice.

A marié son fils.

URSULE, CONSTANCE et EUGÉNIE.

Bon!

mad. D'ORVILLE, vivement.

Comme Bérénice.

mad. DE COURTMONDE, à Germeuil.

Or donc...

EUGÉNIE, à Constance.

Quel est ce point?

CONSTANCE.

C'est un point d'Alençon.

URSULE, EUGÉNIE.

Qu'il est fin!

mad. D'ORVILLE, à Germeuil.

Bérénice avoit donc un garçon.

GERMEUIL.

Bien!...

mad. DE SAINT-CLAIR, refermant sa lettre.

Léonore est morte: ah! quelle perte affreuse!

TOUS.

Dieux!

EUGÉNIE, étourdiment, essayant sa baigneuse.

Mesdames, comment trouvez-vous ma baigneuse?

URSULE et CONSTANCE.

Charmante!...

mad. DE SAINT-CLAIR, à Eugénie.

Approchez-vous.

(elle la recoiffe.)

EUGÉNIE.

Mes petits rubans verts?..

mad. DE COURTMONDE, à Germeuil.

Mes calculs....

mad. DE SAINT-CLAIR, à Eugénie.

Sont gentils, mais posés de travers.

mad. DE COURTMONDE, se levant avec fureur.

De travers !

mad. DE SAINT-CLAIR, continuant de rajuster la coiffure d'Eugénie.

Mais on peut les rajuster.

mad. DE COURTMONDE.

Madame !...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Voyez plutôt.....

mad. DE COURTMONDE.

Quittez le ton de l'épigramme.

mad. D'ORVILLE.

(à madame de Courtmonde.) (aux autres.)

Si vous tricotiez, vous... Vous, si vous m'écoutiez...

mad. DE COURTMONDE.

Des contes, des bonnets, des nœuds. quelles pitiés !

mad. DE SAINT-CLAIR.

Madame, vous pouvez vous mettre au rang des hommes ;
Mais, laissez-nous en paix être ce que nous sommes.
Si lorsqu'il nous créa, le ciel eût consulté
Et votre prévoyance, et votre habileté,
D'une essence plus mâle il eût formé nos ames ;
Les hommes auroient eu les foiblesses des femmes.
Pour vous complaire enfin, le sexe masculin
Auroit cédé le pas au sexe féminin.
Mais sans votre conseil les choses s'étant faites,
Il faut bien vous résoudre à nous voir imparfaites.
Accusez le destin d'injustice ou d'erreur ;
De partialité taxez le créateur :
Revendiquez nos droits : mais, je vous en conjure,
Ne nous imputez pas les torts de la nature.

mad. DE COURTMONDE.

Corrigez donc ces torts, si vous les connoissez.
Depuis près de huit jours, n'avez-vous pas assez
Parlé d'ajustemens, de béguins, de dentelles?
Mon sexe me fait honte avec ses bagatelles.

GERMEUIL.

Des femmes, il est vrai, le plus grave entretien,
Tout bien analysé, peut se réduire à rien:
Mais ce rien dans leur bouche a l'air de quelque chose
Les femmes ont le don de la métamorphose;
Elles savent donner de la réalité
Aux êtres de raison que leur fécondité
Enfante en se jouant. Ces enfans éphémères
Apportent en naissant les graces de leurs mères.
Aussi, pour soutenir la conversation,
Leur esprit ne met point à contribution
L'histoire, la science, encor moins la sagesse.
C'est dans ses propres fonds qu'il puise sa richesse;
Et mieux qu'un certain Grec qui s'en vantoit, je croi
Que chacune de vous porte tout avec soi.

mad. DE COURTMONDE.

Avec ces fadeurs-là vous êtes sûr de plaire.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JUSTINE.

JUSTINE.

L'appartement est prêt.

GERMEUIL, prenant congé.

Mesdames...

mad. D'ORVILLE.

Oh! j'espère
Que vous prendrez du thé.

GERMEUIL.

Je n'ai besoin de rien.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Eh! ma mère, pourquoi le forcer?

mad. D'ORVILLE.

Pour son bien.

GERMEUIL.

Justine lui présentant une tasse.

Non, Justine...

JUSTINE.

Monsieur, j'accomplis l'ordonnance
De Madame.

mad. D'ORVILLE.

Oui, monsieur.

GERMEUIL, buvant.

C'est par obéissance.

mad. D'ORVILLE.

De sirops, de bouillons vous l'avez entêté;
Mais je savois bien, moi, qu'il aimoit mieux le thé.

URSULE.

Malgré lui.

mad. D'ORVILLE.

Saluez toute la compagnie;
Et puis partons.

GERMEUIL, baisant la main de madame de Saint-Clair.

Bonsoir, ma mère et mon amie.

(à Ursule, de même.)

Recevez mon hommage.

(à madame de Courtmonde, de même.)

Agréez mon respect.

(à Constance et Eugénie.)

Bonsoir, mes sœurs.

CONSTANCE et EUGÉNIE, timidement.

Bonsoir!

GERMEUIL, n'osant leur baiser la main, qu'elles n'osent lui présenter.

Toujours nouveau regret
Quand il faut vous quitter.

JUSTINE.

Vous oubliez Justine!

GERMEUIL, lui prenant la main.

Bonne nuit.

mad. D'ORVILLE.

Viendrez-vous!...

(elle le conduit jusqu'à la porte, s'arrête, se retourne, et revient.)

Restez là... J'imagine
Qu'on n'en jasera pas.

(pendant ce temps, Germeuil envoie de loin des baisers à Constance et Eugénie.)

mad. DE SAINT-CLAIR, avec respect.

Ma mère !...

mad. D'ORVILLE.

Oh ! les caquets...

TOUTES, en riant.

Sur vous ?...

mad. D'ORVILLE.

J'aurai demain soixante et huit ans ; mais...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Nous vous respectons trop pour...

mad. D'ORVILLE.

Mes enfans, courage !
Vous en ferez autant quand vous aurez mon âge.
Adieu, je sors bien vîte, et reviendrai bientôt.

JUSTINE.

Madame peut rester, car Nérine est là-haut.

mad. D'ORVILLE.

Vous l'entendez.

(à Germeuil, qui s'est rapproché de Constance et d'Eugénie.)

Allons ! que de cérémonie !
On ne dit pas bonsoir deux fois.

(elle l'emmène brusquement.)

SCENE VII.

Mad. DE COURTMONDE, mad. DE SAINT-CLAIR, EUGÉNIE, CONSTANCE, URSULE, JUSTINE.

mad. DE COURTMONDE.

Moi, je parie
Que la bonne maman a des prétentions.

URSULE.

Pourquoi craindre, en effet, que nous ne médisions?

CONSTANCE.

Sur les rangs, à tout âge, on cherche à se remettre.

EUGÉNIE.

Ce qu'on n'est plus, on aime encore à le paroître.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Ma fille, respectez notre mère. Je sais
Qu'elle a quelques défauts; mais ils sont effacés
Par mille qualités. Si je n'étois sa fille
Je pourrois avouer qu'elle jase, babille,
Que son entêtement n'aura jamais d'égal....
Mais je me tais; voilà le respect filial.

mad. DE COURTMONDE.

Cette leçon sera fidèlement suivie.

(gaîment à madame de Saint-Clair.)

Ça, faisons-nous la paix?

mad. DE SAINT-CLAIR.

Pourquoi donc, je vous prie?

mad. DE COURTMONDE.

Je vous ai fait la guerre avec mes vérités.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Je ne me souviens plus de vos hostilités.

mad. DE COURTMONDE, l'embrassant.

Bonsoir, mon cœur.

(madame de Saint-Clair voulant la reconduire.)

Restez.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Vous laisser aller seule!

mad. DE COURTMONDE.

Je le veux.

mad. DE SAINT-CLAIR.

J'obéis.

(madame de Courtmonde sort en faisant beaucoup de démonstrations d'amitié que madame de Saint-Clair lui rend.)

SCÈNE VIII.

Mad. DE SAINT-CLAIR, EUGÉNIE, CONSTANCE, URSULE, JUSTINE.

JUSTINE, à part.

Oh ! la vieille bégueule !

mad. DE SAINT-CLAIR.

(à part.) (haut.)

Justine s'y connoît. Est-il rien de plus vain
Qu'une femme qui veut, en dépit du destin,
Se déféminiser? Cet être hétéroclite,
Du sexe qu'il usurpe et du sexe qu'il quitte,
Négligeant le solide et saisissant le faux,
Laisse les qualités et prend tous les défauts.
Ces êtres là ne sont d'aucun genre. Les femmes
N'oseroient à leur ordre associer ces dames :
Des hommes le parti n'en est pas fort tenté.
Leur rôle est donc celui de la neutralité.

URSULE.

Triste rôle !

mad. DE SAINT-CLAIR.

Jamais les femmes ne s'en louent :
Et tous les jours pourtant que de femmes le jouent !

(elle embrasse gaîment Constance et Ursule, et fait signe à Eugénie de la suivre.)

ed Google

SCÈNE IX.

CONSTANCE, URSULE, EUGÉNIE, JUSTINE.

CONSTANCE.

Ma tante pourroit bien le jouer dans dix ans.

URSULE.

Vous la faites, madame, attendre un peu long-temps.

EUGÉNIE.

Elle a beaucoup d'esprit, mais....

JUSTINE.

Eh bien?

EUGÉNIE.

C'est ma mère.

URSULE.

Ah oui!

JUSTINE.

Raison de plus; l'amitié nous éclaire.

EUGÉNIE.

Sur les défauts de ceux que nous devons aimer...

JUSTINE.

On peut baisser les yeux, mais non pas les fermer.

EUGÉNIE, sévèrement.

Moi, je les ferme.

JUSTINE.

Eh bien! les yeux fermés, je gage
Que vous voyez, Madame au déclin du bel âge,
Disputant avec vous de grace et de fraîcheur,
Du parallèle encor s'attribuer l'honneur;

Qu'aux glaces en tous lieux vous la voyez sourire,
Et, d'un œil caressant négligemment se dire :
« Je suis toujours très-bien ; et ma fille, je croi,
« Malgré ses dix-sept ans échoûrait près de moi ;
« Car je suis vraiment belle ; elle n'est que gentille ;
« Et son petit minois.... »

EUGÉNIE.

Si je n'étois sa fille !...
Mais je me tais ; voilà le respect filial.

(elle sort.)

SCÈNE X.

CONSTANCE, URSULE, JUSTINE.

URSULE.

L'innocente vraiment ne se forme pas mal.

CONSTANCE.

Ma belle, épargnez-la. Tenez, c'est mon amie :
Elle est inconséquente, entêtée, étourdie,
Raisonnant mal, parlant souvent mal-à-propos ;
Mais scrupuleusement je cache ses défauts.

URSULE.

Votre discrétion est digne de louange.

CONSTANCE.

Je vais revoir mon fils. Bonsoir !

URSULE, l'embrassant.

Adieu, mon ange !

(Constance sort.)

SCÈNE XI.

URSULE, JUSTINE.

URSULE.

Quel scandale, bon Dieu ! cette femme est tout fiel :
Chaque mot de sa bouche est un péché mortel...
(mystérieusement.)
Elle va voir son fils !

JUSTINE.

C'est son trésor.

URSULE.

Justine,
Germeuil tout près de là... dort.

JUSTINE.

Sa chambre est voisine.

URSULE.

L'innocence est bien foible, et l'Amour est bien fin !
Mais, on ne doit jamais penser mal du prochain.
(elle sort.)

SCÈNE XII.

JUSTINE, seule, éteignant les lumières.

Fort bien ! en sûreté du moins je me retire :
Je ne laisse après moi personne pour médire.
Mais n'est-on pas là-haut rassemblé ?... C'est bien pis !
Si je suis en commun mise sur le tapis,
Je dois être à présent joliment habillée !
Vîte ! allons prévenir ou rompre l'assemblée.
(elle sort en courant.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre voisine de celle de Germeuil. Au fond, la porte d'entrée. A droite, une porte latérale. A gauche, un canapé placé près du feu.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mad. DE SAINT-CLAIR, DUBOIS.

MAD. DE SAINT-CLAIR, en grand négligé

QUE voulez-vous ?

DUBOIS, faisant beaucoup de révérences.

Madame...

MAD. DE SAINT-CLAIR.

Aussi matin !...

DUBOIS, se donnant des graces.

Peut-être
Madame n'a pas su d'abord me reconnoître.

MAD. DE SAINT-CLAIR.

Du tout.

DUBOIS.

Quand on reçut monsieur Germeuil céans,
C'est... Dubois que l'on mit à la porte.

MAD. DE SAINT-CLAIR.

Ah ! j'entends.

Digitized by Google

Il repose ici près, il va mieux, votre maître.

DUBOIS.

Mon maître est Lisidor, son oncle; il va paroître....

mad. DE SAINT-CLAIR, à part.

Dieux!

DUBOIS.

Et m'envoie ici, madame, pour savoir
A quelle heure il aura le bonheur de vous voir.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Mais vous aviez promis, en partant, de vous taire.

DUBOIS.

Le malheur m'a forcé de trahir ce mystère.
Mon maître est malheureux...

mad. DE SAINT-CLAIR, à part.

Ciel!

DUBOIS.

Et dans nos revers,
Notre cœur a besoin de ceux qui lui sont chers.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Quels sont donc vos revers?

DUBOIS.

O destin déplorable!
Doués d'un bien honnête et d'un poste honorable,
La fortune et l'amour nous ont souri vingt ans;
Puis ils nous ont tourné le dos en même temps.
Bref, nos biens sont saisis. Pour comble de disgrace;
Le ministre nous a mis hors de notre place
Hier; et ce matin, renonçant aux honneurs,
En poste nous fuyons le néant des grandeurs.

mad. DE SAINT-CLAIR, avec une indifférence affectée.

Du ministre, dit-on quel est le caractère?

DUBOIS.

Fort sec.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Notre sexe a l'honneur de lui déplaire ?

DUBOIS.

Mais, madame, pas trop. On dit que la beauté
A son premier hommage après la vérité.
Quel que soit son organe, il la trouve adorable ;
Mais il l'aime encor mieux dans une bouche aimable.

mad. DE SAINT-CLAIR.

A merveille ! Et sait-on quels sont vos créanciers ?

DUBOIS.

Je les connois ; ce sont d'honnêtes usuriers,
Banquiers de pharaon, chevaliers d'industrie....

mad. DE SAINT-CLAIR.

J'entends.

DUBOIS.

Enfin, des gens de bonne compagnie,
Aidés d'un procureur que l'on nomme Furet,
Furet de nom, bien moins encore que d'effet ;
Qui vous gruge un client, le dissèque, le mine....
Et prendra quelque jour le monde par famine !
Il a tout embrouillé pour se donner beau jeu :
Et le fripon chez nous pille, en criant au feu !

mad. DE SAINT-CLAIR.

Mais Lisidor....

DUBOIS.

D'abord étourdi par l'orage,
Sa gaîté du chagrin perce enfin le nuage.
Suivant l'usage, il s'est consolé ce matin
En médisant un peu du sexe féminin.

Digitized by Google

mad. DE SAINT-CLAIR.

Il le déteste donc ?

DUBOIS.

Lui plaire est son étude
Unique.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Pourquoi donc en médire ?

DUBOIS.

Habitude.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Vous avez de l'esprit.

DUBOIS.

Moi ? point.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Ne pas vouloir
Convenir qu'on en a, Dubois, c'est en avoir.

DUBOIS.

Madame....

(beaucoup de révérences.)

mad. DE SAINT-CLAIR.

(à part.) (haut.)
Il est à moi. Pourriez-vous me conduire
A Paris dans une heure ?

DUBOIS.

A l'instant.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Je desire
Qu'ainsi que mon départ mon retour soit secret.

DUBOIS.

Comptez !....

mad. DE SAINT-CLAIR.

Vous êtes homme ; et tout homme est discret.

DUBOIS.

C'est trop d'honneur....

mad. DE SAINT-CLAIR.

Allez. Lisidor peut paroître.

(Dubois sort.)

SCÈNE II.

mad. DE SAINT-CLAIR, seule.

Je vais donc le revoir ! l'aimé-je encor ?.... le traître !
Son image me suit; j'y rêve ; je m'y plais.
Je me surprends encore au temps où je l'aimois.
Comme il va s'accuser de m'avoir négligée !
Peut-être aussi va-t-il me trouver bien changée !
Ah ! prouvons-lui du moins que mon cœur ne l'est pas :
Il est dans le malheur ; tirons-le de ce pas.
Voyons ses créanciers, et le ministre même;
Car, puisqu'il ne hait pas les femmes, il les aime.
Employons de notre art le secours enchanteur :
Comme une autre jadis j'ai su fléchir un cœur,
Captiver un esprit, plier un caractère.
J'avois depuis long-temps oublié l'art de plaire;
Je veux m'en souvenir : encor pour un seul jour,
Tendre Amitié, rends-moi les graces de l'Amour !

(elle sort.)

SCÈNE III.

JUSTINE, tenant GERMEUIL par la main.

JUSTINE.

Avez-vous dormi?

GERMEUIL.

Non ; j'ai la fièvre.

JUSTINE.

Il frissonne !

GERMEUIL.

Mon oncle m'inquiète.

JUSTINE.

Eh ! pourquoi?

GERMEUIL.

Je soupçonne
Qu'il est à ma poursuite ; et, s'il me trouve ici,
Je suis perdu !

JUSTINE.

Perdu ?

GERMEUIL.

C'est qu'il est l'ennemi,
Mais l'ennemi juré des femmes.

JUSTINE.

Ah quel conte !

GERMEUIL.

Il les déteste au point qu'il jase sur leur compte
A tout propos.

JUSTINE, apprêtant le canapé.

Cela ne prouve rien du tout :

Souvent, plus on en jase, et plus on en est fou.
Qu'il vienne, ce censeur, nous lui ferons voir comme
Les femmes à son coin savent ranger un homme.
(lui présentant le canapé.)
Couchez-vous là-dessus; vous serez près du feu.

GERMEUIL, se couchant.

Ah! je suis accablé!

JUSTINE.

Dormez, dormez un peu.

GERMEUIL, réfléchissant.

M'en aller.... Je ne puis.

JUSTINE.

Paix!

GERMEUIL.

Écrire.... Je n'ose!

JUSTINE.

Paix donc! On ne peut pas reposer quand on cause.
(Germeuil s'endort.)
Pauvre enfant! il n'a pas sommeillé de la nuit.
Combien il a souffert! Enfin il s'assoupit.
Il ne dormira pas, je crois, long-temps encore;
Car tout le monde ici se lève avec l'aurore.
On va, l'on vient, on jase, on rit, on pleure: alors
C'est un bruit à ne pas laisser dormir les morts.
C'est à qui viendra me demander la première:
« Va-t-il mieux? A-t-il bien passé la nuit dernière? »
L'une entre, l'autre sort: on diroit qu'un lutin
Les agite. Oh! l'Amour est un réveil-matin
Qui, de ce doux péché qu'on nomme la paresse,
En moins de deux leçons, corrige la jeunesse.

SCÈNE IV.

JUSTINE, GERMEUIL dormant, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, à travers la porte.

Justine!

JUSTINE, avec impatience.

Justement! Qui vive?

EUGÉNIE.

A-t-il dormi?

JUSTINE.

Il n'a pas fermé l'œil.

EUGÉNIE, tristement.

On ne dort plus ici.

JUSTINE.

Il s'est levé souffrant, s'est mis sur cette chaise,
Et vient de s'assoupir.

EUGÉNIE, cherchant à le voir de loin.

Il est mal à son aise.

JUSTINE.

Point du tout. Voyez.

EUGÉNIE.

Non.

JUSTINE.

Quel mal?....

EUGÉNIE.

Je n'en sais rien;
Mais il est convenu que cela n'est pas bien.

JUSTINE.

Ces maudits préjugés !....

EUGÉNIE.

Il est pâle, je gage.

JUSTINE.

Mais sa bouche sourit. Voyez-vous son visage?

EUGÉNIE.

Pas tout-à-fait.

JUSTINE.

Hélas ! qu'il est intéressant !
C'est l'aimable abandon de l'Amour languissant.

EUGÉNIE.

Que je voudrois le voir !

JUSTINE.

Approchez.

EUGÉNIE.

Non, Justine.

JUSTINE.

Un seul pas.

EUGÉNIE.

Non, te dis-je.

JUSTINE.

Adieu donc !

EUGÉNIE.

J'imagine
Un moyen.

JUSTINE.

Quel est-il ?

EUGÉNIE.

De plus haut, l'on pourroit

L'appercevoir.

JUSTINE.

Comment?

EUGÉNIE.

Donne ce tabouret.

JUSTINE.

Qu'une fille a d'esprit quand l'Amour la conseille!
Voyez-vous?

EUGÉNIE.

Mon enfant, je le vois à merveille!
Qu'il est bien!

SCÈNE V.

GERMEUIL dormant, JUSTINE, EUGÉNIE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

L'attitude est charmante!

EUGÉNIE.

Je croi
Que.... je ne fais de mal à personne.

CONSTANCE, à part.

Qu'à moi.

EUGÉNIE.

On peut bien regarder de loin, sans qu'il arrive....

CONSTANCE.

Ce qui nous plaît de près nous charme en perspective...
Ne me pourriez-vous pas céder le tabouret?

EUGÉNIE.

Je puis le partager.

CONSTANCE, montant auprès d'Eugénie.

Aidez-moi, s'il vous plaît.

JUSTINE.

Le joli groupe !

EUGÉNIE.

Eh bien ?

CONSTANCE.

Eh bien....

EUGÉNIE.

Que vous en semble?

CONSTANCE.

Mais il n'est pas trop mal.

EUGÉNIE.

Comme votre main tremble !

CONSTANCE, troublée.

Vous croyez?

EUGÉNIE.

Je la sens.

CONSTANCE, tremblante, entraîne Eugénie, qui tremble aussi.

Je cherche à me tenir

En équilibre....

EUGÉNIE, se sentant prête à tomber.

Ah ciel !

CONSTANCE, à Justine.

Viens donc nous soutenir.

(Justine les soutient.)

EUGÉNIE.

J'allois tomber.

CONSTANCE.

Ma chute eût entraîné la vôtre.

JUSTINE.

Oui : vous n'êtes pas mieux d'aplomb l'une que l'autre.

CONSTANCE, regardant Germeuil.

Il dort la tête nue !

EUGÉNIE.

Il a froid.

JUSTINE.

Oui vraiment.

CONSTANCE, détachant son voile.

Attends.... Tiens.

EUGÉNIE, donnant son écharpe.

Tiens.

JUSTINE.

Je vais l'affubler !...

CONSTANCE.

Doucement !

EUGÉNIE.

Enveloppe le col, de sorte....

JUSTINE.

Oui. Je devine....

CONSTANCE.

Plus haut.

JUSTINE.

J'entends.

EUGÉNIE.

Plus bas.

JUSTINE.

Ainsi ?

CONSTANCE et EUGÉNIE, avec impatience.

Eh non, Justine !

JUSTINE.

Ma foi, faites vous-même.

CONSTANCE.

Irons-nous ?

EUGÉNIE.

Non... je veux...

JUSTINE.

Ce que l'on défend seule, on le permet à deux.

CONSTANCE, entraînant Eugénie.

Je crois qu'elle a raison.

EUGÉNIE, marchant de mauvaise grace.

En effet.... Mon amie,
J'y vais pour vous.

CONSTANCE.

C'est moi qui vous fais compagnie.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, mad. D'ORVILLE.

mad. D'ORVILLE, avec impatience, poussant Eugénie.

Allons donc !

EUGÉNIE et CONSTANCE.

Ciel !

mad. D'ORVILLE, contrefaisant leur marche contrainte, et les grondant.

Tenez....

EUGÉNIE.

Ah ! n'est-ce que cela ?

mad. D'ORVILLE.

Que cela, dites-vous ? Que faisiez-vous donc là ?

CONSTANCE.

Rien.

JUSTINE.

On venoit couvrir la poitrine et la tête
D'un malade qui dort.

mad. D'ORVILLE.

D'une action honnête
Pourquoi rougir ?

EUGÉNIE.

C'étoit de peur qu'il ne gagnât
Quelque fraîcheur.

mad. D'ORVILLE.

Sans doute.

CONSTANCE.

Ou qu'il ne s'enrhumât.

mad. D'ORVILLE.

Fort bien !
(ajustant Germeuil.)
Ce cher enfant !

CONSTANCE.

Vous répandez des larmes ?

mad. D'ORVILLE.

Quel souvenir mêlé d'amertume et de charmes !
(à Eugénie.)
Ton aïeul dans mes bras jadis dormoit ainsi....

CONSTANCE.

Hélas !

mad. D'ORVILLE, à part.

Quand il dormoit.

EUGÉNIE.

Déjeunons-nous ici ?

MAD. D'ORVILLE.

Oui.

CONSTANCE.

Mettons le couvert.

JUSTINE.

L'idée est admirable !
Notre malade va se réveiller à table.
Je vais tout apporter.

(elle sort.)

MAD. D'ORVILLE.

Aidons-la.

(elle suit Justine avec Constance et Eugénie.)

SCÈNE VII.

GERMEUIL couché, URSULE.

URSULE.

Quel bonheur !
Il est seul !... Il sommeille.... Hélas ! quelle pâleur !
Comme il change ! Grand dieu, conserve ton ouvrage !
Défends à la douleur d'altérer ton image !
Quand sous ces traits divins tu t'offres à mes yeux,
Je crois te mieux connoître, et je t'adore mieux.
Oui, dans ces traits chéris, j'admire ta puissance.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JUSTINE, mad. D'ORVILLE, CONSTANCE, EUGÉNIE, rentrant l'une après l'autre, considèrent Ursule, et se contraignent pour ne pas éclater de rire.

URSULE, continuant sa prière.

Aussi je ne crains pas que cet amour t'offense.
Comment se pourroit-il, mon dieu! qu'il te déplût,
Puisqu'il est un moyen de faire mon salut!
Car auprès de personne, autant qu'il m'en souvienne,
Je n'ai si bien senti la charité chrétienne:
Jamais mon cœur, suivant ton précepte divin,
Ne fut si pénétré de l'amour du prochain.
Je forme avec ardeur, pour son bonheur suprême,
Tous les vœux qu'en secret je forme pour moi-même.
(elle tombe à genoux.)
Puisse-t-il rencontrer un cœur digne du sien,
Un cœur tendre, sensible, aimant.... comme le mien!
Puisse le sacrement unir leur destinée!
Puissent naître, seigneur, de leur chaste hyménée
De petits innocens qui bénissent le ciel!
Puissent-ils, embrasés d'un amour mutuel,
Et des prédestinés goûtant la quiétude,
Parvenir l'un par l'autre à la béatitude!

TOUTES, avec un grand éclat de rire.

Ainsi soit-il!

URSULE, se relevant précipitamment.

Ciel!

GERMEUIL, éveillé par le geste d'Ursule, et saisissant sa main qu'il couvre de baisers.

Ah!

CONSTANCE, avec ironie, à Germeuil.

Poursuivez.

EUGÉNIE, de même.

C'est charmant!

GERMEUIL, gaiment, tenant toujours la main d'Ursule.

Mesdames, près de vous, le bien vient en dormant.

URSULE.

Dans le sein des douleurs quand la Vertu sommeille,
Il est bien naturel que la Charité veille.
Cette main s'élevoit, durant votre repos,
Vers celui qui dispense et les biens et les maux;
Et, tandis que ma voix imploroit avec zèle
Pour un enfant chéri sa bonté paternelle,
Ces dames se joignoient à moi d'intention
Pour attirer sur vous sa bénédiction.

GERMEUIL.

Ah, mesdames, que j'ai de graces à vous rendre!

URSULE.

Ménagez donc ma main!

EUGÉNIE.

Il falloit la reprendre
Depuis.... une heure!

JUSTINE.

Hélas, le seigneur nous défend
De reprendre aucun bien, si l'on ne nous le rend.

GERMEUIL, à Ursule.

Je vous le restitue.

CONSTANCE, à part.

On n'en est pas pressée.

mad. D'ORVILLE, à Justine.

Que de ce côté-ci la table soit placée.

(toutes s'empressent de préparer le déjeuner, et de placer la table devant Germeuil.)

GERMEUIL, voulant se lever.

Ah! mesdames, je vais vous aider.

mad. D'ORVILLE, le faisant rasseoir.

Non, monsieur.
De quoi vous mêlez-vous?

JUSTINE, servant.

Oh! quel petit bonheur!

EUGÉNIE.

Quoi donc?

JUSTINE.

Nous n'avons point madame de Courtmonde.

TOUTES.

Quel plaisir!....

GERMEUIL, feignant de la voir.

La voici!....

TOUTES, se tournant pour aller à la rencontre de madame de Courtmonde.

Venez donc!

GERMEUIL.

Tout le monde
Voudroit la voir bien loin, et tout le monde alloit
L'embrasser tendrement.

EUGÉNIE.

Mais c'est l'usage.

GERMEUIL.

C'est

Profaner l'amitié.

mad. D'ORVILLE, s'asseyant près de lui.

Taisez-vous, je vous prie.

(on s'assied pour déjeuner.)

GERMEUIL.

Quel plaisir d'être là tous sans cérémonie,
Autour d'un déjeuné librement réunis!
Ce repas est vraiment le repas des amis.
Votre teint brille alors d'une fraîcheur nouvelle.
Que j'aime à contempler, sous la simple dentelle,
Ce coloris naissant, ce tendre velouté
Qui, comme sur les fruits, s'étend sur la beauté!
Ce charme-là vaut bien celui de la toilette.

mad. D'ORVILLE.

Aussi l'heureux secret de mettre une cornette,
Aux yeux des connoisseurs valoit mieux, de mon temps,
Que vos gazes, vos fleurs et tous vos diamans.

(Justine sort.)

SCÈNE IX.

CONSTANCE, GERMEUIL, URSULE, EUGÉNIE.

CONSTANCE.

Tel qui résiste à l'art se rend à la nature.
L'amant qui, dédaignant l'éclat de la parure,
Nous brave, et de nos fers se croit bien dégagé,
S'y reprend, s'il nous voit en simple négligé.

GERMEUIL.

C'est qu'alors vos attraits sont exempts d'imposture.

URSULE.

D'imposture! Bon dieu!

CONSTANCE.

L'expression est dure.

mad. D'ORVILLE.

Il nous censure avec une sévérité!

EUGÉNIE.

Hier, il nous taxoit encor de cruauté.

GERMEUIL.

Celui qui n'auroit pas l'honneur de vous connoître,
A vous en soupçonner seroit fondé peut-être.
Mais je sais que chez vous la sensibilité
Souvent passe de l'une à l'autre extrémité.
Le besoin de sentir en secret vous excite;
La curiosité l'aiguillonne et l'irrite;
Et votre cœur saisit avec avidité
Tout ce qui peut s'offrir à son activité.
Le plaisir, la terreur, la pitié, les alarmes,
Ouvrent également la source de vos larmes.
Tout ce qui vous émeut est pour vous un plaisir;
Vous aimez mieux souffrir que de ne rien sentir.
Tel est votre penchant! dirigez-le, mesdames;
D'amour, de bienfaisance alimentez vos ames:
Vous serez notre exemple; et bientôt nous viendrons,
De la vertu chez vous recevoir les leçons.

SCÈNE X.

LES MÊMES, JUSTINE.

mad. D'ORVILLE, à Justine, qui entre avec empressement.

Qu'as-tu donc ?

JUSTINE.

A la grille un homme se présente,
Et vient d'entrer.

(tout le monde se lève.)

mad. D'ORVILLE.

Jeune ?

JUSTINE.

(elles courent, elles reviennent.)

Oui, de quarante à cinquante ans,
Assez bien.

GERMEUIL, à part.

Si c'étoit !....

URSULE, devant la glace.

Je suis à faire peur.

(elle se sauve.)

SCÈNE XI.

GERMEUIL, mad. D'ORVILLE, CONSTANCE, EUGÉNIE, JUSTINE.

EUGÉNIE, à Constance.

Et nous donc....!

CONSTANCE, à madame d'Orville.

Vous allez recevoir ce Monsieur ?

MAD. D'ORVILLE.

Demeurez. Qu'aujourd'hui les femmes sont coquettes !

JUSTINE.

Songez donc qu'on n'a fait encor que deux toilettes.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LISIDOR.

GERMEUIL, se cachant derrière les femmes, dès que Lisidor paroît.

Ciel !

LISIDOR.

Mesdames, pardon, si j'entre dans ce lieu
Pour réclamer....

MAD. D'ORVILLE.

Quoi donc ?

LISIDOR.

Peu de chose : un neveu.

MAD. D'ORVILLE.

Je n'entends pas, monsieur, ce que vous voulez dire.

LISIDOR.

Je vais vous l'expliquer. Je me suis fait instruire ;
Et j'ai su qu'en allant joindre son régiment,
Il s'étoit emparé d'un château...

JUSTINE, faisant filer Germeuil.

Doucement !

LISIDOR.

Il devroit maintenant combattre en Allemagne ;
Mais c'est ici qu'il fait sa première campagne :
Et moi, je me présente, ainsi que je le dois,
Pour le complimenter sur ses premiers exploits.

JUSTINE, cherchant à l'occuper.

Il est trop tard ; il est parti.

LISIDOR, la regardant fixement.

Je n'y crois guère.

JUSTINE.

Je vous dis....

LISIDOR.

A présent je suis sûr du contraire.

JUSTINE.

Je vous proteste....

LISIDOR.

Il est dans ce château.

JUSTINE.

Vraiment

Je vous jure qu'il est....

LISIDOR, appercevant Germeuil.

Dans cet appartement.

(courant après Germeuil, qui disparoît.)

Écoutez donc, monsieur !....

SCÈNE XIII.

mad. D'ORVILLE, JUSTINE, EUGÉNIE, CONSTANCE, LISIDOR, mad. DE SAINT-CLAIR.

LISIDOR, rencontrant madame de Saint-Clair.

Dieux !... se peut-il !... Sophie !

mad. DE SAINT-CLAIR, troublée.

Monsieur....

LISIDOR.

Pour mon neveu que je vous remercie !

mad. DE SAINT-CLAIR.

En apprenant, monsieur, qu'il vous appartenoit,
J'ai senti tout le prix du bien que j'avois fait.

LISIDOR.

Ah! combien j'ai de torts, et!...

mad. DE SAINT-CLAIR, à part.

Devant ma famille,
Taisez-les; respectez et ma mère et ma fille.

mad. D'ORVILLE.

Et, quels sont donc ces torts?

mad. DE SAINT-CLAIR.

D'être mon vieil ami,
Et d'avoir ignoré que je logeois ici.

mad. D'ORVILLE.

Vous ne dites pas tout, ma fille; et je soupçonne....

mad. DE SAINT-CLAIR.

Non: vous ne soupçonnez de défauts à personne.

mad. D'ORVILLE.

(à Eugénie et Constance.)

J'entends; j'entends! sortons.

LISIDOR.

Mesdames, pourquoi donc!...

mad. D'ORVILLE.

Notre vertu, monsieur, est la discrétion.

(elle sort, emmenant avec elle Eugénie, Constance et Justine.)

SCÈNE XIV.

mad. DE SAINT-CLAIR, LISIDOR.

LISIDOR.

La rencontre est heureuse....

mad. DE SAINT-CLAIR.

Et sur-tout imprévue.
Mais, sérieusement, m'avez-vous reconnue
Tout de suite?

LISIDOR.

Mes yeux n'ont jamais méconnu
Les traits de l'Amitié ni ceux de la Vertu.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Hypocrite! voilà votre ton, votre style,
Quand vous trompiez ce cœur trop tendre et trop facile!
J'espérois que le temps vous auroit corrigé;
Mais, mon cher Lisidor, vous n'êtes pas changé.

LISIDOR.

Ni vous.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Comment?

LISIDOR.

Du temps les redoutables traces
Ont à peine effleuré vos attraits et vos graces.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Il s'agit bien!...

LISIDOR.

Je rends hommage à la beauté.

mad. DE SAINT-CLAIR.

L'hommage des amis, c'est la fidélité.

LISIDOR.

Voilà votre grief ; nous sommes infidèles !
Ce privilége doit n'appartenir qu'aux belles ;
Mais nous prétendons, nous, qu'il n'est pas exclusif.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Et vous le prouvez bien.

LISIDOR.

Ce n'est pas sans motif.
Sur ce chapitre-là ma cause vaut la vôtre.
On s'est, depuis long-temps, tout dit de part et d'autre :
Restons donc but à but ; laissons-là le passé.
L'amour finit ; pourquoi ? c'est qu'il a commencé.
Tel est l'ordre commun des choses de la vie.
Si vous ne voulez pas que notre cœur varie,
Ayez, pour nous donner des goûts toujours nouveaux,
Toujours nouveaux attraits, et jamais de défauts.
Nous deviendrons constans, quand vous serez parfaites.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Nous le serions bientôt, vils flatteurs que vous êtes,
Si de nos qualités votre art pernicieux
N'altéroit en naissant le germe précieux.
En vous y conformant, vous blâmez nos caprices ;
En vertus lâchement vous érigez nos vices ;
Plus lâchement encor vous livrez au mépris
Les crédules objets que vous avez surpris,
Sans vous appercevoir que notre ignominie
Atteste votre honte et votre perfidie.
Donne-nous donc, grand dieu, la force de haïr
L'être à qui tu donnas l'instinct de nous trahir !
Permets-nous à la fin de lui faire justice,
Et de sa trahison cesse d'être complice.

LISIDOR.

Si le ciel exauçoit ce désir indiscret....

mad. DE SAINT-CLAIR.

Mon sexe seroit libre.

LISIDOR.

Il vous désavoûroit.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Pourquoi?

LISIDOR.

Vous nous haïr! Que feriez-vous au monde?
Sur l'amour seulement votre empire se fonde.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Sur l'amour que pour nous ont quelques importuns?

LISIDOR.

Non. L'amour de tout temps s'est fait à frais communs.
Mais la coquetterie, en quelques circonstances,
Nous fait, par charité, remise des avances.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Avec quelle injustice et quelle atrocité
Vous nous sacrifiez à votre vanité!
Pour faire à notre cœur partager vos foiblesses,
Vous descendez souvent aux plus viles souplesses.
Découvrons-nous le piége? évitons-nous l'écueil?
Soudain vous nous taxez de cruauté, d'orgueil.
Ingrats, il faut vous voir expirer ou nous rendre!
Nous rendons-nous? tant pis; il falloit nous défendre!...
Prenez donc un parti : supportez nos refus,
Puisque vous nous aimez; ou ne nous aimez plus.

LISIDOR.

Sophie, appaisez-vous! laissons le ton tragique :
Vous avez tant de grace à jouer le comique!

mad. DE SAINT-CLAIR.

Hélas !

LISIDOR.

Séchez les pleurs qui coulent de vos yeux :
Vous pleurez à ravir ; vous riez encor mieux.

(mad. de Saint-Clair rit involontairement.)

Eh bien, l'avois-je dit?

mad. DE SAINT-CLAIR.

Traître !

LISIDOR.

Je vous adore
Plus que jamais.

mad. DE SAINT-CLAIR, avec courroux.

Et moi, je....

LISIDOR, gaîment.

Vous m'aimez encore.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Vous?

LISIDOR.

Oui. Les femmes ont coutume d'oublier
Tous leurs adorateurs, excepté le premier :
C'est celui-là qui sert d'époque à la tendresse.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Eh ! qui peut en effet oublier cette ivresse
Qui jamais ne revient que par le souvenir !
Cet instant où, le front rougissant de plaisir,
Dans un transport mêlé d'amertume et de charmes,
Notre premier aveu s'échappe avec nos larmes !
Que de fois, malgré moi, mon cœur s'est reporté
A ce moment de trouble et de félicité !....
Mais je suis bien guérie, et mon cœur se propose....

LISIDOR.

D'aimer encor.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Jamais.... Mais parlons d'autre chose.

LISIDOR.

Quel doux aveu !....

mad. DE SAINT-CLAIR.

Comment !...

LISIDOR.

Les belles font toujours
L'aveu de leur tendresse, en changeant de discours.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Non ; je vais vous parler en mère de famille.

LISIDOR.

L'Amour se tait devant la Raison.

mad. DE SAINT-CLAIR.

A ma fille
Votre neveu pourroit convenir pour époux.

LISIDOR.

Il est trop jeune.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Il vaut déjà bien mieux que vous.

LISIDOR.

Sans doute. Votre fille ?...

mad. DE SAINT-CLAIR.

A le cœur de sa mère.

LISIDOR.

Cet éloge est complet.

mad. DE SAINT-CLAIR.

C'est ma seule héritière.
Je suis riche. Germeuil aura tout votre bien....

LISIDOR.

Oui.... mais....

mad. DE SAINT-CLAIR.

Sans l'augmenter, j'ai conservé le mien.
Les femmes pas à pas suivent l'économie.
Mais les hommes, portés sur l'aile du Génie,
Volent à la Fortune : et là, tout comme ailleurs,
Vous n'avez pas sans doute éprouvé de rigueurs?

LISIDOR.

Elle est femme....

mad. DE SAINT-CLAIR.

En ce cas, souffrez que je vous quitte...

LISIDOR.

Mais notre affaire?

mad. DE SAINT-CLAIR.

Il faut que j'aille à la poursuite
D'une importante....

LISIDOR.

Bon!

mad. DE SAINT-CLAIR.

Et qui vous touche un peu.

LISIDOR.

Moi?

mad. DE SAINT-CLAIR.

Vous. Allez m'attendre avec votre neveu.

LISIDOR.

Quoi! vous quitter sitôt!

mad. DE SAINT-CLAIR.

Depuis long-temps, je pense
Que votre cœur est fait aux tourmens de l'absence.

Digitized by Google

LISIDOR.

Non !....

mad. DE SAINT-CLAIR.

Eh bien ! mon retour sera précipité,
Monsieur, pour ménager sa sensibilité.

(elle sort, en lui indiquant l'appartement de Germeuil.)

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

GERMEUIL, LISIDOR.

LISIDOR.

Oui, vous avez raison ! louez la Providence
D'avoir pris tant de soin de votre adolescence !
Un guerrier, un héros, sans honte peut-il voir
Sept femmes l'entourer du matin jusqu'au soir ?

GERMEUIL.

Ce n'est pas trop.

LISIDOR.

Comment !....

GERMEUIL.

Toutes sont vertueuses ;
Et jamais les Vertus ne sont assez nombreuses.

LISIDOR.

Vous comptez leurs vertus bien moins que leurs appas.

GERMEUIL.

Si j'avois ce bonheur, je n'en parlerois pas.

LISIDOR.

Aux femmes, en ce cas, vous êtes sûr de plaire ;
Elles font consister l'honneur dans le mystère.
L'amour est innocent quand l'amour est discret,
Et ce qu'on ne sait pas n'a jamais été fait.

GERMEUIL.

Mon oncle, respectez mes sages bienfaitrices.
Vous devez mon salut à leurs mains protectrices.

LISIDOR.

Vous voûlez me piquer de générosité?....
Voyons donc ce roman?

GERMEUIL.

Dans ce bois écarté,
Seul, égaré, sentant ma force défaillante,
Transi de froid, tandis que la fièvre brûlante
Fait circuler ses feux dans mon sang agité,
J'implore ici les loix de l'hospitalité....

LISIDOR.

Quoi, d'un feu dévorant pour appaiser les flammes,
Vous venez demander des calmans chez les femmes!
Les médecins encore auront aigri le mal.

GERMEUIL.

Non...

LISIDOR.

Je les connois bien.

GERMEUIL.

Vous les connoissez mal.

LISIDOR.

Cependant je vous vois la figure pâlie;
Et vous avez au moins fait une maladie.

GERMEUIL.

Il est vrai que bientôt la fièvre redoubla,
Et de tourmens aigus, par degrés, m'accabla.
Mais, si vous aviez vu, dans ces momens terribles,
Près de votre neveu tous ces êtres sensibles

Prodiguer cet amour et ces soins délicats
Qui se sentent si bien, mais ne s'expriment pas,
Mon sort, malgré mes maux, vous auroit fait envie.
La douleur consumoit les restes de ma vie;
J'allois m'éteindre : alors, tremblantes pour mes jours,
Elles vouloient de l'art emprunter les secours.
A quoi bon, leur disois-je? Ah! je vous en conjure,
Laissez, laissez agir l'Amitié, la Nature :
Voilà mes médecins; et je ne risque rien
De m'y tenir : ceux-là ne nous font que du bien.

LISIDOR.

La belle médecine !

GERMEUIL.

Oui : les soins d'une femme,
Avec les maux du corps soulagent ceux de l'ame.
Souvent, lorsqu'Eugénie (avec un certain air
Si consolant!) m'offroit quelque breuvage amer,
Ses regards m'en faisoient oublier l'amertume.
Alors sur ses deux bras Constance avoit coutume
De soulever ma tête; et de son mantelet
La grand'mère, à longs plis, chaudement me couvroit.
Bientôt, quand la sueur, inondant mon visage,
D'une crise annonçoit le sinistre présage,
Justine auprès du feu promptement apprêtoit
Le linge qu'à l'instant Ursule m'apportoit
En détournant les yeux. Jamais la bienséance
N'a mieux été d'accord avec la bienfaisance.

LISIDOR.

Quel tableau !

GERMEUIL.

D'après lui, l'on eût peint la Douleur

Prenant ses vêtemens des mains de la Pudeur.
Ah! les femmes, dit-on, corrompent l'innocence...
Et jusques dans leurs bras j'ai trouvé la décence!

LISIDOR.

Mais vous me contez là des prodiges!

GERMEUIL.

Mais, moi,
L'objet de tant de soins, à peine je les croi.
Tantôt, en regardant tant d'appas me sourire,
Je prenois mon bonheur pour l'effet du délire.
Tantôt j'imaginois qu'ayant perdu le jour,
J'habitois pour jamais ce bienheureux séjour
Qu'un Prophète a peuplé de Beautés immortelles.
D'abord je regrettois d'être mort auprès d'elles:
Puis, revenant à moi, saisi d'un doux transport,
Je me disois tout bas: « Non, je ne suis pas mort. »

LISIDOR.

Eh! laquelle aimez-vous?

GERMEUIL.

Toutes.

LISIDOR.

Quelle manie!

GERMEUIL.

Je brûle pour Constance, et j'adore Eugénie;
J'aime sa mère avec la plus sincère ardeur,
Justine avec ivresse, Ursule avec langueur.
Non sans émotion j'embrasse la grand'mère:
L'une plaît, l'autre a plu, l'autre commence à plaire:
Mon cœur, ivre d'amour, d'espoir, de souvenir,
Adore le présent, le passé, l'avenir.

LISIDOR.

Mais vous extravaguez d'aimer....

GERMEUIL.

Je vous imite.

LISIDOR, un peu ému.

Moi?

GERMEUIL.

Vous; vous chérissez quelqu'un d'un grand mérite.

SCÈNE II.

LISIDOR, GERMEUIL, URSULE au fond du théâtre.

URSULE, appercevant Lisidor et s'avançant pour le voir.

Ah!

GERMEUIL.

Ai-je tort d'aimer, si mon oncle a raison?

LISIDOR.

Je ne suis amoureux que de votre façon.

URSULE, à part, reconnoissant Lisidor.

Grands dieux!

GERMEUIL.

De cet objet, le souvenir vous touche;
Car cent fois j'ai surpris son nom dans votre bouche.

URSULE, à part.

Parleroient-ils de moi?

LISIDOR, à Germeuil, brusquement.

Quel nom?

GERMEUIL, en confidence.

Sophie.

LISIDOR, déconcerté.

Erreur!

GERMEUIL, insistant.

Si !...

URSULE, paroissant subitement.

Votre oncle a raison ; c'est Ursule, monsieur.

LISIDOR, interdit.

Ursule !

GERMEUIL, à Ursule.

Aurois-je mis ce nom au lieu du vôtre !
Sophie... Ursule...

URSULE.

Eh bien ?

GERMEUIL.

L'un n'empêche pas l'autre.

URSULE, à Lisidor.

Infidèle ! au couvent quand tu venois me voir,
Sont-ce là les sermens que tu fis au parloir ?

LISIDOR.

Non, pas tout-à-fait. Mais peut-on, près d'une belle,
S'en tenir au bonheur de la vie éternelle ?
Il falloit, face à face, et sans distraction,
Rester à vos genoux en contemplation.
Ce plaisir est sans doute un plaisir angélique ;
Mais je ne suis point né pour l'amour séraphique.
Je sais bien qu'en lisant son bonheur dans vos yeux,
L'homme avec vous se croit transporté dans les cieux !
Mais dans ces doux momens, il faudroit, pour bien faire,
Se rappeler un peu que l'on est sur la terre.
Vous avez dédaigné de vous en souvenir ;
Et d'un baiser surpris, prétendant me punir,
Vous avez condamné mon amour au régime.
Privé de vos bontés, je l'ai nourri d'estime.

Il s'en trouve assez bien ; mais insensiblement
Le régime affoiblit considérablement.

GERMEUIL.

Vous trouvez donc au moins les femmes estimables ?

SCÈNE III.

LES MÊMES, mad. DE COURTMONDE, entrant avec curiosité, et considérant de loin Lisidor.

LISIDOR, répondant à Germeuil.

(à Ursule.)

Assurément.... sur-tout quand elles sont aimables :
(à Germeuil.)
Excepté beaucoup d'art et de légèreté,
Un peu de médisance, assez de vanité,
Un soupçon de caprice et de coquetterie,
Un grain d'entêtement et deux de jalousie,
Quelques petits accès d'irritabilité,
Qu'on décore du nom de sensibilité.

mad. DE COURTMONDE, à part, reconnoissant Lisidor.

Lisidor !

LISIDOR.

Excepté l'excès de leur parure
Qui, bien loin d'embellir leurs traits, les défigure.

mad. DE COURTMONDE, à part.

C'est le traître !

LISIDOR.

Excepté leur sourire apprêté,
Leurs mines, leurs langueurs, leur migraine ; excepté
Le vide de leurs cœurs, le néant de leurs ames....

GERMEUIL, impatienté.

Excepté tout enfin.... .

LISIDOR.

J'estime assez les femmes.

mad. DE COURTMONDE, brusquement.

Je pense comme vous.

LISIDOR, effrayé.

Ah, grands dieux!

mad. DE COURTMONDE.

Excepté
Leur fourberie insigne et leur duplicité,
Et leur inconséquence, et l'orgueil qui les presse
De s'avancer toujours pour reculer sans cesse;
Excepté leur cœur froid, excepté leur esprit
Si grand en apparence, en effet si petit
Qu'il ne peut maîtriser la beauté qu'il enchaîne,
Tandis qu'avec un fil son esclave le mène;
Excepté leur noirceur, leur infidélité,
Leur déraisonnement, leur bassesse; excepté
L'art de nous abuser toutes tant que nous sommes....

LISIDOR, gaiment.

Excepté tout enfin....

mad. DE COURTMONDE.

J'estime assez les hommes.

LISIDOR.

Nous voilà quittes.

mad. DE COURTMONDE.

Traître!

URSULE.

Infidèle!

mad. DE COURTMONDE, à Ursule.

Comment!...

GERMEUIL, à part.

Il est entre deux feux.

URSULE, à madame de Courtmonde.

L'ingrat fut mon amant.

GERMEUIL, à part.

Sortons : en pareil cas je crois qu'un neveu gêne.

(il sort.)

mad. DE COURTMONDE, à Lisidor, qui cherche à s'esquiver.

Tu n'échapperas pas aux transports de ma haine.

SCÈNE IV.

LISIDOR, URSULE, mad. DE COURTMONDE, mad. DE SAINT-CLAIR.

mad. DE SAINT-CLAIR, à part, en entrant.

(voyant la dispute.)

Tout m'a réussi. Ah !

LISIDOR, à Ursule et à madame de Courtmonde.

Si nous nous emportons,

Le moyen de s'entendre !

URSULE.

Eh bien ! parle.

mad. DE COURTMONDE.

Réponds !

LISIDOR.

(à part.) (haut, à mad. de Courtmonde.)

Brouillons-les, il est temps. Oui, je fus infidèle.
Je vous idolâtrois, hélas ! lorsqu'une belle
Prit un malin plaisir à rompre nos liens,
Et, sortant de vos fers, m'arrêta dans les siens.

(montrant Ursule.)
Sa beauté fit mon crime, et fera mon excuse.

mad. DE COURTMONDE, furieuse.
Dieux !

LISIDOR, à part.
Me voilà sauvé !

mad. DE SAINT-CLAIR, à part, gaîment.
Le monstre !

URSULE, à madame de Courtmonde.
Il vous abuse.

mad. DE COURTMONDE, furieuse.
Il dit vrai.

LISIDOR, à part.
Bon !

mad. DE SAINT-CLAIR, bas, aux deux femmes.
Il veut vous brouiller.

mad. DE COURTMONDE.
Croyez-vous ?

mad. DE SAINT-CLAIR.
C'est le coup de maître.

mad. DE COURTMONDE, à Ursule, en l'embrassant.
Oui?... la paix! unissons-nous.

LISIDOR, à part.
Ferme ! ne cédons pas. Pour résister aux belles,
Il suffit de parler, s'il se peut, plus haut qu'elles :
Essayons.

mad. DE COURTMONDE.
Traître !

URSULE.
Ingrat !

LISIDOR, très-haut.
Cruelles!... je suis mort !

C'est un plan combiné.

URSULE et mad. DE COURTMONDE.

Il faut!...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Vous avez tort.

LES DEUX FEMMES.

Tort!

mad. DE SAINT-CLAIR.

Tout-à-fait.

URSULE et mad. DE COURTMONDE.

Comment!...

LISIDOR, montrant madame de Saint-Clair.

Écoutez donc, madame!

mad. DE SAINT-CLAIR, à part, montrant la terre.

(haut.)

Je veux l'amener là. Je conçois qu'une femme
Suive les mouvemens de son cœur irrité,
Et fasse le procès à l'infidélité :
Sans doute il vaudroit mieux employer la clémence.
Mais si nous nous vengeons, prenons une vengeance
Qui soit digne de nous : pour punir leurs forfaits,
Accablons nos tyrans de honte et de bienfaits.

mad. DE COURTMONDE.

Eh! qui peut se résoudre à cet effort suprême!

mad. DE SAINT-CLAIR.

Toute femme d'honneur ; vous, mesdames ; moi-même.

URSULE.

Ma cousine, on le voit, vous n'avez pas été
Victime, comme nous, de sa duplicité.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Bien long-temps avant vous....

URSULE et mad. DE COURTMONDE.

Bon !

mad. DE SAINT-CLAIR.

Il m'avoit trahie :
Mais que, pour me venger, le sort m'a bien servie !
Depuis un mois combien j'ai goûté de douceur,
En pressant le neveu mourant contre ce cœur
Que l'oncle avoit blessé d'une mortelle atteinte !
Souvent, en ranimant son ame presque éteinte,
Je répétois, avec un douloureux plaisir :
« Pour toi je le fais vivre, et tu m'as fait mourir ! »

LISIDOR, à part, attendri.

Ah !...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Voyez-vous ? Laissons la vengeance vulgaire
Se consoler du mal par le plaisir d'en faire.
Ce plaisir n'est pas fait pour les cœurs délicats ;
C'est en les obligeant qu'on punit les ingrats.

(Lançant quelques coups d'œil à Lisidor, et observant l'impression qu'elle fait sur lui par degrés.)

Mais on doit, quand l'instant de la vengeance approche,
Voir si l'on est soi-même exempt de tout reproche.
Souvent les procédés des hommes sont affreux ;
Mais n'avons-nous pas, nous, quelques torts avec eux ?
S'ils ont quelques défauts, nous en avons mille autres.

LISIDOR.

Madame !...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Trop souvent leurs torts viennent des nôtres.

URSULE, à madame de Saint-Clair, avec reproche.

Quoi !....

mad. DE SAINT-CLAIR.

(à part.) (haut.)

Laissez faire. Il est des hommes généreux,
Tendres, reconnoissans, et dignes d'être heureux.

LISIDOR.

Oui ; mais il est encor plus de femmes, peut-être,
Qui rendroient l'homme heureux, s'il l'homme savoit l'être.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Les hommes ont un fonds de sensibilité
Inaltérable....

LISIDOR.

Et vous, de générosité.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Dans leur cœur, il est vrai, parfois l'amour sommeille ;
Mais au bout de.... quinze ans encore il se réveille.

LISIDOR.

Hélas !....

mad. DE SAINT-CLAIR, à part, aux deux femmes

(haut.)

Voici l'instant. Je parle en général.
On prétend que le cœur de l'homme est inégal ;
Moi, je le crois constant. Loin de l'objet qu'il aime
Il change. Revient-il ? il est toujours le même.

LISIDOR, tombant à genoux

Oui, Sophie !

mad. DE SAINT-CLAIR, aux deux femmes, d'un air triomphant.

Eh bien ?....

LISIDOR.

Oui !....

mad. DE SAINT-CLAIR, avec un grand éclat de rire.

Lisidor, levez-vous,

Je ne reconnois plus un homme à mes genoux.

LISIDOR, revenant à lui.

Ciel !

mad. DE SAINT-CLAIR.

Votre abaissement moi-même m'humilie.

URSULE.

Voilà le superfin de la coquetterie !

mad. DE SAINT-CLAIR, à part, gaiment.

On peut punir l'amant quand on sauve l'ami.

(à Lisidor.)

Adieu ! nous vous laissons réfléchir.

(elle sort avec Ursule et madame de Courtmonde.)

SCÈNE V.

LISIDOR, seul.

Quel oubli !....

Suivons-la. Vengeons-nous ; apprenons-lui qu'un maître
Peut oublier qu'il l'est, mais non cesser de l'être ;
Qu'il cède à la foiblesse, et résiste à l'orgueil ;
Que je puis me venger, et que.... Mais un coup-d'œil,
Un mot, un geste, un rien me confondra moi-même :
Tout, jusqu'à ma fureur, lui dira je vous aime ;
Tandis qu'autour de moi le groupe féminin,
Me protégeant tout haut, me trahissant sous main,
Après m'avoir battu, pour comble de disgrace,
Avec compassion demandera ma grace....
Et mon neveu... témoin de mes égaremens,
Comparant ma conduite et mes raisonnemens....
Comme il va s'applaudir de mon inconséquence !
Quel parti prendre ! Allons, évitons sa présence... .

La voir seroit plus doux, la fuir est plus prudent.
Pour triompher encore, elle est là qui m'attend ;
Les yeux mourans d'amour, étincelans de gloire,
Et portant sur son front l'orgueil de la victoire.
Qu'elle doit être belle, et que !... Voyons-la.... mais
Gardons-nous bien sur-tout de la voir de trop près ;
Car, mesdames, l'on est, je crois, pour vous combattre,
Plus fort à trente pas que l'on ne l'est à quatre.

(à Germeuil qui entre.)

Que tout soit à l'instant prêt pour notre départ.

(il sort.)

GERMEUIL.

Grands dieux !

SCÈNE VI.

GERMEUIL, EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

Qu'avez-vous donc ?

GERMEUIL.

Nous partons.

EUGÉNIE.

Quoi ? si tard !

GERMEUIL.

Dans un moment.

EUGÉNIE.

Eh quoi ! demain, à pareille heure,
Nous n'habiterons plus dans la même demeure !
Partout où je vous vis, mon cœur vous cherchera ;
J'appellerai mon frère ; il ne sera plus là.

GERMEUIL.

Il y sera toujours.

EUGÉNIE.

Hélas ! je le desire.

GERMEUIL.

Dites-vous bien souvent : « Notre ami ne respire
« Que pour songer à moi, pour regretter ces jours
« Trop longs pour la douleur, pour l'amitié trop courts.
« Si j'avois pu toujours soigner sa maladie,
« Mon malade eût voulu ne guérir de la vie. »

EUGÉNIE.

Me le promettez-vous ?

GERMEUIL.

Oüi, je vous le promets.

EUGÉNIE.

Si vous nous oubliez, que je vous en voudrois !
Pour me venger de vous, dans mon dépit extrême,
Je crois que je pourrois vous oublier vous-même !

SCÈNE VII.

GERMEUIL, EUGÈNIE, mad. DE SAINT-CLAIR, tenant quelques papiers et cherchant Lisidor.

mad. DE SAINT-CLAIR, à part, en entrant gaîment.

Il n'est plus là... Que vois-je !

(elle serre les papiers, et écoute.)

GERMEUIL, à Eugénie.

Hélas ! je le sens bien.

Nous ne nous oublîrons jamais!

EUGÉNIE.

Jamais.

GERMEUIL.

Eh bien !

Pour en être plus sûrs, donnons-nous-en un gage!

EUGÉNIE.

Volontiers.

GERMEUIL.

Un baiser....

EUGÉNIE.

Non... C'est pourtant dommage

Car rien ne me plaît tant qu'un baiser entre amis.

GERMEUIL.

Quand on a le cœur pur, ce qui plaît est permis.

EUGÉNIE.

Cependant il faudroit y mettre du mystère ?

GERMEUIL.

Un peu.

EUGÉNIE.

Vous voulez donc que je trompe ma mère?

GERMEUIL, s'éloignant.

Oh, non !

mad. DE SAINT-CLAIR.

Pauvres enfans !

EUGÉNIE.

Tenez, voici ma main :

Pour arriver au cœur, qu'importe le chemin ?

(tandis que Germeuil lui baise la main, elle met l'autre sur son cœur avec ivresse.)

Je vous l'avois bien dit!... Sortez!...

GERMEUIL.

C'est pour vous plaire
Que je vous fuis.

ENSEMBLE, de loin.

Adieu!

SCÈNE VIII.

mad. DE SAINT-CLAIR, seule.

Dans peu de temps j'espère
Qu'ils ne se fuiront plus. Les créanciers unis,
Après quelques débats, à la fin m'ont remis,
En les payant comptant, la moitié de leurs sommes.
Mais comme il est aisé de gouverner les hommes!
Avec quelques coups-d'œil, quelques mots, comme on a
Bientôt séduit, tourné toutes ces têtes-là!
Le ministre à fléchir étoit plus difficile:
La vieillesse à nos loix l'a rendu peu docile.
Je n'avois qu'un moyen; c'étoit la vanité:
J'ai flatté son orgueil... Un ministre flatté
Est à moitié vaincu. J'ai vu presque des larmes
S'échapper de ses yeux. Il m'a rendu les armes
Et le brevet. Combien je vais faire d'heureux!
Ma main de deux amans va donc serrer les nœuds,
Va sauver un ami! Quelle douce espérance!
D'un bienfait commencé le cœur jouit d'avance.
Je veux tous près de moi les fixer désormais:
Peut-on se séparer des heureux qu'on a faits!

SCÈNE IX.

mad. DE SAINT-CLAIR, LISIDOR, GERMEUIL en habit de voyage, CONSTANCE, EUGÉNIE, URSULE, mesd. D'ORVILLE et DE COURT-MONDE.

LISIDOR, à madame de Saint-Clair.

Avant de vous quitter, je prétends vous confondre
A votre tour.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Mon cœur est prêt à vous répondre.

LISIDOR.

Eh! que répondra-t-il?

mad. DE SAINT-CLAIR.

Que savez-vous?

LISIDOR.

Comment!...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Parlez!

LISIDOR.

(à part.)
J'aurois mieux fait de partir sur le champ.
(prenant Germeuil par la main.)
Recevez nos adieux.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Vous partez?.... à merveille!
(à part.) (haut.)
Quel contre-temps fatal! Oui, je vous le conseille;
Pressez votre départ et nos derniers adieux.
Aucun objet ne doit vous fixer en ces lieux:

Vous n'en aimez aucun, et je sens par moi-même
Qu'on ne peut vivre heureux qu'auprès de ce qu'on aime.

LISIDOR, s'éloignant.

Ah, traîtresse!

mad. DE SAINT-CLAIR.

Fuyez.

LISIDOR.

N'aurois-je pas raison?

mad. DE SAINT-CLAIR, le regardant très-tendrement.

Oui.

LISIDOR.

La bouche dit Oui, tout le reste dit Non!...
Quel art avez-vous donc d'inspirer le contraire
De ce que vous semblez nous conseiller de faire,
Femmes!

mad. DE SAINT-CLAIR.

Mais partez donc!

URSULE, à part, à mesdames d'Orville et de Courtmonde.

Il ne partira pas.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Ne perdez pas de temps. Mais pourquoi sur vos pas
Emmener cet enfant? Ménagez sa jeunesse
Et sa convalescence.

LISIDOR.

Eh! si je vous le laisse,
Qui sait quand il aura la force de partir?
Ces lieux sont enchantés; on ne peut en sortir.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Eh bien! restez-y donc! soyez de la famille.

LISIDOR.

Quoi ! vous consentiriez....

mad. DE SAINT-CLAIR.

Germeuil aime ma fille.

GERMEUIL, EUGÉNIE.

Ciel !

LISIDOR, à part, avec joie.

L'hymen me prépare, en cette occasion,
De la fille à la mère une transition.
(haut, unissant les amans.)
J'y consens.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Sois heureuse, ô ma chère Eugénie !

mad. DE COURTMONDE, à part, avec dépit.

Bel hymen !

URSULE, à Constance, qui cherche à cacher ses larmes.

Vous pleurez ?

CONSTANCE, s'efforçant de sourire.

De plaisir.

LISIDOR, à madame de Saint-Clair, en lui montrant Germeuil et Eugénie.

Mon amie,
Quel exemple !

mad. DE SAINT-CLAIR.

A notre âge ?

LISIDOR.

Il est un peu tard ; mais
Il vaut mieux être heureux un peu tard que jamais.

mad. DE SAINT-CLAIR, tendrement.

Non : je m'exposerois à vos mépris peut-être.

LISIDOR, vivement.

Jamais

mad. DE SAINT-CLAIR.

Vous oubliez que j'ai le malheur d'être...
Femme... Or, vous méprisez des femmes jusqu'au nom:
On peut donc vous aimer; mais vous épouser, non.

LISIDOR, déconcerté et piqué.

Madame!....

mad. D'ORVILLE.

C'est bien fait!

mad. DE COURTMONDE.

L'effort est admirable.

CONSTANCE, en soupirant.

Il doit lui coûter cher!

URSULE.

J'en serois incapable,

LISIDOR, après un moment de réflexion.

Vous savez tout.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Quoi donc?

LISIDOR.

Pour refuser ma main,
Mon mépris pour le sexe est un prétexte vain.
Dites la vérité: vous craignez, mon amie,
De partager mon sort.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Il est digne d'envie.

LISIDOR.

Non, j'ai perdu mes biens, mon état....

mad. DE SAINT-CLAIR, lui présentant son brevet.

Le voici.

LISIDOR.

Ciel !

mad. DE SAINT-CLAIR, gaiment.

Et vos créanciers sont rassemblés ici.

LISIDOR.

Je me sauve !

mad. DE SAINT-CLAIR.

(le regardant tendrement.)

Arrêtez. Craignez-vous ma présence ?

LISIDOR, confondu.

Vous!....

mad. DE SAINT-CLAIR.

Moi : pour la moitié j'ai payé leur créance
Ainsi que votre honneur, vos biens sont conservés.

LISIDOR.

Dieux !

mad. DE SAINT-CLAIR.

Mais c'est une femme à qui vous les devez :
N'en rougissez-vous pas ?

LISIDOR.

Moi rougir, ma Sophie,
De vous devoir l'honneur, la fortune, la vie !
Non : je vais publier....

mad. DE SAINT-CLAIR, l'arrêtant.

Prouvez-moi qu'en effet
Les hommes mieux que nous savent taire un secret.
Le sort a condamné nos vertus au silence :
C'est au fond de nos cœurs qu'est notre récompense.
Vous recherchez la gloire, et nous vous la laissons,
Sans regret.... vous brillez ; et nous, nous jouissons.
D'un œil moins prévenu considérez les femmes :
A travers leurs défauts, pénétrez dans leurs ames.

C'est-là qu'est leur beauté ; là, brillent des attraits
Dont le solide éclat ne s'efface jamais ;
Là, sitôt que les fleurs de l'amour sont écloses,
Les fruits de l'amitié se cachent sous les roses :
Le temps fane les fleurs ; mais il mûrit les fruits :
Et la Sagesse alors les offre à nos amis.
Daignez les accepter.

LISIDOR.

O sexe inconcevable !
De contrastes sans fin mélange inexplicable !
Le ciel, en s'occupant de ta création,
Se mit avec lui-même en contradiction.
(aux femmes.)
La force naît chez vous du sein de la foiblesse ;
Et la grandeur s'élève où rampe la souplesse.
Plus nous vous chérissons, plus vous nous tourmentez ;
Et c'est par ces tourmens que vous nous enchantez.
Si d'un défaut sur vous on s'apprête à médire,
Deux vertus à l'instant désarment la satire.
En vain on vous démasque, en vain on vous connoît ;
Il faut vous adorer en dépit qu'on en ait.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

ALCESTE

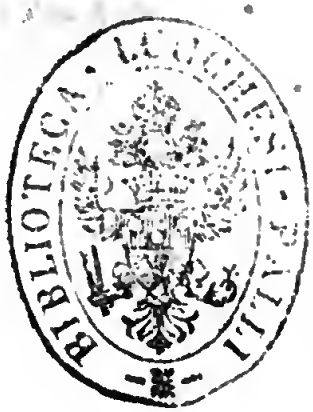
A LA CAMPAGNE,

OU

LE MISANTROPE CORRIGÉ,

COMÉDIE EN TROIS ACTES;

Représentée à Paris en 1790.



PERSONNAGES.

ALCESTE.
DUBOIS, valet de chambre.
DELAVAL.
URSULE, sa fille.
BLONZAC, garçon.
GERMON.
Un VIEILLARD.

ALCESTE
A LA CAMPAGNE,
OU
LE MISANTROPE CORRIGÉ.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le salon d'Alceste, à la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCESTE, assis.

Que cette solitude est heureuse et tranquille,
Et que je la préfère au tracas de la ville!
Ici, loin des flatteurs, des sots, des étourdis
Et des originaux dont regorge Paris,
Contre les mœurs du temps, au fond de mon asyle,
Je puis gronder en paix et décharger ma bile;
Je puis enfin, je puis, le soir et le matin,
Seul au coin de mon feu, bouder le genre humain.
(il se lève.)
Je vous abjure, usage, amitié, politesse;
Je ferme pour jamais mon cœur à la tendresse;

J'abhorre l'univers, et mon plus grand plaisir,
Vils humains, ce sera celui de vous haïr.
C'est sur la haine, ingrats, que mon bonheur se fonde....
Et je suis amoureux, moi qui hais tout le monde!
Ne serai-je jamais à l'abri de tes traits,
Amour! es-tu content des maux que tu m'as faits!
J'ai rampé sous les loix d'une femme frivole.
Mes yeux se sont ouverts; j'ai brisé mon idole.
Pour vaincre mon erreur j'ai long-temps combattu,
Cruel!... et tu me fais adorer la vertu!
Mon cœur de soupirer se faisoit un scrupule;
Il s'est évanoui près de ma chère Ursule.
Sur son front, dans ses yeux respire la candeur;
Un mot couvre son teint du fard de la pudeur.
J'aime!... Mais plus mon cœur vers Ursule m'entraîne,
Plus contre les humains je sens croître ma haine.
Oui, je te brave, Amour, et chargé de tes fers,
Je fais encor serment d'abhorrer l'univers.
Je veux vivre isolé.... Mais je crois que l'on sonne.

DUBOIS, entrant.

Monsieur.

ALCESTE.

Je n'y suis point; je ne veux voir personne.

DUBOIS.

C'est monsieur de Blonzac.

ALCESTE.

Pour lui, c'est différent.

(Dubois sort.)

Il pense comme moi sur les mœurs d'à-présent.
C'est un esprit sensé pour le siècle où nous sommes.
Je le hais un peu moins, parce qu'il hait les hommes.

by Google

SCÈNE II.

ALCESTE, BLONZAC.

BLONZAC.

Ah ! de votre santé j'étois fort inquiet.

ALCESTE.

Je vous suis obligé.

BLONZAC.

Quant à moi, c'en est fait :
Je n'y puis plus tenir ; tout me déplaît au monde,
Et je vais déloger de la machine ronde.

ALCESTE.

Il est moins courageux que lâche de mourir.
Le crime règne ? Eh bien ! vivez pour le haïr ;
Armez-vous contre lui d'un courage intrépide.
Conservez de vos mœurs l'austérité rigide.
Frondez tous les humains, et vous aurez rendu,
En combattant le vice, hommage à la vertu.

BLONZAC.

Mais des vices chez eux passés en habitude,
Le plus épouvantable est leur ingratitude :
Je suis, vous le savez, neveu des Pézénas.
J'ai montré ma bravoure en plus de vingt combats.
Je me trouvois à tout ; attaques, escalades,
Surprise, campement, escarmouche, embuscades,
Hormis à la retraite. On l'avoit dit au roi ;
Pour lui faire sa cour on lui parloit de moi.
Las enfin de servir mon ingrate patrie,
Je consacre au repos le reste de ma vie ;

Exempt d'ambition, je brigue simplement,
D'un très-mince château l'humble gouvernement;
Des envieux soudain la cabale se ligue,
On m'éloigne, et le prince obsédé par l'intrigue,
Sans emploi, sans honneur, laisse dans ses états
Le dernier rejeton du sang des Pézénas.

ALCESTE.

Contre le genre humain votre ame est courroucée;
Mais sa haine pour lui paroît intéressée,
Croyez-moi, ce n'est pas le vice qu'elle hait;
C'est le tort prétendu, monsieur, qu'il vous a fait.

BLONZAC.

Comment donc! vous pensez?...

ALCESTE.

Je veux que dans le vice,
Ce soit le vice seul que le sage haïsse;
Et j'estime fort peu l'austérité des gens,
Lorsqu'ils ne sont, monsieur, sages qu'à leurs dépens.

BLONZAC.

Eh! que me font, à moi, le faste et la fortune?
Bien souvent, je le sais, la richesse importune.
Aussi je la méprise; et j'estime mon sort
Mille fois plus heureux que celui d'un milord.
Mais des mœurs d'aujourd'hui puisque je suis victime,
J'en prends occasion de décrier le crime,
Et le tort inoui que l'on me fait souffrir,
Ne suffit pas encor pour payer ce plaisir.

ALCESTE.

Morbleu! j'aime à vous voir me parler en ces termes
Sur ces principes-là tous les deux soyons fermes;

Contre tous les méchans dans ces lieux, à l'écart,
De notre intégrité faisons-nous un rempart.
O vertu ! pour régner désormais sur la terre,
Dans cet asyle obscur choisis ton sanctuaire,
Seconde nos projets : daigne unir à nous deux
Le peu qui reste encor des hommes vertueux.
Avec nous de concert que leur zèle conspire ;
Sous leurs nobles efforts fais que le vice expire.
Terrassons les méchans, et qu'on les voie enfin
Capituler un jour avec le genre humain.

BLONZAC.

Notre ardeur en effet ne peut être assez vive :
Formons contre le monde une ligue offensive.
Séquestrons-nous, mon cher, de la société ;
Défions-nous de tout ; jamais d'intimité ;
En tout temps, en tout lieu, vivons sur la réserve ;
Plus de femmes surtout !

ALCESTE.

Le ciel nous en préserve !
De leurs perfides yeux bien souvent un seul trait
Suffit pour renverser le plus hardi projet.
Il n'est point de fléau pire qu'une coquette ;
Je le sais.

BLONZAC.

Adieu donc toute intrigue secrette.
Adieu la jalousie, adieu tous les caquets,
Adieu la mode, adieu tous les abbés coquets,
Adieu romans, sermons, politique, épigrammes,
Adieu la médisance, enfin adieu les femmes.

ALCESTE.

Vous me les avez là dépeintes traits pour traits.

Pour qu'aucune chez moi ne vienne désormais,
Ce soir de mon château je fais sceller la grille.

BLONZAC.

Vous ferez bien.

DUBOIS.

Monsieur Delaval et sa fille.

BLONZAC, à Alceste.

Laisserons-nous entrer ?

ALCESTE.

Ciel ! je tremble !... Il le faut.
(à part.)
Que n'ai-je fait sceller ma grille un peu plutôt !

SCÈNE III.

ALCESTE, BLONZAC, M. DELAVAL, URSULE.

M. DELAVAL, à Alceste.

Votre santé, mon cher, et votre solitude,
Nous ont donné pour vous un peu d'inquiétude,
Et nous venons vous voir en voisins, sans façon.

ALCESTE, troublé, saluant plusieurs fois.

Monsieur....

URSULE.

Excusez-vous notre indiscrétion ?

ALCESTE.

En vérité, l'honneur pour moi, mademoiselle,
(à part.) (à Ursule.) (à part.)
Quelle aimable candeur !... Est trop grand... Qu'elle est belle !
(il lui présente un siége.) (il court s'asseoir du côté opposé.)
De grace, asseyez-vous.... Sauvons-nous par ici.

M. DELAVAL, achevant de parler à Blonzac.

Enfin je suis charmé de vous trouver aussi.
(à Alceste.)
Ça, comment vont la bile et la mélancolie?

ALCESTE, brusquement.

Fort bien.

M. DELAVAL.

Convenez donc que c'est une folie
De pester sans raison contre tout l'univers,
Et qu'au moins nos défauts égalent nos travers;
Que contre nos défauts est bien fou qui s'irrite,
Et félicitez-vous....

ALCESTE.

Oui, je me félicite,
Mais ce n'est pas, monsieur, d'approuver aujourd'hui
Ce que j'ai de tout temps réprouvé dans autrui;
Ni d'avoir lâchement la sotte complaisance
D'excuser vos défauts dont mon ame s'offense,
Ni d'adoucir l'aigreur de ce cœur ulcéré;
C'est d'être des humains pour jamais séparé.
Je connois trop mon foible: un cœur noble, mais tendre,
Souvent, pour son malheur, est facile à surprendre.
Peut-être pourroit-on ménager sourdement
Entre le monde et moi quelqu'accommodement.
Je sais à mes dépens quels piéges l'on y dresse:
Contre votre vertu, parens, amis, maîtresse,
Avec acharnement conspirent à la fois,
Et vous vous trouvez pris comme au milieu d'un bois.
Je suis las, à la fin, de batailler sans cesse:
Je veux vivre en repos. Voici ma forteresse:
Ce soir je m'y retranche, et n'en veux plus sortir.
Parbleu d'ici, messieurs, je vous verrai venir.

M. DELAVAL.

Notre société ne devroit pas, je pense,
Vous inspirer, monsieur, la même défiance.

ALCESTE.

Il est vrai, je vous crois, monsieur, homme d'honneur,
Mais pour bien vivre ensemble, il faut la même humeur;
La mienne cadre mal sans doute avec la vôtre,
Et nous pourrions demain nous quereller l'un l'autre;
Ce qui plaît à vos yeux pourroit déplaire aux miens....
Enfin je ne suis bien que seul, et je m'y tiens.

URSULE.

Nous serions malheureux, dans le siècle où nous sommes,
Si les sages fuyoient le commerce des hommes.
Ensevelir ainsi l'honneur, la probité,
Monsieur, c'est faire un vol à la société.

ALCESTE.

Si je lui fais un vol, c'est que j'en crains un autre,
Et ma société ne sera pas la vôtre.
Je vous crains mille fois plus que tous les pervers,
Vos yeux me feroient fuir au bout de l'univers...
Vos reproches flatteurs sont aisés à détruire;
Si le monde vous plaît, c'est qu'il est votre empire.
La beauté vous trahit, et de vos yeux charmans
Un seul regard détruit tous les raisonnemens.

BLONZAC, à Ursule.

Je suis de son avis; il est dur pour un sage
De se voir tout-à-coup réduit en esclavage.
S'il peut se consoler alors de ce revers,
C'est en baisant la main qui lui donne des fers.
(il baise la main d'Ursule.)

ALCESTE, courant se placer entre Ursule et Blonzac.

Mais !...

URSULE, à Blonzac.

Vous passez les droits de la galanterie.

ALCESTE, à Blonzac.

Sans doute, ménagez votre philosophie,

(brusquement à Dubois qui entre.)

Et... que veux-tu ?

DUBOIS, déconcerté.

C'est...

ALCESTE.

Parle...

DUBOIS, montrant M. Delaval.

Un papier important,
Qu'à monsieur l'on m'a dit de remettre à l'instant.

(il remet le papier et sort.)

M. DELAVAL, décachetant.

Permettez-vous, messieurs, d'éclaircir ce mystère?

ALCESTE.

Volontiers.

BLONZAC.

Libertas.

M. DELAVAL, à Ursule.

Ah ! c'est pour notre affaire.

(il lit d'un air satisfait.)

ALCESTE.

Je vous plains...

M. DELAVAL.

Pourquoi donc ?

ALCESTE.

Je sais, à mes dépens,
En affaire, morbleu ! ce qu'il en coûte aux gens.

J'ignore par quel art, quelle adresse infernale
On m'avoit engagé dans ce fâcheux dédale;
Mais je crois, entre nous, devoir vous avertir
Qu'on m'a vendu bien cher la grace d'en sortir.
Il n'est plus aujourd'hui de droits qu'on n'y confonde;
Et le vôtre fût-il le plus juste du monde,
Cédez-le sur le champ, et songez qu'un fripon
Sait contre un honnête homme avoir toujours raison.

M. DELAVAL.

Je rends grace à vos soins; mais il est inutile,
Dans cette occasion, d'échauffer votre bile,
Car il ne s'agit pas...

ALCESTE.

J'ai perdu mon procès,
Avec tous les dépens et tous les intérêts!
Traîtres, de cet arrêt qui demande vengeance,
J'appelle au tribunal de votre conscience.
Répondez!

M. DELAVAL.

Mon voisin, ces exclamations
Ne prouvent pas le droit de vos prétentions.
Thémis a conservé plus d'un agent fidèle,
L'honneur, l'intégrité, sont encore auprès d'elle,
Et leurs mains, chaque jour, d'un zèle officieux,
Soulevant le bandeau qui lui couvre les yeux,
Sans doute elle aura fait, dans cette concurrence,
En faveur du bon droit incliner la balance.

ALCESTE.

De quel siècle, monsieur, parlez-vous?

M. DELAVAL.

Mais encor,

Si vous aviez raison...

ALCESTE.

Raison? c'est avoir tort.
Sur la saine équité bien fou qui se repose!

M. DELAVAL.

Un plaideur, croyez-moi, voit mal clair dans sa cause.
L'erreur et l'intérêt lui fascinent les yeux.
Dans quelque temps, mon cher, vous verrez beaucoup mieux.
Vous conviendrez qu'il est, dans le siècle où nous sommes,
Encor de la justice; et qu'enfin tous les hommes
Ne sont pas...

ALCESTE.

Ah! je vois où vous voulez venir:
Par vos détours adroits vous croyez me tenir;
Vous protégez le siècle, et moi je le déteste:
Je soutiens, et morbleu! c'est vous que j'en atteste,
Que notre âge est celui de la perversité,
Qu'il n'est plus de vertu, d'honneur, d'humanité,
Qu'à présent tout est mal, que le monde rassemble
Tous les vices unis et confondus ensemble,
Et qu'un homme de cœur, sans être humilié,
Dans ce repaire affreux ne peut mettre le pied.

M. DELAVAL.

Voyez comme d'abord votre esprit se gendarme!
Sur un simple soupçon le voilà qui s'alarme;
Et se persuadant qu'on m'intente un procès,
A tout le genre humain en fait payer les frais!
Soyez plus indulgent.

ALCESTE.

J'aurois l'ame assez basse

Pour souffrir l'injustice ?

M. DELAVAL.

Eh ! calmez-vous, de grace !
Je n'ai pas de procès. Ce n'est point de Paris
Que me vient ce papier ; c'est de la Cour.

BLONZAC.

Tant pis !
Tant pis ! mon cher voisin ; l'antre de la Chicane
Est cent fois moins affreux que le séjour profane
Habité par l'intrigue et par les courtisans.
Fussiez-vous un César, et durant soixante ans,
Vous fussiez-vous couvert d'une gloire complète,
Le moindre prestolet, la moindre femmelette,
Des honneurs tout-à-coup vous coupe le chemin.
Puis, pour vous faire ouvrir les portes le matin,
Faites voir aux valets le laurier qui vous couvre :
Erreur ! c'est la Fortune ou Vénus qui les ouvre.
Ce pays, pour la gloire, est un pays perdu ;
Avec tout l'univers vous êtes confondu ;
Vous passez, repassez vingt fois sans qu'on vous voye,
Le moindre freluquet lestement vous coudoye ;
Nul égard : vos saluts sont presque tous gratis ;
Vous courez chez le duc, le comte, le marquis ;
Vous dites votre nom, votre rang, vos conquêtes...
On ne se doute pas seulement qui vous êtes.

URSULE.

Je croyois qu'à la Cour vous aviez des amis ?

BLONZAC.

Des amis à la Cour ? Dieu m'en garde, sandis !
Avec eux pour jamais j'ai rompu tout commerce.
Je sais de quel espoir leur vanité nous berce ;

C'en est fait, j'y renonce et me sens trop de cœur
Pour ramper sous les loix d'un ami protecteur.

ALCESTE.

De ces sentimens-là j'approuve la noblesse :
De nous humilier n'ayons pas la foiblesse.
Laissons les sots aux pieds des idoles du jour.
Pourrions-nous sans rougir aller faire la cour
A la duplicité, la fraude, l'injustice ?

BLONZAC.

Dites, à la faveur, l'intrigue, l'artifice.

ALCESTE.

On ne rencontre plus qu'horreurs, séductions.

BLONZAC.

Faux zèle, faux amis, fausses protections.

ALCESTE.

Il n'est plus de vertus que nos mœurs ne corrompent.

BLONZAC.

Le courtisan vous dupe...

ALCESTE.

Et les femmes vous trompent.

BLONZAC.

Tout fait pitié : l'orgueil de nos petits commis...

ALCESTE.

Le faste et l'attirail de nos chastes Laïs.

BLONZAC.

Le mérite est proscrit.

ALCESTE.

C'est le fat qu'on écoute.

BLONZAC.

La fortune est aveugle...

ALCESTE.

Et l'amour n'y voit goutte.

BLONZAC, lui donnant la main.

A merveille!...

ALCESTE.

Fort bien!

M. DELAVAL.

Vous voilà bons amis.
Vous allez vous brouiller; je vous en avertis.

BLONZAC.

Ah! ne le craignez pas; de notre sympathie,
Le principe est fondé sur la misantropie.
Nul motif ne sauroit dissoudre ce lien.
(à Alceste.)
Je vous réponds de moi. Vous me connoissez bien;
(à M. Delaval.)
Vous verrez si je suis constant; oui, je défie!...

M. DELAVAL, lui présentant la lettre qu'il a reçue.

A cet argument-ci répondez, je vous prie.

BLONZAC, prenant la lettre.

Je n'en démordrai point.

M. DELAVAL.

Lisez.
(Blonzac lit et se trouble.)

ALCESTE, à M. Delaval.

Dans ce moment,
Nous sommes deux contre un.

BLONZAC.

Quoi! le gouvernement
De Pézénas!.. A moi?... mes chers amis, de grace,
Touchez-là tous les deux, et que je vous embrasse!

M. DELAVAL, gaiment.

La Cour a-t-elle tort?

BLONZAC.

J'avois un peu d'humeur;

Allons, je me dédis.

ALCESTE.

Monsieur le gouverneur!

M. DELAVAL, en riant.

La faveur?...

BLONZAC.

Quelquefois a des yeux équitables.

ALCESTE.

Grands dieux!

M. DELAVAL.

Et les amis?

BLONZAC.

Sont encor véritables.

ALCESTE, à Blonzac.

Monsieur!

BLONZAC.

Adieu, mon cher; on m'attend à la Cour.
Je vais pour mon départ employer tout le jour.
Mon rang et l'étiquette exigent ma présence;
Je reviendrai ce soir.

(il s'éloigne.)

ALCESTE, sans le reconduire.

Oh! je vous en dispense.

SCÈNE IV.

M. DELAVAL, URSULE, ALCESTE.

M. DELAVAL.

Eh bien! votre second, le voilà...

ALCESTE, se promenant d'un air furieux.

Laissez-moi.

M. DELAVAL.

Nous sommes deux contre un!

ALCESTE.

Allez, monsieur, je voi
Que les mœurs aujourd'hui ne sont qu'hypocrisie...
Tant mieux, morbleu, tant mieux! cela me justifie;
Et je vais de ce pas, plein d'un juste courroux,
Éviter tout le monde, à commencer par vous.

(à Ursule, en passant brusquement devant elle.)

Madame, je serois fâché de vous déplaire,
Mais mon cœur m'avertit de vous fuir la première.

(il se retire dans un cabinet voisin, et ferme la porte avec violence.)

M. DELAVAL, s'éloignant.

Mon voisin extravague.

URSULE, à part, en suivant son père.

Amour, que ne peux-tu
Adoucir la sagesse et polir la vertu!

(il sortent.)

(Dubois paroît, ils lui font signe qu'Alceste est dans le cabinet.)

SCÈNE V.

DUBOIS, un VIEILLARD pauvre.

DUBOIS, faisant entrer le vieillard.

A mon maître je vais parler de votre affaire.

LE VIEILLARD.

Hélas! il peut d'un mot adoucir ma misère.

(Dubois frappe à la porte du cabinet.)

SCÈNE VI.

ALCESTE, DUBOIS, LE VIEILLARD.

ALCESTE, ouvrant brusquement.

Eh bien ! que me veux-tu ?

LE VIEILLARD.

Ah ! monsieur, j'attendrai,
Si je vous importune... ou bien je reviendrai.

ALCESTE.

Je ne vous connois point, ni ne veux vous connoître.
De quel droit entrez-vous chez moi ?

DUBOIS.

Mais, mon cher maître,
Sachez...

ALCESTE.

Tais-toi, coquin ; et vous, sortez d'ici.

LE VIEILLARD, s'éloignant.

Excusez.

DUBOIS, à Alceste, en reconduisant le vieillard.

Parlez-lui d'un ton plus adouci ;
Il est bien malheureux.

SCÈNE VII.

ALCESTE, DUBOIS.

ALCESTE, marchant d'un air égaré.

Il est ce qu'il doit être.
L'homme est en général, fourbe, méchant et traître ;

Il est fait pour souffrir.

(ici il rencontre sur son passage Dubois, qui revient de conduire le vieillard, et qui essuie ses larmes.)

(brusquement.)

Qu'as-tu donc à pleurer?

DUBOIS.

Votre rigueur, monsieur, vient de désespérer
Un père infortuné que la douleur accable.
Un seul mot fait saigner le cœur d'un misérable.

ALCESTE, ému.

Est-il loin ?

DUBOIS.

Vers Laval il a tourné ses pas.

ALCESTE, vivement.

Ursule comme moi ne le chassera pas...
Qu'ai-je fait !

DUBOIS, à part, avec joie.

Il revient.

ALCESTE.

Un père ! et sans ressource !...
Cours après lui, Dubois; tiens, porte-lui ma bourse...
Va....

DUBOIS.

Mais....

ALCESTE.

Va donc !

DUBOIS.

Sachez...

ALCESTE.

Veux-tu courir, maraud?

DUBOIS.

Voudra-t-il?...

ALCESTE.

Cours, te dis-je, et reviens au plutôt.

SCÈNE VIII.

ALCESTE.

Ursule changeroit mon maudit caractère.
Son nom seul a produit le bien que je vais faire;
Il a calmé mes sens : à moi-même rendu,
J'ai senti mon cœur battre, et me suis reconnu.
Quel ascendant heureux! quand je suis auprès d'elle,
Ses vertus me font presque oublier qu'elle est belle;
Son charme est si touchant! ses attraits sont si doux!
Dieux qui la chérissez, me la destinez-vous?

SCÈNE IX.

ALCESTE, DUBOIS.

ALCESTE.

Eh bien! Dubois?

DUBOIS.

Eh bien! monsieur, il vous refuse.

ALCESTE.

Il me refuse!

DUBOIS.

Oui.

ALCESTE.

Qu'a-t-il dit pour excuse?

DUBOIS.

Qu'il venoit près de vous, malgré sa pauvreté,
Demander un service, et non la charité.

(il lui remet la bourse.)

ALCESTE.

Je vois, je vois l'esprit d'orgueil et de vengeance :
C'est pour m'humilier qu'il brave l'indigence.
Voilà les hommes !

DUBOIS.

Mais si vous saviez...

ALCESTE.

Tais-toi.

DUBOIS.

Enfin...

ALCESTE.

Paix ! si l'on vient, je ne suis pas chez moi.

(il sort d'un côté, Dubois s'enfuit de l'autre.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un paysage; à gauche, sur le devant de la scène, quelques arbres forment un berceau sous lequel on voit un banc de gazon.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DELAVAL, BLONZAC, se promenant.

BLONZAC.

Enfin je vous dois tout, mon cher, et ma fortune
Entre nous désormais va devenir commune.
Ne me dites qu'un mot, et par un nœud de fleurs
Votre fille unira nos biens et nos honneurs.

M. DELAVAL.

Mais....

BLONZAC.

Point de mais; un mot!

M. DELAVAL.

La demande est pressante.
Allons, j'y consens....

BLONZAC.

Bien!

M. DELAVAL.

Pourvu qu'elle y consente.

BLONZAC.

Elle y consentira.

M. DELAVAL.

Vous connoissez ses vœux ?

BLONZAC.

Oh ! je m'en doute ! et puis dites-lui : je le veux.

M. DELAVAL.

Ce mot ne doit sortir de la bouche d'un père,
Que pour dompter l'orgueil d'un enfant téméraire ;
Mais il doit, quand un cœur cherche à se décider,
Oublier pour un temps le droit de commander.
Je ne suis point, monsieur, de ces pères barbares,
De ces tyrans cruels de qui les mains avares,
Vendant au poids de l'or, les graces, les vertus,
Enchaînent leur victime aux autels de Plutus.

BLONZAC.

Ah ! vraiment je vous crois l'ame trop généreuse ;
Mais Ursule....

M. DELAVAL.

Son choix peut seul la rendre heureuse.

BLONZAC.

Cependant, à votre âge, on y voit beaucoup mieux.

M. DELAVAL.

Mais ma fille, monsieur, n'y voit point par mes yeux.
Je veux donc lui laisser, dans cette conjoncture,
Suivre le doux penchant de la simple nature ;
Et j'attends, si son choix s'accorde avec l'honneur,
L'heureuse occasion de faire son bonheur.

BLONZAC.

En ce cas, touchez là ; c'est une affaire faite.

M. DELAVAL.

Vous croyez ?

BLONZAC.

Votre fille est timide et discrète,
Fort novice, entre nous. C'est un jeu que cela..
Avec quelques soupirs jetés par-ci par-là,
Et quelques doux propos qu'aux discours j'entrelace,
Je vous emporte un cœur d'assaut comme une place.
Ursule vient souvent rêver dans ce bosquet ;
Permettez qu'avec vous je m'y rende en secret ;
Je ne demande ici qu'un instant d'audience.

M. DELAVAL.

Vous demandez beaucoup.

BLONZAC.

Comptez sur ma prudence.
Je sais me faire aimer, mais je sais qu'il convient
De ménager un cœur novice.

(ici Alceste paroît dans le lointain, il arrive par plusieurs détours sans appercevoir Blonzac et M. Delaval.)

Alceste vient.
Il me fait peine : il va sécher de jalousie.

M. DELAVAL.

Alceste ? il l'aimeroit ?

BLONZAC, confidemment.

Je vous le certifie.

M. DELAVAL, à part.

Plût au ciel.

BLONZAC, s'éloignant avec lui.

N'allez pas balancer entre nous.

M. DELAVAL.

Je serai contre lui, si ma fille est pour vous.

(ils sortent.)

SCÈNE II.

ALCESTE.

Où vais-je ? quel démon me poursuit et m'obsède !
La rage dans mon cœur à la douleur succède.
Mille chagrins cuisans l'aigrissent tour-à-tour,
Et j'y trouve la haine à côté de l'amour.
Dans l'état où je suis, je ne sais plus moi-même
Si je vis, si je meurs, si je hais ou si j'aime ;
Et mon ame livrée à cet affreux tourment,
Succombe sous le poids de son accablement.

(il s'assied sous le berceau.)

SCÈNE III.

ALCESTE sous le berceau ; URSULE.

ALCESTE, continuant après un silence.

Nature qui formas ce bizarre assemblage,
Je te pardonne encore : Ursule est ton ouvrage.
(après une pause.)
Ursule va bientôt abandonner ces lieux ;
Je ne la verrai plus !

URSULE, se promenant et rêvant.

Il est bien malheureux !
Mon intérêt pour lui va jusqu'à la tendresse.

ALCESTE.

Accablé de chagrins, je n'ai dans ma détresse
Pas un cœur où le mien puisse les épancher.

URSULE, continuant.

Mais si par mes discours il se laissoit toucher....

ALCESTE.

Malheureux !

URSULE.

De ses mœurs s'il quittoit la rudesse....

ALCESTE.

Ursule !

URSULE.

S'il savoit combien il m'intéresse !...
Oui, si son cœur vouloit se rendre à la raison,
Le mien se donneroit pour payer sa rançon.

ALCESTE, l'appercevant.

Dieux ! c'est elle !

(il se lève.)

URSULE.

C'est vous !... Vous répandez des larmes?

ALCESTE

Ursule, la campagne a perdu tous ses charmes,
Et l'automne dans peu vous ramène à Paris.

URSULE.

Il est vrai, nous allons rejoindre nos amis.

ALCESTE.

Vous avez des amis ?

URSULE.

Oui ; nous vivons ensemble :
Le printemps nous sépare et l'hiver nous rassemble.

ALCESTE, tristement.

Ainsi nous nous quittons bientôt.

URSULE.

Que dites-vous !
Ne revenez-vous pas à la ville avec nous?

ALCESTE.

Ursule, quand j'avois votre heureuse innocence,
Je revoyois Paris d'un œil de complaisance.

J'étois loin de penser alors que désormais,
Je m'en dusse exiler pour n'y rentrer jamais.

URSULE.

Ne finirez-vous point cet exil volontaire ?

ALCESTE.

Non, je fuirois plutôt jusqu'au bout de la terre.
Cette ville, où jadis tout rioit à mes yeux,
M'offriroit aujourd'hui mille objets odieux :
J'y reverrois celui dont l'infâme artifice,
Si bien à mes dépens égara la justice !
Le traître, en me voyant, tout fier de ses succès,
S'applaudiroit encor du gain de son procès.
J'y reverrois Acaste, et Cléon et Philinte *,
Courtisans par métier, pêtris d'art et de feinte,
Superbes à la ville, à la cour complaisans.
J'y reverrois Oronte et tous ces partisans *,
Pauvres petits cerveaux pleins de leur propre estime,
Et mettant leur sottise à l'ombre de la rime :
Et cette Arsinoé, dont la dévote ardeur *,
S'alimente de fiel, d'amertume et d'aigreur,
Et dont les yeux fervens, dans un pieux silence,
Se lèvent sous son voile avec tant d'éloquence !
Et cette Célimène, à qui, pour mon malheur *,
L'Amour, le traître Amour, avoit livré mon cœur.
Je reverrois encor voler chez cette belle,
Ce cercle d'étourdis assidus auprès d'elle,
Dont la pépinière augmentant tous les jours,
Peuple, pour nos péchés, la ville et les fauxbourgs.

**** Personnages du Misantrope de Molière.

J'entendrois tour à tour déraisonner, médire;
Mon cœur, chez ces gens-là, souffriroit le martyre.
J'enragerois cent fois par jour; et j'aime mieux
Vivre éloigné de vous, que de vivre auprès d'eux.

URSULE.

La retraite des champs, leur paisible innocence,
Vous dédommageront bientôt de notre absence.
Votre cœur, au village, est dans son élément;
L'homme est bon, dans ces lieux, tout naturellement:
Il y conserve en paix ses mœurs et sa droiture,
Et l'art ne peut chez lui corrompre la nature.

ALCESTE.

Non, non, détrompez-vous. De la perversité
Le principe odieux tient à l'humanité.
Notre cœur avec nous en apportant le germe,
Développe lui seul le poison qu'il renferme:
A sa complexion le vice est inhérent,
Et l'homme est homme enfin parce qu'il est méchant.

URSULE.

Au contraire, il est bon; mais de bons que nous sommes,
Nous devenons méchans: voilà le sort des hommes,
Quand l'exemple du vice et son souffle empesté,
De la nature en eux altère la bonté.

ALCESTE.

Cette contagion que l'univers respire,
A sur tous les humains étendu son empire.
Par elle de l'honneur le germe s'est gâté,
Et le crime triomphe avec impunité.
L'homme s'est fait un art de la scélératesse.
Il parvient aux grandeurs à force de bassesse,

A force d'injustice ; et grace à ses travaux,
Ainsi que la vertu, le vice a ses héros....

URSULE.

Alceste!...

ALCESTE.

Aussi je hais tout ce qui m'environne ;
J'abhorre l'univers.

URSULE.

Quoi ! vous n'aimez personne?
Que je vous plains !

ALCESTE, tendrement.

Ursule, à cette question
Je ne puis vous répondre.

URSULE.

Eh quoi ! l'aversion
Qui contre les méchans justement vous anime,
Confondra-t-elle donc l'innocence et le crime ?
Et l'honnête homme enfin doit-il être aujourd'hui
Responsable envers vous des foiblesses d'autrui ?
Adoucissez au moins cette rigueur extrême.
Je vous demande grace, Alceste, pour moi-même.

ALCESTE.

Pour vous !...

URSULE.

Il est encor des gens sages, heureux!...

ALCESTE.

Heureux ?... Eh ! le bonheur est-il donc fait pour eux!
Non, de mille forfaits en se rendant coupables,
Ils se sont condamnés à vivre misérables,
L'infortune poursuit le crime.

URSULE.

Et l'innocent ?

ALCESTE.

Il n'en est plus.

URSULE.

Mais....

ALCESTE.

Non....

URSULE, montrant un paysan qui revient du travail.

Eh quoi ! ce paysan,
Qui, servant chaque jour l'Etat et sa patrie,
Parcourt le cercle étroit d'une innocente vie,
Et revient chaque soir goûter dans sa maison
La paix et l'amitié, n'est pas heureux ?.

ALCESTE.

Non....

URSULE.

Non?...
De votre jugement, c'est à lui que j'appelle.

SCÈNE IV.

ALCESTE, URSULE, GERMON, traversant le théâtre.

URSULE.

Germon, écoutez-moi.

GERMON.

Plaît-il, mademoiselle?

URSULE.

Vous êtes fatigué ; vous revenez des champs....

GERMON.

Oui, mais je vais revoir ma femme et mes enfans.

URSULE.

Combien en avez-vous ?

GERMON.

Quatorze. D'une fille
Ma femme vient encor d'enrichir la famille.
Oh ! c'est tout mon portrait. Les autres, dieu merci,
Sont tous gras et vermeils, sans chagrin, sans souci.
Cela croît tous les jours. Ça me réjouit l'ame,
Quand je pense que c'est l'ouvrage de ma femme....
Et puis de moi, s'entend....

ALCESTE.

Mais pour les nourrir tous,
Avec vos deux bras seuls, comment suffisez-vous ?

GERMON.

J'avons un peu de terre ; et puis vaille que vaille,
Chacun gagne son pain. Déjà l'aîné travaille ;
Il nourrit les cadets. Au temps de la moisson,
Ceux-ci rendent encor service à la maison.
Nous ne manquons de rien.

ALCESTE.

Mais quand l'année est dure?...

GERMON.

On vit au jour le jour, on épargne à mesure.
On s'en porte aussi bien.

ALCESTE.

Mais outre vos travaux,
N'avez-vous pas encor la taille, les impôts?
Comment à tout cela pouvez-vous satisfaire ?

GERMON.

Nous nous aidons : et puis c'est un mal nécessaire.

Le magistrat gouverne, et chaque citoyen,
Pour soutenir l'État, lui fait part de son bien :
Il faut que chacun donne afin que chacun vive.

ALCESTE, à part.

Quelle saine équité ! quelle vertu naïve !

URSULE, à part.
(haut.)

Suivons cet entretien. Mais, par le mauvais temps,
Quand vous êtes forcé de travailler aux champs,
Vous devez bien souffrir !

GERMON.

Un peu ; mais la souffrance,
Du repos qui la suit, double la jouissance.
Quand on pense à cela, le travail est un jeu.
Ce soir, je vais trouver ma femme au coin du feu ;
Ma fille entre ses bras, grasse, riante, belle,
Et toute la famille assemblée autour d'elle.
En me voyant rentrer, ma femme sourira ;
L'un me caressera, l'autre me baisera ;
Et puis j'irai m'asseoir près de ma ménagère.
J'embrasserai l'enfant, j'embrasserai la mère.
Nous souperons ensemble, et je serai, ma foi,
Peut-être plus tranquille et plus heureux qu'un roi.
La joie et les plaisirs sont au sein du ménage ;
Et vous le savez bien, car sans doute à votre âge
Vous êtes marié ?

ALCESTE.

Non.

GERMON.

Non ? Tant pis pour vous.
Vous êtes, m'a-t-on dit, riche ; mais, entre nous,

Je ne changerois pas. De votre solitude
Je ne pourrois jamais contracter l'habitude.
Je crois que vous devez passer de tristes jours;
Car l'homme n'est pas fait pour vivre comme un ours.
Il lui faut des amis, des enfans, une femme,
Qui partagent son cœur, qui réchauffent son ame,
Qui soulagent ses maux; et tenez, en tout temps,
Ses meilleurs amis sont sa femme et ses enfans.

ALCESTE.

Je vous crois. Ainsi donc, dans votre humble retraite,
Tous vos vœux sont remplis, votre ame est satisfaite;
Et lorsque vous voyez l'homme riche, opulent,
Vous ne lui portez point envie?

GERMON.

Aucunement.
C'est l'ordre général. Ne voit-on pas sans cesse
La fortune à ceux-ci prodiguer la richesse,
A ceux-là rien? Monsieur, ce partage inégal
Est un bien, en effet, quoiqu'il nous semble un mal.
Le riche est paresseux; au lieu que l'industrie
Fait travailler le pauvre au besoin de la vie.
Eh bien! pour travailler maudirai-je mon sort?
Tout homme ne peut pas posséder un trésor,
C'est impossible; mais celui qui le possède,
Quand il veut s'en servir, a besoin de notre aide:
Nous lui prêtons nos bras; il donne son argent;
Il jouit, nous vivons. Tout le monde est content.

ALCESTE, vivement, à part.

De la société voilà l'économie
En deux mots. Quel bon sens! quelle philosophie!

(haut.)
Vous me surprenez.

GERMON.

Oui, ces messieurs de Paris,
Lorsque nous raisonnons, ont toujours l'air surpris.
Il semble que l'on n'ait de l'esprit qu'à la ville,
Et que pour vivre aux champs, on soit un imbécille.

ALCESTE.

Vous prouvez le contraire, et vous m'ouvrez les yeux.

URSULE, à part, avec joie.

Enfin il reviendra.

ALCESTE, à Germon.

Mais êtes vous heureux?

GERMON.

Heureux? ma foi je suis bonnement la nature,
Et n'ai pas réfléchi là-dessus, je vous jure.
Et je pense, suivant ma manière de voir,
Que les plus heureux sont heureux sans le savoir.
Quant à moi, je n'en sais rien du tout, sur mon ame;
Mais, pour m'en assurer, je vais trouver ma femme.
Bonsoir.

ALCESTE.

Adieu, brave homme.

URSULE.

Embrassez bien pour moi
Votre petite.

GERMON.

Oh! oui; de tout mon cœur!

SCÈNE V.

ALCESTE, URSULE.

ALCESTE.

Je voi
Que je m'étois trompé. Je vois que sur la terre
L'innocence n'est pas tout-à-fait étrangère,
Puisque j'en trouve ici ces restes précieux.
Sans doute elle a choisi son asyle en ces lieux.
Ursule, embellissez sa retraite profonde;
Cultivez avec nous cet heureux coin du monde,
Et pour ses habitans, faites revivre encor,
Les charmes, les vertus, la paix de l'âge d'or.
Ursule, croyez-moi, c'est ici votre empire,
Vous y rendez plus pur l'air que l'on y respire.
Le souffle du méchant ne peut point l'altérer,
Le méchant près de vous n'oseroit respirer.
Enfin à vous fixer ici tout vous convie:
Nous sèmerons de fleurs les jours de votre vie.
Vous goûterez chez nous l'inaltérable paix
D'un bonheur que le temps ne troublera jamais.
Ces lieux vous offriront une famille entière:
Vous nous adopterez; vous serez notre mère.
L'amour nous dictera vos loix, et désormais
Je serai le premier de vos heureux sujets.

URSULE, avec émotion.

Alceste, c'est en vain....

ALCESTE.

Restez dans cet asyle!
Au nom de l'amitié, n'allez point à la ville.

Comment votre mérite y seroit-il connu ?
A peine y connoît-on le nom de la vertu.
Le désordre y fermente, et le vice y circule.
L'honneur en est proscrit.... Vous frémissez, Ursule?
Je ne vous ai montré que le coin du tableau ;
Eh ! que seroit-ce donc, si levant le rideau,
Je....

URSULE.

Laissons ces horreurs. Mais quel destin funeste,
Pour aigrir votre cœur, l'a fait tomber, Alceste,
Au milieu des brigands? Et comment n'a-t-il pu
Rencontrer que le crime où j'ai vu la vertu?
Quelle est donc la raison de ce contraste extrême?
Notre séjour, Alceste, étoit alors le même.
Nos goûts étoient pareils; et dans les mêmes lieux,
Où tout me sourioit, tout vous blessoit les yeux.
Qui de nous se trompoit ?

ALCESTE.

Peut-être l'un et l'autre.

URSULE.

En ce cas, j'aime mieux mon erreur que la vôtre.

ALCESTE.

Tremblez ! cette candeur, cette simplicité,
Dont le charme innocent embellit la beauté ;
Ce calme si touchant, ce bonheur si paisible,
Qu'au sein de la vertu goûté une ame sensible,
Et qui jusqu'à ce jour vous ont paru si doux,
A la ville bientôt s'éloigneront de vous.
Votre cœur oublîra cette volupté pure
Qu'il goûtoit en sortant des mains de la nature.
Bientôt de goûts, d'esprit, de mœurs, vous changerez...
Ursule, on s'accoutume au vice par degrés.

Il prendra, pour vous plaire, une forme agréable.
Eh ! s'il alloit finir par vous paroître aimable !...
Qui sait dans quel abîme il conduiroit vos pas !
Qui sait enfin !... Je vois couler vos pleurs.... hélas !...
Excusez les frayeurs d'un ami qui vous aime,
Qui vous chérit, qui veut vous voir toujours la même;
Qui connoît les méchans, qui sent votre danger,
(vivement.) (tendrement.)
Qui tremble !... Qui n'a pas voulu vous affliger.
En faveur du motif, pardonnez-lui ses larmes,
Et connoissez son cœur en voyant ses alarmes.

URSULE.

Ah ! des tronbles du mien soyez moins effrayé.
Mes pleurs sont un tribut qu'il paye à l'amitié.
Quant aux périls auxquels vous voulez me soustraire,
Et que pour moi la crainte à vos yeux exagère,
Rassurez-vous. Venez avec moi dans ces lieux,
Où vous n'avez suivi que des sentiers affreux.
Je vous y conduirai par des routes nouvelles.
Là, de la probité vous verrez les modèles;
Et lorsque par mes soins, vous vous verrez admis
Dans le cercle épuré de nos meilleurs amis;
Lorsque vous connoîtrez ce ton de confiance,
Cette amitié solide et cette aimable aisance,
Ce sourire indulgent, cette amabilité
Et cet esprit liant de la société;
Je veux, avant huit jours, que vous soyez des nôtres.
Vous avez deux plaisirs qui passent tous les autres:
Le premier est de voir des hommes vertueux;
Vous en verrez. L'autre est d'aider les malheureux;
Je vous ferai connoître à l'honnête misère,
Et vous ferez le bien que vous aimez à faire.

De l'homme infortuné vous sécherez les pleurs;
Ensemble nous irons consoler ses douleurs.
Vos bienfaits lui rendront le repos, l'espérance.
Vous jouirez vous seul de sa reconnoissance;
Mais nous partagerons le plaisir de pleurer.
Venez donc....

ALCESTE, tombant à ses pieds.

O vertu! laisse-moi t'adorer.

URSULE, voulant le relever.

Mais....

(ici Blonzac paroît, voit Ursule, sans appercevoir Alceste, qui est à genoux en dedans du berceau.)

SCÈNE VI.

ALCESTE, URSULE, BLONZAC.

BLONZAC, à part.

La voici. L'instant me paroît favorable.

(il se jette aux pieds d'Ursule, qui, reculant de surprise, le laisse à genoux vis-à-vis d'Alceste.)

(voyant Alceste.)

Eh!...

ALCESTE, brusquement.

Que faites-vous là?

BLONZAC, riant.

Moi? j'adore.

ALCESTE, se relevant.

Que diable?
Qui vous soupçonne ici, monsieur, dans ce moment?
Un gouverneur doit être à son gouvernement.

BLONZAC, se levant.

Qui diable vous attend vous-même?

ALCESTE, avec une fureur contrainte.

Adieu, madame.

URSULE.

Vous fuyez?

ALCESTE.

J'ignorois les secrets de votre ame.

URSULE, vivement.

Quoi! vous pensez?...

BLONZAC, à part,

Le tour est bon!

ALCESTE.

Je vous promets,
Pour ne plus vous troubler, de ne vous voir jamais.
(il s'éloigne, et revient plusieurs fois.)
Je ne sais qui me tient!... je!...
(M. Delaval paroît.)
Voici votre père;
Adieu.

SCÈNE VII.

ALCESTE, URSULE, BLONZAC, M. DELAVAL.

M. DELAVAL, arrêtant Alceste, qui s'éloigne.

C'est vous?...

ALCESTE, l'évitant.

Bonsoir.

M. DELAVAL.

Eh quoi!..

ALCESTE.

Certaine affaire

Exige sur le champ ma présence.

M. DELAVAL.

En ce cas,

Je vous attends ce soir chez moi.

ALCESTE, s'éloignant.

N'y comptez pas...

(revenant.)

Si j'étois sûr !...

M. DELAVAL.

Quoi?

ALCESTE, s'éloignant.

Rien.

M. DELAVAL, le retenant.

Qu'est-ce qui vous afflige?

Vous avez du chagrin?

ALCESTE.

Non, je n'ai rien, vous dis-je.

(à part.)

O rage!

M. DELAVAL, avec amitié.

Parlez-moi.

ALCESTE.

N'arrêtez point mes pas.

URSULE, à part à Alceste.

Vous me jugez bien mal!

BLONZAC, à part.

Il ne s'en ira pas!

ALCESTE.

Ces traits sont faits pour moi!..

M. DELAVAL.

Modérez votre bile.

ALCESTE, avec une rage étouffée.

Je n'en ai pas besoin et je suis fort tranquille....

(à part.)

Laissez-moi, laissez-moi !.. Toi que j'osai braver,
Amour, il te manquoit ce trait pour m'achever.

(se tournant à moitié vers Ursule.)

Si les hommes sont faux dans le siècle où nous sommes
Les femmes, grace au ciel, sont bien dignes des hommes.

(il disparoît.)

M. DELAVAL, à Ursule qui réfléchit.

Qu'a-t-il ?

BLONZAC, offrant la main à Ursule.

C'est son accès, le voilà furieux.

M. DELAVAL.

Moi, je crois qu'il est fou.

URSULE, donnant la main à son père.

Non, il est malheureux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente l'appartement de M. Delaval.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DELAVAL, URSULE.

M. DELAVAL, tenant un billet décacheté.

GRANDE nouvelle! lis : Alceste vient nous voir.

URSULE.

Je me charge du soin de le bien recevoir.

M. DELAVAL.

Je m'en remets à toi ; mais je vais te prescr[illegible]
Une condition.

URSULE.

C'est?

M. DELAVAL.

C'est de ne pas rire.

Je crains...

URSULE.

Ne craignez rien. Mon cœur a toujours su,
Jusques dans ses écarts admirer la vertu.
Celle de notre ami, de temps en temps l'égare;
Sa singularité lui donne un air bizarre.
De sa rigueur stoïque il ne relâche rien,
Et c'est avec excès qu'il est homme de bien.

Qu'on raille son humeur, son ton et sa manière
D'agir et de parler, j'en rirai la première;
Mais tel qui rit de lui, seroit, à mon avis,
Heureux de devenir ridicule à ce prix.

M. DELAVAL.

Mais, mais tu le défends avec un zèle extrême.

URSULE.

Non, je lui rends justice.

M. DELAVAL, après un silence pendant lequel Ursule est embarrassée.

On soupçonne qu'il aime.

URSULE.

Lui?

M. DELAVAL.

De haïr le monde on dit que sûrement
Son cœur a, depuis peu, violé le serment.

URSULE.

Pour captiver les cœurs si le ciel m'avoit faite,
J'ambitionnerois une telle conquête.
Mon courage naîtroit de sa difficulté.
Sans doute, si l'amour permet la vanité,
Si la séduction peut n'être point un crime,
C'est lorsqu'on cherche à vaincre un objet qu'on estime.
Un fat a, pour l'instant, l'art de nous amuser;
Le mérite a celui de nous intéresser.
Tout, au premier abord, révolte chez Alceste;
Mais bientôt sa vertu fait oublier le reste.
On le plaint, et le cœur forcé de l'estimer,
Avec étonnement, sent qu'il voudroit l'aimer.

M. DELAVAL.

Et Blonzac?

URSULE.

Et Blonzac?... vous l'estimez, mon père.

A ce titre-là seul son amitié m'est chère.
Il m'intéresse ; mais quand Alceste paroît,
J'éprouve, je l'avoue, un tout autre intérêt ;
Et....

M. DELAVAL.

Le voici.

URSULE, troublée.

Je sors.

SCÈNE II.

ALCESTE, M. DELAVAL, URSULE.

ALCESTE, arrêtant Ursule.

Non, demeurez, de grace !
Vous m'évitez ?

URSULE.

Monsieur...

ALCESTE.

Oui, c'est moi qui vous chasse,
Et vous vous enfuyez de crainte de me voir.

URSULE, à M. Delaval.

Mon père, retenons monsieur jusqu'à ce soir.
(à Alceste.)
Je reviens à l'instant.
(elle s'éloigne.)

ALCESTE, la suivant des yeux.

Quel charme ! la traîtresse !

SCÈNE III.

ALCESTE, M. DELAVAL.

M. DELAVAL, à part.

(haut.)

Il soupire. Tant mieux. Encor de la tristesse?

ALCESTE.

Ma foi j'en ai sujet. Mon voisin je vous vois
Peut-être en ce moment pour la dernière fois.

M. DELAVAL.

Mais quel événement?

ALCESTE.

Il faut que je me cache.
De ces lieux, de vos bras il faut que je m'arrache.
Moi-même je me crains et je voudrois me fuir;
Je crains ce lâche cœur qui me force à rougir:
A mon âge, jugez combien il m'humilie!
J'aime!

M. DELAVAL.

L'amour, mon cher, est une maladie
Qui, malgré nous, répand encor de temps en temps,
Une douce chaleur sur l'hiver de nos ans.
Son atteinte est alors moins vive et moins cruelle.
Le vieillard qui s'en plaint, est rajeuni par elle.
La jeunesse s'y livre et se plaît à souffrir;
L'âge mûr souffre encore et tremble de guérir.

ALCESTE.

Morbleu! ce n'est pas là ce que je veux apprendre;
Et vous me trahissez au lieu de me défendre.

Combattez mon amour et ne le flattez pas.
Montrez-moi sa laideur, cachez-moi ses appas.
Par grace, par pitié, si je vous intéresse,
De ce cœur avili gourmandez la foiblesse.
Armez-vous contre lui d'une austère rigueur;
Arrachez de mes yeux le bandeau de l'erreur.
Au nom de l'amitié, sauvez-moi de moi-même,
Dussé-je vous haïr... Et voilà comme on aime.

M. DELAVAL.

Mais encore, quel est l'objet de votre amour?

ALCESTE, brusquement.

Ursule.

M. DELAVAL.

Quoi! ma fille?

ALCESTE.

Oui, j'ai de jour en jour
Différé le moment d'avouer ma défaite;
J'ai souffert plus long-temps. Au fond de ma retraite,
Je croyois l'éviter, mais elle m'y suivoit.
Sans cesse auprès de moi mon cœur la retrouvoit.
Rêvant à ses vertus, enivré de ses charmes,
Je sentois dans mes yeux souvent rouler des larmes.
Dans les transports ardens qui venoient me saisir,
Je la nommois : son nom me faisoit tressaillir!
Absent, j'étois encore aux pieds de la cruelle,
Et je ne la fuyois que pour m'occuper d'elle.

M. DELAVAL, gaîment.

Et vous me choisissez pour votre confident?
Moi!

ALCESTE, avec bonhomie.

Vous.

M. DELAVAL.

Le rôle est neuf; je l'accepte pourtant.

ALCESTE.

Faites-moi réussir.

M. DELAVAL.

En vous servant, j'espère
Être tout à la fois ami tendre et bon père.
Ça, parlons :

ALCESTE.

Volontiers.

M. DELAVAL.

Êtes-vous aimé ?

ALCESTE.

Non.

M. DELAVAL.

Avez-vous dit un mot de déclaration?

ALCESTE.

Non.

M. DELAVAL.

Mais vous soupirez ?

ALCESTE.

Point.

M. DELAVAL.

Vous cherchez à plaire ?

ALCESTE.

Je ne saurois...

M. DELAVAL.

Quoi ?...

ALCESTE.

Non, je suis franc et sincère ;
Je n'ai point le babil de nos jeunes amans.
J'aime. Eh bien ! si je veux peindre mes sentimens,
Je demeure interdit, je tremble, je soupire,
Et quand j'ai soupiré, je n'ai plus rien à dire.

M. DELAVAL.

Quand on est amoureux, mon voisin, je conçoi...

ALCESTE.

Je ne sais quel démon s'est emparé de moi!
Moi, l'ennemi juré de la nature humaine,
Je sens là, dans mon cœur, presque expirer la haine.
J'aime!... mais en effet, aimerois-je? Grands dieux!
Quel charme, quel prestige ont fasciné mes yeux?
Ursule a-t-elle seule opéré ce prodige?
A qui me plaindre? où fuir?

M. DELAVAL.

Le mal qui vous afflige
Doit faire, croyez-moi, votre bonheur un jour.
Comparez quelque temps la haine avec l'amour;
Votre cœur sur le choix ne balancera guère:
Il est si doux d'aimer!

ALCESTE.

Eh bien! que faut-il faire?

M. DELAVAL.

Il faut vous dépouiller de vos préventions,
Et voir tous les objets tels que nous les voyons;
Louer le bien, laisser le mal dans le silence;
Pour les femmes surtout avoir de l'indulgence.
Songez que, pour cacher leurs foiblesses au jour,
Elles ont inventé le bandeau de l'Amour.
Vous l'avez sur les yeux. Complaisant auprès d'elles,
Des graces, des vertus, voyez-y les modèles;
Livrez-vous aux erreurs de cet enchantement,
Et rendez grace au ciel de votre aveuglement.
Déridez-vous. Prenez un sourire agréable.
Vous voulez qu'on vous aime enfin: soyez aimable.

ALCESTE.

Je n'en ai pas l'esprit. Si vous vouliez m'aider?

M. DELAVAL.

En quoi?

ALCESTE.

De vos avis daignez me seconder.

M. DELAVAL.

Venez. Dans l'art de plaire, amour est un grand maître;
Sous lui l'on est aimable aussitôt qu'on veut l'être.
(montrant Ursule qui paroît.)
Voici l'occasion.

ALCESTE, troublé.

Quoi! sitôt!... Sauvons-nous.
(ils sortent.)

SCÈNE IV.

URSULE, LE VIEILLARD pauvre.

URSULE.

Entrez, brave homme, entrez.

LE VIEILLARD.

Je crains...

URSULE.

Rassurez-vous.

LE VIEILLARD.

Mademoiselle...

URSULE, lui offrant un siége.

Eh bien?

LE VIEILLARD.

Votre bonté m'accable.

L'état d'un malheureux...

URSULE, s'asseyant près de lui.

Est toujours respectable.
Que vous m'intéressez ! perdre ainsi tour à tour
Tous vos biens !...

LE VIEILLARD.

Ah ! c'est peu ; mais celle dont l'amour,
Celle dont la vertu m'attachoit à la vie.

URSULE.

C'est-là le plus cruel !... Poursuivez, je vous prie.

LE VIEILLARD.

Après ce dernier coup, sans espoir, sans secours,
Embrassant mes enfans et tremblant pour leurs jours,
Les baignant tour à tour, dans ma douleur amère,
Des pleurs que je versois en songeant à leur mère,
Je suis venu chercher, dans ces paisibles lieux,
Un asyle où le ciel daigne veiller sur eux.
De monsieur Delaval la sage bienfaisance,
Par d'utiles travaux soulage l'indigence.
Je connois ces travaux, j'y voulus être admis;
J'y destinois ma fille et l'aîné de mes fils.
Je me suis présenté chez le seigneur Alceste.

URSULE.

Ah ! vous avez bien fait.

LE VIEILLARD.

Hélas ! mon sort funeste
Sans doute avec fureur me poursuit aujourd'hui :
Alceste, durement, m'a chassé de chez lui.

URSULE.

Alceste !

LE VIEILLARD.

Et sans m'entendre.

URSULE.

Hélas ! est-il possible ?

Vous me percez le cœur !

LE VIEILLARD.

Du coup le plus sensible

Il a percé le mien : je fuyois ; à l'instant,
Son valet suit mes pas, m'appelle, et m'arrêtant,
« Tenez, voici, dit-il, sa bourse qu'il vous donne. »
« A votre maître allez reporter son aumône,
Lui dis-je : « je venois, malgré ma pauvreté,
« Demander un service et non la charité. »
Grands dieux ! et c'est ainsi que l'orgueil nous accable !
Hélas ! un malheureux est donc bien méprisable !

SCÈNE V.

URSULE, LE VIEILLARD, ALCESTE.

ALCESTE, en entrant.

(voyant Ursule.) (voyant le vieillard.)
Ah ! la voici... Que vois-je ?... Écoutons.

URSULE, au vieillard.

Connoissez

Celui qu'injustement ici vous accusez :
A la contagion son ame inaccessible,
Est aux défauts d'autrui peut-être trop sensible.
Les hommes l'ont trompé, son cœur est devenu
Sans doute un peu farouche à force de vertu.

Mais il fait des heureux... il est digne de l'être ;
Vous l'aimerez. Je veux vous le faire connoître.
Il est tendre... un peu vif... Je sais que ce matin
Quand vous fûtes le voir il avoit du chagrin...
Enfin pardonnez-lui ; l'amitié vous en prie.

LE VIEILLARD.

Ah ! comment condamner ceux qu'elle justifie !

ALCESTE, s'avançant avec vivacité.

Eh bien ! faisons la paix. Oubliez mon humeur.
(montrant Ursule.)
Je suis brusque, mais bon. Elle connoît mon cœur.
Acceptez ce présent. Sans ma fureur extrême,
J'aurois couru d'abord pour vous l'offrir moi-même ;
Mais j'étois !... pardonnez ; voilà comme je suis.
Enfin n'en parlons plus... Prenez.

LE VIEILLARD.

Je ne le puis.

ALCESTE.

Eh ! pourquoi donc ? Prenez... quoi ! quand je vous en presse ?
Un présent blesse-t-il votre délicatesse ?

LE VIEILLARD, avec dignité.

Non pas, mais je ferois un vol aux malheureux,
Si j'acceptois un don qui n'est fait que pour eux.
Vous n'avez pas, monsieur, entendu ma prière :
Je puis par le travail adoucir ma misère ;
Et pour en obtenir, je venois aujourd'hui
Chez monsieur Delaval implorer votre appui.

ALCESTE.

Certes ! vous l'aurez ; mais le droit de l'opulence,
Son bonheur est d'aider l'honorable indigence,

De l'accabler de bien. Pourquoi me privez-vous
Du droit le plus sacré, du plaisir le plus doux?
Cessez de me punir, et par pitié, par grace,
Acceptez...

LE VIEILLARD.

Excusez...

ALCESTE.

Que faut-il que je fasse
Pour vous fléchir? faut-il me mettre à vos genoux?

LE VIEILLARD, l'arrêtant.

Que faites-vous, monsieur!

URSULE, à part.

Quelle ame!

ALCESTE, à Ursule.

Unissons-nous,
Parlez pour moi.

URSULE, au vieillard.

Cédez.

LE VIEILLARD, hésitant, mais attendri.

Vous m'arrachez des larmes.

ALCESTE, montrant Ursule.

Elle a parlé, mon cher; il faut rendre les armes.

LE VIEILLARD, acceptant.

Ah! par quels sentimens puis-je acquitter jamais
Le prix que la noblesse ajoute à vos bienfaits!

ALCESTE.

Aimez-moi.

LE VIEILLARD, lui prenant la main.

Ah! monsieur.

URSULE.

Ma surprise est extrême;
Alceste, est-ce bien vous qui voulez qu'on vous aime!

ALCESTE, moitié à part.

Vous m'avez trop appris à sentir ce besoin.

URSULE, à part.

Mais... mais, aimeroit-il !...

ALCESTE, au vieillard.

Oui, je veux prendre soin
De vous, de vos enfans. Revenez, et j'espère
Dans une heure, au plus tard, terminer votre affaire.

URSULE.

Comptez aussi sur moi.

SCÈNE VI.

URSULE, ALCESTE.

ALCESTE.

Je conçois qu'à vos yeux,
Je dois en ce moment être bien odieux;
Mais n'attribuez pas à mon cœur, je vous prie,
Les funestes écarts de ma bizarrerie.
Sachez qu'auprès de vous il n'eût jamais aimé,
Si les mêmes vertus ne l'avoient animé.
Ah ! si de vos appas mes maux étoient l'ouvrage,
Je verrois avec eux finir mon esclavage;
La beauté passe, mais votre ame a des attraits
Dont le solide éclat ne passera jamais.
Ainsi je ne vois point de terme à ma souffrance.
Malgré vous, malgré moi, j'aime sans espérance
D'appaiser les ardeurs dont je suis consumé,
De rompre mes liens, et sur-tout d'être aimé.

URSULE.

Vous me parlez, Alceste, une langue étrangère,
Ce langage sied mal à votre caractère;
Laissons là, croyez-moi, le style des amans.
Nous n'y connoissons rien; ainsi...

ALCESTE, avec dépit.

Je vous entends.
Pour exclure un amant moins aimable que tendre,
Perfide, votre cœur feint de ne pas l'entendre;
Et, par ménagement, cache sa cruauté
Sous le voile innocent de l'ingénuité:
Grands dieux! et vous aussi vous savez l'art de feindre,
Ursule!...

URSULE.

De quoi donc avez-vous à vous plaindre?
Vous ai-je offensé?

ALCESTE, avec ironie.

Non; il le faut avouer,
De vos bontés pour moi j'ai lieu de me louer;
Vos tendres sentimens ont de quoi me confondre,
Et votre cœur au mien s'empresse de répondre...
Perfide! avec ces yeux, ce regard innocent,
Ce sourire ingénu, cet air intéressant,
De tromper mon amour auriez-vous bien l'audace?

URSULE.

Vous m'accusez. Eh bien! mettez-vous à ma place:
Que répondriez-vous?

ALCESTE.

Ce que je répondrois?
« Je ne vous aime pas, monsieur; je ne saurois. »

URSULE.

Autrement...

ALCESTE.

Autrement? je dirois : « Je vous aime. »

URSULE.

Mais...

ALCESTE.

Oui.

URSULE, vivement.

Des deux côtés vous donnez dans l'extrême.
Pour toute femme honnête il est un art heureux
D'adoucir ses refus ainsi que ses aveux.

ALCESTE.

C'est par cet art cruel si chéri des coquettes,
Qu'on vous voit tous les jours étendre vos conquêtes,
Et que, nous amusant par mille espoirs flatteurs,
Vous grossissez la cour de vos adorateurs.
On ne s'y méprend plus. Du talent de séduire,
Chacun sait les détails ; à l'un c'est un sourire,
A l'autre un mot. Tantôt on a de la froideur,
Tantôt de l'enjoûment et tantôt de l'humeur.
Résistons-nous? L'orgueil pour agraver nos chaînes,
Appelle à son secours les vapeurs, les migraines,
Les nerfs... que sais-je!.. et c'est à cet appât grossier
Que les hommes sont pris, et moi tout le premier.

URSULE.

Je ne connois point l'art d'apprêter un sourire.
Ma bouche dit toujours ce que mon cœur veut dire;
Et même en ce moment, si vous me connoissez,
Mon silence, monsieur, doit vous en dire assez.

ALCESTE, avec transport.

Si je vous croyois!... Mais je m'abuse peut-être,

Oui, pour me croire aimé je sais trop me connoître,
J'avois au sentiment renoncé sans retour;
Je vous vis. Près de vous, je retrouvai l'amour;
Ah! s'il eût pu changer mon maudit caractère,
Mon âprêté sauvage et ma rudesse austère!...
Mais moi-même j'ai beau vouloir me corriger,
Je retombe sans cesse et ne puis me changer.
Ursule, c'est à vous qu'appartient ce miracle.
L'amour dans ses projets ne connoît point d'obstacle.
Servez-vous du pouvoir que vous tenez de lui.
Mon cœur entre vos mains s'abandonne aujourd'hui.
Combattez ses erreurs, courbez, s'il est possible,
De ses préventions la roideur inflexible,
Et faites par degrés céder, en le formant,
La haine à l'amitié, l'aigreur au sentiment.
Pour m'aider à sortir de ma misantropie,
Dirigez-moi : soyez mon conseil, mon amie.
Donnez-moi votre humeur et votre égalité,
Et ce vernis charmant de la société.
Daignez m'en rappeler le ton, les convenances,
Et de mon caractère adoucir les nuances.
Enfin apprenez-moi, vous qui savez charmer,
Le secret d'être aimable... ou de ne point aimer.

URSULE.

Vous le voulez?...

ALCESTE.

Daignez...

URSULE.

Je vais donc vous instruire;
Mais vous me promettez de vous laisser conduire,
Et de vous conformer en tout à mes leçons?

ALCESTE.

Je vous le jure !

URSULE.

Bien ; en ce cas, commençons.

ALCESTE, hésitant.

A l'instant ?...

URSULE.

Oui. D'abord il faudra d'un sourire
Accompagner toujours ce que vous voudrez dire.

ALCESTE.

Je ne pourrai jamais.

URSULE.

Si ; regardez-moi... bien !
Un air ouvert... pas mal. Un peu plus de maintien.

ALCESTE, d'un air gêné.

Comment voulez-vous ?...

URSULE.

Là ! vous êtes à merveille.
A tout ce qu'on dira vous prêterez l'oreille ;
Vous approuverez tout...

ALCESTE.

Quoi !

URSULE.

Sinon, sans aigreur,
Vous direz votre avis...

ALCESTE.

Soit.

URSULE.

De votre air boudeur,
Il faudra vous défaire, et même à la satire

Vous prêter quelquefois.

ALCESTE.

Moi?

URSULE.

Laissez-vous conduire.

ALCESTE.

Allons...

URSULE.

Il faut répondre aux plus minces propos;
Ainsi qu'aux ignorans parler avec les sots.

ALCESTE.

Que leur dirai-je?

URSULE.

On peut contre eux, en compagnie,
Prendre les intérêts du beau temps, de la pluie.
Surtout au maître il faut que vous applaudissiez.
S'il vous caresse, il faut que vous le caressiez.

ALCESTE.

Ah! c'est trop exiger.

URSULE.

De plus, il faut encore
Taire ce que l'on sait, savoir ce qu'on ignore.

ALCESTE.

C'est-à-dire qu'il faut trahir la vérité,
Encenser la sottise et la fatuité,
Etudier à fond l'art de se contrefaire,
Et vingt fois chaque jour changer de caractère.
S'il faut chez les humains cette mobilité,
Le ciel ne m'a point fait pour leur société.
Ainsi votre bonté ne sert qu'à me confondre.
Laissez un malheureux qui ne peut y répondre.

URSULE.

Ah! de vos préjugés, le plus cruel de tous
Est celui que votre ame a conçu contre vous.
Pourquoi vous voir d'un œil aussi défavorable,
Et que vous manque-t-il pour être un homme aimable?
Vous vous trouvez, Alceste, à la fleur de vos ans.
Vous avez de l'esprit, du goût et des talens,
Un cœur fait pour aimer, une ame noble et pure.
Que demandez-vous donc encore à la nature?

ALCESTE.

Que vous connoissez bien le chemin de mon cœur,
Traîtresse! et par ces mots pleins d'art et de douceur,
Combien vous usurpez de pouvoir sur mon ame!

(ici M. Delaval cherchant Ursule, s'arrête au fond du théâtre.)

SCENE VII.

URSULE, ALCESTE, M. DELAVAL.

M. DELAVAL, à part.

L'entretien paroît vif.

ALCESTE.

Si cependant, madame,
(à part.)
Graces à vos leçons, et graces à l'amour,
Je faisois succéder, par un heureux retour,
Votre douceur affable à mon humeur sauvage,
M'aimeriez-vous?

URSULE, timidement.

On dit qu'on aime son ouvrage,

Et vous seriez le mien.

ALCESTE.

Quoi ! sérieusement,
Vous pourriez !...

(il apperçoit M. Delaval qui approche.)

Ah! monsieur, approuvez mon serment:
Je jure de la prendre en tout point pour modèle,
Et... d'être aimable enfin si je suis aimé d'elle.

M. DELAVAL.

Je souscris à vos vœux, et je m'en fais honneur;
Mais Ursule est, monsieur, maîtresse de son cœur.

ALCESTE, à Ursule.

Prononcez donc !...

URSULE.

S'il faut, monsieur, que je réponde,
Je desire un mari qui soit fait pour le monde,
Et dont l'humeur affable et l'amabilité
Assurent mon repos et ma félicité.
Je veux avoir surtout part à son indulgence.
Chacun a ses défauts ; et j'espère d'avance,
Qu'il daignera souvent me pardonner les miens,
Afin de m'engager à supporter les siens.
Je consens que des champs il chérisse l'asyle,
Mais je veux que l'hiver il retourne à la ville,
Au sein de ses amis.

ALCESTE.

Oui, j'y retournerai.

URSULE

Qu'il y soit doux, affable.

ALCESTE.

Oh ! je le deviendrai.

URSULE.

Qu'il me suive partout, même à la comédie,
Au Misantrope.

ALCESTE.

Soit.

URSULE.

Je prétends qu'il y rie.

ALCESTE.

J'y ferai mes efforts.

URSULE.

Qu'il vienne au bal.

ALCESTE.

J'irai.

URSULE.

J'exige qu'il y danse.

ALCESTE.

Allons !... j'y danserai.

M. DELAVAL.

Eh bien ! ma fille.

URSULE, avec embarras.

(bas.)

Eh bien! mon père... la décence
Doit donner au desir l'air de l'obéissance:
Ordonnez.

M. DELAVAL.

Mon enfant, il faut faire un heureux;
Tu rougis? donnez-moi votre main tous les deux.

URSULE.

Puissé-je vous convaincre, Alceste, par vous-même,
Que l'homme n'est heureux que par l'objet qu'il aime.

ALCESTE, avec transport.
(à M. Delaval)

Je l'éprouve déjà. Mon ami, prenez part
(à Ursule.)
A mon bonheur. Et vous!...
(il lui baise la main, Blonzac paroît.)

SCÈNE VIII.

M. DELAVAL, URSULE, ALCESTE, BLONZAC.

BLONZAC, en entrant.

Ah! j'arrive un peu tard.
J'espérois bien ici jouer le premier rôle.
Je n'ai que le second... allons, je m'en console,
(à Alceste.)
Et suis trop votre ami pour en être jaloux.
Je vous cède mes droits, mon cher; embrassons-nous.

ALCESTE, reculant.

Mais ce compliment là, monsieur, est-il sincère?

BLONZAC.

Doutez-vous!...

URSULE, bas à Alceste.

Embrassez toujours.

ALCESTE, bas à Ursule.

C'est pour vous plaire.

URSULE, avec amitié.

Obéissez.
(ils s'embrassent.)

BLONZAC.

Eh donc, vous voilà comme moi,
Changé du blanc au noir. Faisons la paix: ma foi,

Convenez que l'humeur de la misantropie
Ne peut tenir long-temps contre femme jolie,
Ni contre les honneurs d'un bon gouvernement.

ALCESTE, avec fermeté.

Oui, je m'étois trompé. Je conviens franchement,
Que souvent l'intérêt est père de la haine,
Mais que vers l'amitié la raison nous ramène;
Que, si l'homme n'est point parfait, chaque défaut
Doit être vu chez lui comme une ombre au tableau;
Qu'il n'a pas été fait pour haïr son semblable,
Que l'amour rend heureux, la haine misérable,
Qu'il faut aimer enfin; et je me fais honneur,
Puisque j'ouvre les yeux, d'avouer mon erreur.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

LE DIVORCE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

GUILLAUME, bourgeois de village.
MARTIN, valet de cour.
UN JUGE DE PAIX.
THÉRÈSE, épouse de Guillaume.
UN ENFANT de huit ans.

La scène se passe à la campagne.

LE DIVORCE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur de l'habitation de Guillaume.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTIN, seul, entrant avec précaution, et tenant un papier imprimé.

Il n'est pas encor jour chez ma chère Thérèse;
Elle est sans doute avec son éternel mari,
Son Guillaume.... Et moi! moi? je me morfonds ici.
Guillaume! ce nom là me fatigue et me pèse.
Un Guillaume rival de moi, monsieur Martin,
Noble, ou peu s'en falloit. Moi qui, par mon mérite,
Aux faveurs de la cour me frayant un chemin,
Habillois un ministre, et protégeois sous main
Une sultane favorite!
Retiré dans ces lieux, j'y conçois quelque goût
Pour un petit minois campagnard.... Point du tout!
Un.... mari me supplante. Ah! j'en rougis de honte.
J'ai voulu les brouiller trente fois, mais en vain:
Les séparations sont si longues! Enfin
(montrant l'imprimé.)
Voici qui nous indique une marche plus prompte.

Les époux désormais, par les nœuds de l'hymen,
Ne seront plus unis de force.
La belle invention que celle du divorce!
On se prendra, se quittera,
Se reprendra quand on voudra.
Ainsi par des contrats, ou de vente ou d'échange,
Tout le sexe circulera;
Et bientôt pour ces effets là
Nous aurons des agens de change.
Mais il faut à ce point amener les esprits.
Se planter là comme on s'est pris,
Dès long-temps c'est une misère,
Une bagatelle à Paris:
Au village, c'est une affaire.
Poursuivons celle-ci; brouillons nos bonnes gens.
Hier, j'ai préparé les esprits, et j'espère....
(il écoute à la porte de la chambre.)
Bon, je crois que je les entends
(avec dépit.)
Se quereller encor.... Fort bien! Ciel! on s'embrasse!
(avec fureur.)
C'est pour me narguer.... Les voici.
Exposons ce papier bien vîte à cette place;
Nous en verrons l'effet d'ici.
(il pose le papier sur la table, et se cache au fond de la scène.)

SCÈNE II.

THÉRÈSE, GUILLAUME, tenant leur fils par la main.

GUILLAUME, gaiment, en entrant.

Allons, n'en parlons plus, et que tout soit fini.
(à son fils.)
Embrassez votre mère.

THÉRÈSE, à son fils, après l'avoir embrassé.

Embrassez votre père

L'ENFANT, regardant sur la table.

Le déjeuné n'est pas prêt.

THÉRÈSE, à Guillaume, tendrement.

Mais aussi,
Nous nous sommes levés un peu tard aujourd'hui.

GUILLAUME.

T'en plaindrois-tu, ma Thérèse?

THÉRÈSE, timidement.

Au contraire:
Les momens que l'on passe auprès de son ami
(vers la porte.)
Sont si doux!... Servez donc!... Quelle lenteur extrême!...

GUILLAUME.

Patience!

THÉRÈSE.

Le bon parti,
Quand on veut être bien servi,
Tiens, c'est de se servir soi-même.
(elle sort en courant.)

L'ENFANT.

Papa, veux-tu que j'aide maman ?

GUILLAUME, le caressant.

Oui.

(l'enfant court après sa mère.)

SCÈNE III.

GUILLAUME, seul.

Quelle vivacité !... J'en ai ma part. Aussi,
Je ne crois pas qu'il existe un ménage
Plus orageux, ni plus uni.
Hier encore, quel orage !
Ma foi, sans notre bon voisin
Qui chez nous vient souvent rétablir l'harmonie,
C'en étoit fait : Thérèse étoit partie....
(gaîment.)
Pour revenir le lendemain.
Si ce jour-ci pouvoit se passer sans nuage,
Ce seroit le premier, à peu de chose près.
Voilà pourtant le mariage !
Mais après la guerre, la paix.
Du traité l'amour fait les frais,
Et l'on s'en aime davantage.

SCÈNE IV.

GUILLAUME, THÉRÈSE et L'ENFANT, portant le déjeuner.

L'ENFANT.

Papa, l'on a servi.

THÉRÈSE, gaîment.

Monsieur veut-il s'asseoir ?

GUILLAUME, de même.

Madame, en verité, je suis au désespoir
De la peine que je vous donne.

(on s'assied. Thérèse sert ; Guillaume parcourt le papier que Martin a laissé.)

THÉRÈSE, servant.

Quel est donc ce papier ?

GUILLAUME, lisant.

Journal des boulevards.

THÉRÈSE.

Que de journaux ? cela tombe de toutes parts
Comme les feuilles en automne.

GUILLAUME, vivement.

Eh mais ! c'est le décret du divorce !

(ici l'on déjeune.)

THÉRÈSE, tendrement.

Je croi
Que nous en ferons peu d'usage.

GUILLAUME.

Je le pense assez comme toi :
Ce décret n'est pas fait pour des gens de village.

THÉRÈSE.

Si l'ambition, si l'orgueil
Ne régloient pas toujours les mariages,
Ses liens du bonheur ne seroient pas l'écueil :
Les époux seroient moins volages;
Les épouses seroient plus sages;
Et par l'hymen, quand on seroit lié,
Le cœur, pour respecter ses chaînes éternelles,
Ne suivroit d'autres loix que celles
De l'amour et de l'amitié.

GUILLAUME.

Je conseille aux amans d'user de ma recette :
Pour devenir heureux mari,
D'abord, gardez-vous bien d'une femme coquette;
Car, dieu merci, l'espèce en fourmille aujourd'hui.
D'une telle moitié, lorsque l'on fait emplette,
On l'épouse bien moins pour soi que pour autrui.
Choisissez, s'il se peut, une beauté timide,
Un caractère égal et doux;
Point de brillant, mais un esprit solide;
De la simplicité dans les mœurs, dans les goûts;
Un cœur tendre où l'amour réside
Sous le voile de la pudeur.
(montrant Thérèse.)
Que si vous y joignez la grace, la fraîcheur,
Cela n'y gâte rien; mais bientôt cela passe.
Pour prévenir l'ennui de la satiété,
Il faut que la vertu survive à la beauté.
Si l'amour fuit alors, l'amitié le remplace.

THÉRÈSE.

Oui, je crois, comme toi, qu'il faut bien réfléchir,

Faire un bon choix, puis s'y tenir;
(lui donnant la main.)
Et je m'y tiens.

GUILLAUME, gaîment.

Moi donc !... Mais, entre nous, je pense
Que ton sexe aisément pourroit
Rendre nul ce nouveau décret.

THÉRÈSE.

Comment ?

GUILLAUME.

Par la douceur et par la patience.
Quand nous avons des torts, ayez la complaisance
De nous plaindre et de les souffrir.
Le moyen le plus sûr de les faire sentir,
C'est la tendresse et le silence.

THÉRÈSE.

Ah ! je te vois venir.

GUILLAUME.

Plus l'homme est ménagé
(Quand il a tort) par l'épouse qu'il aime,
Plus il s'en accuse lui-même,
Et plutôt il est corrigé.

THÉRÈSE, avec aigreur.

A ce qu'on dit.

GUILLAUME.

La chose est sûre.

THÉRÈSE.

Comment ! vous prétendez que notre sexe endure
Vos caprices, vos torts, vos humeurs ? Eh ! pourquoi ?

GUILLAUME.

Parce que....

THÉRÈSE, se levant brusquement.

Parce que vous avez fait la loi.

GUILLAUME, tranquillement.

Cédez....

THÉRÈSE.

Vous en parlez, monsieur, fort à votre aise:
Cédez!... cédez vous-même.

GUILLAUME, se levant tranquillement.

Écoutez-moi, Thérèse:
Hier....

THÉRÈSE.

Hier vous aviez tort.

GUILLAUME, s'échauffant.

Mais avant-hier?...

THÉRÈSE.

Mais avant-hier encor
Et tous les jours.

GUILLAUME, vivement.

Voilà ce qui s'appelle....

THÉRÈSE, plus vivement.

Parler juste.

(ici l'enfant se lève.)

GUILLAUME, en colère.

Comment! vous osez soutenir!...

THÉRÈSE, avec obstination.

Oui, monsieur.

L'ENFANT.

Maman!...

THÉRÈSE.

Paix!

SCÈNE V.

Les précédens ; MARTIN.

MARTIN, à part, avec joie.

On commence à s'aigrir.

THÉRÈSE, à Guillaume.

Vous, me faire céder !

GUILLAUME.

J'espère y parvenir.

THÉRÈSE.

L'aventure seroit nouvelle.
Une femme !

GUILLAUME.

Avant peu tout ceci va finir.

THÉRÈSE.

Nous verrons !

GUILLAUME.

Nous verrons.

THÉRÈSE.

Voilà comme vous êtes :
A vous entendre tous, les femmes ne sont faites
Que pour vous adorer et pour vous obéir.

(ici l'enfant se met entre eux, et cherche à les appaiser.)

GUILLAUME.

Je ne dis pas cela, mais...

THÉRÈSE.

Mais, au fond de l'ame
Vous le pensez. Et moi, je soutiens qu'une femme
N'est pas faite pour supporter

Votre orgueilleux pouvoir, vos absurdes caprices;
Que vos droits prétendus sont autant d'injustices,
Et que quand l'homme a tort, c'est à l'homme à céder.

MARTIN, à part.

Ceci va bien!

GUILLAUME, avec aigreur.

Eh mais! qui vous dit le contraire?

L'ENFANT.

Papa, ne gronde pas maman!

THÉRÈSE, serrant son fils dans ses bras.

Embrasse-moi. Tu seras, mon enfant,
Plus raisonnable que ton père.

GUILLAUME, faisant sortir l'enfant.

Ma femme, l'amour conjugal
De vos vivacités peut supporter l'offense;
Mais dans le cœur de l'innocence,
Respectez l'amour filial.
Le mépris des enfans va plus loin qu'on ne pense.
Si notre fils pouvoit cesser de m'estimer,
Vous-même il cesseroit bientôt de vous aimer.
Eh! grands dieux! aux vertus qui formeroit son ame,
S'il ne nous aimoit plus!... Si j'ai des torts, ma femme,
Taisez-les, non pour moi ni pour vous, mais pour lui.

MARTIN.

Eh! bonjour. Comment va le ménage aujourd'hui?

THÉRÈSE.

Assez mal.

GUILLAUME.

Oh! très-mal.

THÉRÈSE.

Oui, monsieur se déclare:

Impérieusement il s'empare
De ses droits de mari.

MARTIN, bas, à Thérèse.

Ne souffrez pas cela.

GUILLAUME.

En censeur madame s'érige.
Plus on veut lui céder et plus madame exige.
C'est un despote.

MARTIN, bas, à Guillaume.

A son coin mettez-la
D'un seul mot.

GUILLAUME.

Chaque instant aigrit son caractère.

THÉRÈSE.

Il faut sans cesse vivre en guerre.

GUILLAUME, vivement.

Oh! d'une telle vie à la fin je suis las.

THÉRÈSE.

J'en suis bien lasse aussi!

MARTIN.

(bas, à Thérèse. à Guillaume.)

Ferme!... Ne cédez pas.

(haut.)

Tenez, mes bons voisins, je ne vois qu'avec peine
Le triste enchaînement des éternels débats
Qui sur vous de l'hymen appesantit la chaîne.
Ma foi, depuis long-temps, pour plus d'une raison,
Je ne vous crois pas faits l'un pour l'autre.

THÉRÈSE, sèchement.

Hélas! non.

GUILLAUME.

Eh bien! madame, eh bien! le remède est facile.

THÉRÈSE.

Et vous ne demandez pas mieux
Que de l'employer?

GUILLAUME.

Moi?... vous le savez, grands dieux!

THÉRÈSE, à part.

J'en mourrai de douleur.

MARTIN, les prenant tous deux par la main.

La plainte est inutile
Dès que l'on peut agir; voisins, examinons
Votre cœur, votre état, vos droits, et raisonnons:
Vous vous êtes unis pour vivre heureux ensemble;
Vous aviez trouvé le bonheur.
Vous ne le trouvez plus? dénouez sans humeur,
Et de concert, le nœud qui vous rassemble.
Nous nous aimons? formons le lien le plus doux.
La nature, l'amour, la loi nous y convie;
Passons ensemble notre vie...
Nous ne nous aimons plus? adieu, séparons-nous.
(à Guillaume.) (à Thérèse.)
Voilà les droits de l'homme, ainsi que de la femme.

GUILLAUME, vivement.

Vous pouvez en user, madame.

THÉRÈSE.

C'est mon projet, monsieur.

GUILLAUME.

C'est mon projet aussi;
Je veux l'exécuter demain... dès aujourd'hui.

THÉRÈSE.

(à Martin.)
Et moi, dès ce moment! Rendez-moi le service

D'aller chercher le juge.

(Martin feint d'hésiter.)

GUILLAUME, le pressant.

Allez !

MARTIN, d'un ton hypocrite.

Hélas ! j'y vais.

C'est un rôle pénible ; mais
Je crois sincèrement vous rendre un bon office.

SCÈNE VI.

THÉRÈSE, GUILLAUME.

GUILLAUME.

C'est vous qui me forcez à cette extrémité.

THÉRÈSE.

C'est vous-même, monsieur.

GUILLAUME.

C'est votre caractère
Insupportable.

THÉRÈSE.

Oui, j'ai de la vivacité :
Et si vous en souffrez, j'en souffre la première.
Mais votre caractère est-il moins emporté ?
Depuis dix ans, n'ai-je pas supporté
Vos inconstances, vos folies,
Vos inégalités et vos bizarreries,
Et votre humeur, et votre autorité ?...
Mais, malheureuses que nous sommes,
Le préjugé cruel nous défend de gémir.

Victimes de la haine et de l'amour des hommes,
Notre sort fut toujours d'aimer et de souffrir.

GUILLAUME.

Vous ne souffrirez pas long-temps.

THÉRÈSE.

Mais je l'espère.

GUILLAUME.

Un époux plus heureux...

THÉRÈSE.

Une épouse plus chère...

(ici Guillaume se détourne.)

Ingrat! tu me dédaignes; mais
Tu me regretteras.

GUILLAUME, vivement, avec émotion.

Vous parlez de regrets?...

THÉRÈSE.

Que vous éprouverez.

GUILLAUME, ironiquement.

Vous croyez?

THÉRÈSE.

J'en suis sûre.

GUILLAUME.

Et vous, madame?

THÉRÈSE, avec une indifférence affectée.

Oh! quant à moi...

GUILLAUME, piqué.

Je n'en éprouve pas plus que vous, je vous jure.
Vous croyez donc, en bonne-foi,
Que je vais consacrer ma vie
A regretter un être qui m'oublie?

THÉRÈSE, avec émotion.

Je ne dis pas cela tout-à-fait.

GUILLAUME.

A peu près.

THÉRÈSE, avec dépit.

Vous interprétez mal exprès
Tous mes discours.

GUILLAUME, avec amertume.

Moi, madame! au contraire...

THÉRÈSE, avec emportement.

Finissons!

GUILLAUME, impérieusement.

Pour finir, madame, il faut se taire.

THÉRÈSE, étouffant de dépit.

Ma présence, monsieur, commence à vous lasser.
Par vos discours amers vous voulez me chasser;
Épargnez-les; je sors.

GUILLAUME, sèchement.

Non, madame; de grace,
Appaisez-vous: c'est moi qui vous cède la place.

(il sort.)

SCÈNE VII.

THÉRÈSE seule, regardant autour d'elle.

Il faut donc quitter pour jamais
Cette habitation chérie!
Cruel! tu ne sais pas à quel point je t'aimois...
Mais ton orgueil feroit le malheur de ma vie;
Et ce que l'amour veut, la raison le défend...
Allons revoir mon fils; allons, en l'embrassant,

Soulager mon ame attendrie :
Il n'est point de chagrins qu'une mère n'oublie
Entre les bras de son enfant.

(elle sort. Martin et le Juge entrent en même temps par une autre porte.)

SCÈNE VIII.

LE JUGE, MARTIN.

MARTIN, saluant.

Entrez, monsieur, entrez.

LE JUGE.

Je suis fâché d'apprendre
Que deux honnêtes gens veulent se séparer.

MARTIN.

Je crois que c'est vraiment un service à leur rendre.

LE JUGE.

Si l'un des deux a tort, ne peut-il réparer?...

MARTIN.

Non : ils sont brouillés pour la vie.

LE JUGE.

Je gage qu'aujourd'hui je les réconcilie.

MARTIN.

Vous n'en viendrez jamais à bout.
L'habitude a chez eux fait naître le dégoût,
Et le dégoût l'antipathie.

LE JUGE.

Tant pis. Je l'avoûrai, ce n'est qu'en gémissant
Que je vais dans ces lieux remplir mon ministère.

MARTIN.

Pourquoi donc ? tant de gens le trouvent consolant !

LE JUGE.

Hélas ! ce n'est ici le père ni la mère
Que je plains ; mais c'est leur enfant ;
Et je voudrois que la loi secourable,
Qui des époux rompt la société,
Pût sauver l'innocent de cette extrémité ;
Et que le premier fruit de la paternité
Fût un obstacle insurmontable
Au divorce.

MARTIN.

Et la liberté ?

LE JUGE, avec feu.

La liberté consiste à faire
Tout ce qui peut nous servir ou nous plaire,
Sans nuire aux intérêts d'autrui :
Or, est-il d'intérêt plus sacré que celui
De l'être auquel on a donné naissance,
De l'être dont le Ciel confie à notre cœur
Et la foiblesse et l'innocence,
Et qui peut, en sortant de notre dépendance,
Nous demander un jour compte de son bonheur ?

MARTIN.

Mais vous savez que la masse commune
De la fortune des parens
Assure pour jamais l'intérêt des enfans.

LE JUGE, très-vivement.

Il s'agit bien de la fortune !
Quand l'innocence et la vertu
Sont en danger, tout est perdu.

MARTIN.

Où voyez-vous ?...

LE JUGE.

Je vois un époux, une mère
Loin du toit conjugal exilés sans retour;
Et je vois leur enfant isolé sur la terre,
Privé, presqu'en naissant, de bonheur et d'amour.

MARTIN.

Mais leur amour pour lui sera toujours le même.

LE JUGE.

Eh ! doit-on s'éloigner de l'être que l'on aime ?

MARTIN.

L'aime-t-on moins quand on est absent ?

LE JUGE.

Oui, l'amitié ressemble à la lumière
Qui s'affoiblit en s'éloignant.
C'est dans ses bras qu'on doit élever son enfant;
C'est entre son père et sa mère
Qu'il doit croître au sein de l'amour.
C'est là qu'il doit recevoir tour à tour
Et rendre innocemment caresse pour caresse.
Il faut (car l'amitié d'un seul ne suffit pas)
Que des bras de son père il passe dans les bras
De sa mère, et, lui seul, épuise leur tendresse.
Enfin, pour affermir son heureux naturel,
Son esprit incertain, sa raison chancelante,
Il faut sur cette jeune plante
Concentrer tous les feux de l'amour paternel.

MARTIN.

Oui; mais la loi...

LE JUGE.

La loi, monsieur, est inutile

Où règnent de concert l'amour et les vertus.
La loi seroit bien moins facile
Si nous étions moins corrompus.

MARTIN.

Enfin, si c'est un mal, c'est un mal nécessaire.

LE JUGE.

Je n'en accuse aussi que nos égaremens,
Et plains la loi des maux qu'elle est réduite à faire
Pour en éviter de plus grands.

SCÈNE IX.

LE JUGE, THÉRÈSE, MARTIN.

THÉRÈSE.

Monsieur, je vous implore!

LE JUGE.

Hélas! est-il possible
Que vous abandonniez pour jamais ce séjour,
Et qu'avec une ame sensible,
Vous quittiez des objets si chers à votre amour!

THÉRÈSE.

Monsieur, on m'y contraint.

LE JUGE.

Vous savez qu'il arrive,
Même entre les amis, souvent quelques débats.

THÉRÈSE.

Ici, c'est tous les jours. Je ne puis faire un pas
Sans que...

LE JUGE, avec amitié.

Je vous connois : vous êtes un peu vive,

Un cœur tendre est souvent trop facile à s'aigrir.

THÉRÈSE.

Non : je suis lasse à la fin de souffrir.

LE JUGE.

Que ne souffre-t-on pas de l'être que l'on aime !
Votre époux peut avoir un peu d'humeur...

THÉRÈSE, vivement.

Un peu? beaucoup; à tout moment, monsieur.

LE JUGE.

Et n'en avez-vous pas vous-même?

MARTIN, bas, à Thérèse qui est confondue.

C'est l'ami de votre mari;
Vous voyez qu'il prend son parti.

LE JUGE.

Vous ne répondez rien?

THÉRÈSE, sèchement.

Je n'ai rien à répondre.
Je veux me séparer.

LE JUGE.

Il faut que votre époux...

MARTIN, bas, à Thérèse.

L'avois-je dit?

LE JUGE, continuant.

Le veuille ainsi que vous.

THÉRÈSE.

Par cette objection vous croyez me confondre;
Mais mon époux le veut très-fort;
Et c'est-là le seul point peut-être
Sur lequel nous ayons jamais été d'accord.

LE JUGE, tendrement.

Ah! Thérèse, si jeune encor!

THÉRÈSE.

Je suis lasse d'avoir un maître.
Vous ne gagnerez rien sur moi;
Ainsi n'en parlons plus.

LE JUGE.

Eh quoi!
Vous condamner sitôt à vivre en solitude!

THÉRÈSE, piquée.

En solitude?

LE JUGE.

Au lieu de ces liens si doux!...

THÉRÈSE, avec dépit.

Eh! monsieur, point d'inquiétude:
Je crois pouvoir encor trouver un autre époux.

LE JUGE.

Les premières amours sont toujours les plus chères.
L'hymen plus d'une fois peut enchaîner nos cœurs;
Mais, croyez-moi, ses secondes faveurs
Ne valent jamais les premières.

THÉRÈSE.

C'est ce que nous verrons.

LE JUGE.

Thérèse, redoutez
Le repentir tardif d'une faute indiscrète.
Nous avons une voix secrète
Qui nous dit quelquefois de dures vérités.

THÉRÈSE, émue.

Ah!

MARTIN, bas, à Thérèse.

Il fait l'orateur.

LE JUGE, continuant.

Eh! pourquoi, je vous prie,

Sacrifier ainsi le bonheur de sa vie ?
Pour un instant d'humeur, ou bien pour quelques mots,
Dits peut-être mal à propos,
Mais sans dessein...

THÉRÈSE.

C'est-là ce que je nie.
Je connois mieux que vous mon époux.

LE JUGE.

Mais enfin,
Quand de vous offenser il auroit eu dessein,
L'on jouit tant alors que l'on pardonne !

THÉRÈSE.

Oui, mais le pardon ne s'obtient
Que quand on le demande.

LE JUGE.

Ah ! quand il aime bien,
Notre cœur se fait-il demander ce qu'il donne !

MARTIN, bas, à Thérèse.

Il est insinuant.

THÉRÈSE, au Juge.

En vain vous prétendez,
Pour me fléchir...

LE JUGE, avec feu.

Au nom de l'amour qui vous lie,
S'il n'a pas eu pour vous les meilleurs procédés,
Que l'amitié, que la raison l'oublie ;
Ou, si ce n'est qu'entêtement, cédez.

THÉRÈSE, irritée.

Que je cède !

MARTIN, bas, à Thérèse.

Vous l'entendez.

LE JUGE.

Que de vous deux le plus aimable
Soit encor le plus raisonnable.

THÉRÈSE, avec une ironie amère.

Monsieur, le détour est flatteur.
Je rends hommage de grand cœur
A votre sagesse profonde;
Et vous plaidez le mieux du monde
La cause des maris; mais moi, bon gré malgré,
Je veux faire divorce.

LE JUGE.

Il faut qu'il y consente...

THÉRÈSE, s'éloignant.

Peu m'importe.

LE JUGE.

Sinon...

THÉRÈSE.

Je ne serai contente
Que quand...

LE JUGE.

Il faut plaider.

THÉRÈSE, sortant.

Tant mieux! je plaiderai.

SCÈNE X.

LE JUGE, MARTIN.

MARTIN.

Eh bien! vous le voyez.

LE JUGE.

Leur rupture m'afflige.

Les croyez-vous brouillés sans retour ?

MARTIN.

Oui, vous dis-je.
J'ai tenté vainement de les raccommoder ;
Et, joignant mon avis au vôtre,
Vous m'avez vu vous seconder ;
Mais ce que femme veut, Dieu le veut... Voici l'autre.

SCÈNE XI.

LE JUGE, GUILLAUME, MARTIN.

GUILLAUME, au Juge.

Monsieur, je vous suppose instruit
Du devoir affligeant qui chez moi vous amène.

LE JUGE.

Autant que le devoir l'amitié m'y conduit ;
Et, je vous l'avoûrai, je ne vois qu'avec peine
Que deux époux...

GUILLAUME, vivement.

Nous ne le sommes plus.

LE JUGE.

Quoi ! vos liens sacrés...

GUILLAUME.

Nos liens sont rompus.

LE JUGE.

La loi...

GUILLAUME.

C'est moins la loi qui fait le mariage
Que l'amour mutuel qui vient nous animer.
Ce n'est que par l'amour que l'hymen nous engage.

On cesse d'être époux en cessant de s'aimer.

LE JUGE.

Mais la religion...

GUILLAUME.

La loi de la nature
Gravée au fond de notre cœur,
Nous porte tous à chercher le bonheur;
Et la religion compatissante et pure,
Qui, parmi les douceurs de la fraternité,
Fait naître les vertus et la félicité,
Et dont la main répand les bienfaits sans mesure
Pour consoler l'humanité,
A ses droits les plus saints ne peut porter injure,
Ni me faire un devoir affreux,
De vivre esclave et malheureux.

LE JUGE.

Le divorce, il est vrai, peut être nécessaire
Quand deux époux...

GUILLAUME, vivement.

Nous voilà donc d'accord...

LE JUGE, avec fermeté.

Sur un point; mais vous êtes père:
L'époux n'a plus raison dès que le père a tort.
Vous viviez dans l'indépendance;
Mais vous dépendez aujourd'hui
De l'être qui de vous a reçu la naissance.
Quoiqu'il soit en votre puissance,
Il est bien moins à vous que vous n'êtes à lui.
Voulez-vous qu'il devienne orphelin dès l'enfance?

GUILLAUME.

Eh! monsieur, quand lassés du joug de leur hymen,

Deux époux oubliant l'union paternelle,
Se font une guerre éternelle,
Auprès d'eux leur enfant n'est-il pas orphelin?

LE JUGE.

Mais la paix peut lui rendre et son père et sa mère.

GUILLAUME.

Pour un jour....

LE JUGE, vivement.

C'est beaucoup.

GUILLAUME.

Hélas!

LE JUGE, avec feu.

Mon ministère,
Vous le savez, est celui de la paix:
C'est le plus beau qu'on puisse exercer sur la terre.
Que je me trouverois heureux, si je pouvois
D'un raccommodement vous ménager les charmes,
Et vous voyant tous deux plus unis que jamais,
Me dire, en partageant votre ivresse et vos larmes:
« Voilà des heureux que j'ai faits! »

GUILLAUME.

Un tel bonheur, monsieur, passe mon espérance.

LE JUGE.

Eh! pourquoi?

GUILLAUME, vivement.

Pourquoi! l'apparence
Qu'après les torts inouis et nombreux
Que je vais vous conter....

LE JUGE.

Tenez, j'aimerois mieux

Les ignorer.

GUILLAUME.

Il faut pourtant, ne vous déplaise,
Que vous sachiez....

LE JUGE, avec amitié.

Parlons des vertus de Thérèse :
Depuis dix ans qu'auprès de votre épouse
Vous passiez des momens si doux !
Vous étiez devenu l'exemple des époux.
Thérèse à tout instant ne se montroit jalouse
Que de vous plaire et de vous rendre heureux.

GUILLAUME.

Hélas ! de ces beaux jours par des jours orageux,
La mémoire est presque effacée.

LE JUGE.

Tant pis ! loin de garder dans votre ame offensée
L'impression du mal, vous devez en bannir
Jusques à la moindre pensée,
Et ce n'est que du bien qu'on doit se souvenir.
Souvenez-vous que Thérèse vous aime,
Qu'elle n'aima jamais que vous.
Son caractère change ? et qu'importe, entre nous,
Que l'esprit soit changé, quand le cœur est le même ?
Le cœur de ce qu'on aime est notre premier bien ;
Le vôtre à Thérèse appartient.
Pour elle, auprès de vous, l'amitié le réclame.

GUILLAUME, attendri.

Ah ! monsieur....

MARTIN, à part.

Il foiblit : allons chercher sa femme.
(il sort.)

SCÈNE XII.

LE JUGE, GUILLAUME.

LE JUGE, continuant.

Cédez-lui, si vous avez tort.

GUILLAUME.

Oui; mais si j'ai raison ?

LE JUGE.

Eh bien ! cédez encor :
Vous aurez un double mérite.
Un peu plus de tendresse, et moins de vanité.
Autant que la raison, l'amour vous sollicite.

GUILLAUME.

Non : de cet excès de bonté
Thérèse abuseroit, je gage !
Je la connois.

LE JUGE.

Eh, mon dieu ! bannissez
Cette crainte, et songez qu'il faut être en ménage
Un peu trop bon pour l'être assez.

SCÈNE XIII.

LE JUGE, GUILLAUME, MARTIN au fond du théâtre avec THÉRÈSE.

MARTIN, à part, à Thérèse.

Prévenez leurs complots, ils sont en conférence.

THÉRÈSE, accourant vers le Juge.

Ne croyez pas, monsieur, ce qu'on vous dit de moi.

LE JUGE.

On n'en dit que du bien.

GUILLAUME, avec une froide ironie.

Et l'on dit ce qu'on pense.

MARTIN, bas, à Thérèse.

Sentez-vous le piége ?

THÉRÈSE.

Je voi
Que vous êtes d'intelligence
Pour me faire changer ; mais adresse, éloquence,
Complimens, soupirs, tout cela,
(le doigt sur le front.)
Temps perdu : mon projet est là.

GUILLAUME, au Juge.

En ce cas, ce n'est pas la peine
De l'ébranler.

THÉRÈSE, à Guillaume.

Vous l'avez dit.

GUILLAUME.

Il n'est point de puissance humaine
Qui parvînt....

THÉRÈSE, avec dépit.

Eh bien ! non.

LE JUGE, avec douceur.

Si j'ai quelque crédit
Sur vos cœurs....

GUILLAUME et THÉRÈSE.

C'est en vain !

LE JUGE.

Que l'amitié partage
Le différend par la moitié.

THÉRÈSE.

On voit bien à votre langage
Que vous n'êtes pas marié.

MARTIN, au Juge.

Allons, séparez-les. Eh bien ! c'est leur affaire.

LE JUGE, à Guillaume et à Thérèse.

A remplir les devoirs d'un triste ministère
Vous me contraignez ?

GUILLAUME et THÉRÈSE.

Oui !

MARTIN, gaîment.

Ne perdez pas de temps.

LE JUGE.

(à part.)

Soit ; je cède à vos vœux. Mais ils sont père et mère,
Et c'est-là que je les attends.
(haut.)
Suivez-moi tous les deux.

MARTIN.

Monsieur, en diligence
Expédiez-les.

LE JUGE, le regardant avec défiance.

(à part.)

Oui. Je conçois du soupçon.

MARTIN, les conduisant, et évitant les regards du Juge.

Mes bons amis, en votre absence,
Moi, je vais garder la maison.

SCENE XIV.

MARTIN, seul.

L'affaire est en bon train. Mais puis-je en conscience,
Diviser deux époux qui s'aiment? Pourquoi non?
Je suis la coutume de France.
D'ailleurs à mon projet chacun doit applaudir.
Un joug mal assorti leur est insupportable;
Il est d'un bon ami de les en affranchir.
Thérèse est assez bien; je suis assez passable.
N'est-il pas naturel d'unir
Une femme charmante avec un homme aimable?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTIN, L'ENFANT.

MARTIN, gaiment.

Oui, mon enfant, c'est moi qui serai ton papa.

L'ENFANT.

Vous, monsieur! eh comment cela?

MARTIN.

Comme un autre. Tu vas quitter cette chaumière;
Et tu connois bien ma maison,
Ces beaux jardins, ce joli pavillon?

L'ENFANT.

Oui.

MARTIN.

Ce sera ton séjour ordinaire.

L'ENFANT, tristement.

Et mon premier papa restera seul ici?

MARTIN, le rassurant.

Non: nous viendrons le voir.

L'ENFANT.

Bien souvent?

MARTIN, confidemment.

Le voici.
Silence au moins.

L'ENFANT, avec inquiétude.

Je sais me taire.

SCÈNE II.

MARTIN, GUILLAUME, L'ENFANT.

GUILLAUME, l'air pensif, avec un reste de colère.

Me voilà donc démarié !

MARTIN.

Tu ne seras donc plus contrarié !

GUILLAUME.

De mon asyle enfin la discorde est bannie.

MARTIN.

Voici le premier jour de ta tranquillité :
Quelquefois au moins, dans ta vie,
Tu pourras te coucher sans avoir disputé.
D'avance, je t'en fais mon compliment sincère.

GUILLAUME, regardant son fils.

Pauvre enfant, tu n'as plus de mère.

L'ENFANT.

(à Guillaume.) (à Martin.)
Je perds aussi maman ! Vous ne m'aviez pas dit....

MARTIN, à Guillaume qui se trouble.

Allons donc ! plus de force et de cœur et d'esprit !

L'ENFANT, pleurant.

Maman que j'aimois tant ! et si bonne et si tendre !

GUILLAUME, l'embrassant.

Rassure-toi : mon cœur saura bien te la rendre.

L'ENFANT.

Me le promettez-vous ?

GUILLAUME.

Oui, je te le promets.

MARTIN, à part.

Ai! je crains toujours les effets
De ces scènes attendrissantes.
(à l'enfant, en le congédiant.)
Mon bon ami, nous allons terminer
Des affaires intéressantes.

L'ENFANT, s'éloignant.

Reviendrai-je bientôt?

MARTIN.

Pour l'heure du dîner.

L'ENFANT, s'éloignant.

Allons... Mais souviens-toi, papa, de ta promesse.

GUILLAUME, lui tendant les bras.

Ah! je ne l'oublîrai jamais!...

(Martin fait sortir l'enfant.)

SCÈNE III.

MARTIN, GUILLAUME.

MARTIN.

De ta foiblesse,
En honneur, je rougis pour toi.
Dans ces occasions il faut prendre sur soi,
Et de son rôle enfin soutenir la noblesse.
Qu'un mari veuf affiche un air de gravité,
A merveille! c'est la coutume;
Mais des sanglots! des pleurs!... en vérité,
C'est pécher contre le costume.

SCÈNE IV.

MARTIN, GUILLAUME, THÉRÈSE.

GUILLAUME, voyant Thérèse

Dieux!

MARTIN.

Qu'as-tu donc?

GUILLAUME.

Thérèse!

MARTIN.

Eh! d'où vient cet effroi?
Ce n'est plus ta femme.

GUILLAUME, à Thérèse.

Je croi
Deviner le sujet qui chez moi vous amène.

THÉRÈSE.

Votre cœur doit le deviner sans peine.

GUILLAUME.

Je devine en effet : vous m'allez proposer
De vous rendre vos biens. Allons...

THÉRÈSE.

Je n'en réclame
Qu'un seul qu'on ne pourra jamais me refuser;
C'est mon fils.

GUILLAUME.

Votre fils, madame,
Restera près de moi.

THÉRÈSE.

De quel droit?...

GUILLAUME.

Calmez-vous.

Vous gouverniez ici votre fils, votre époux;
Il falloit y rester : une épouse fidèle
Est tout dans sa maison, et rien hors de chez elle.

THÉRÈSE.

Eh ! fussé-je exilée au bout de l'univers,
Un fils échappe-t-il au pouvoir de sa mère !
Et vos décrets, vos droits, vos préjugés divers
Peuvent-ils effacer le sacré caractère
Que la nature, que le ciel
Ont imprimé sur le front maternel !
Mon fils, soûmis hier à mon pouvoir suprême,
Le méconnoît-il aujourd'hui ?

GUILLAUME, froidement.

Mais avant de régner sur lui,
Il faudroit régner sur vous-même.

THÉRÈSE.

Régner sur moi, grands dieux! quand on veut m'arracher
Ce que mon cœur a de plus cher!...
Non ! vous n'en obtiendrez jamais le sacrifice;
Et je vais dénoncer aux pieds de la justice
La plus noire des trahisons.
Notre juge verra mes larmes.
(elle s'éloigne.)

GUILLAUME.

Des pleurs ne sont pas des raisons.

THÉRÈSE, revenant sur ses pas.

Hélas! ce sont nos seules armes!...
(vivement à Martin.)
Mais parlez donc pour moi!

MARTIN, embarrassé.

Mais vous parlez au mieux.
Vous avez raison tous les deux...

Et ne me laissez rien à dire.
Dans ces occasions je me tais et j'admire...
Cependant voici mon avis :
Le juge va donner, suivant sa conscience,
Raison à l'un de vous. Attendez sa sentence.
Chez moi, jusqu'à ce jour, j'emmène votre fils.

GUILLAUME.

Volontiers.

THÉRÈSE, avec inquiétude.

Chez vous?

MARTIN, bas, à Thérèse.

Paix! c'est le coup de partie :
C'est pour vous le garder.

THÉRÈSE.

(haut.)

Ah!... j'y consens aussi.
(bas.)
Ne puis-je l'embrasser?

GUILLAUME, hésitant.

Mais...

MARTIN, la congédiant.

Il n'est pas ici.

THÉRÈSE, avec énergie.

Adieu donc. Ou mon fils, ou la mort!

(elle s'éloigne.)

GUILLAUME, la rappelant.

Mon amie!...

(elle s'éloigne sans vouloir l'entendre.)

MARTIN, bas, à Thérèse, qui sort.

Chez moi vous viendrez le chercher.

SCÈNE V.

GUILLAUME, MARTIN.

MARTIN.

Te voilà délivré de ta femme, mon cher.
Sans le savoir, tu t'es mis à la mode;
Car avant cette loi commode,
Le Divorce existoit chez les gens comme il faut:
Monsieur vivoit dans son château;
Madame circuloit; son cœur faisoit la ronde.
Tout cela se passoit vraiment
Le plus honnêtement du monde;
On dressoit un arrangement
Dicté par la délicatesse:
« Vous me passerez ma maîtresse?
« Je vous passerai votre amant?
« Très-volontiers; la partie est égale.
« Nous aurons quelque jour l'honneur de vous revoir. »
Voilà des procédés; oui, mais pour les avoir
Il faut un peu d'usage et beaucoup de morale.

GUILLAUME.

Pour moi, je fais bien peu de cas
D'un semblable libertinage,
Et tes gens comme il faut, dont tu fais étalage,
Sont des gens comme il ne faut pas.
Pour leurs femmes...

MARTIN.

Ne t'en déplaise,
Elles ont de l'esprit, des graces, des appas.

GUILLAUME, attendri.

Oui, mais elles n'ont pas le cœur de ma Thérèse.

MARTIN, gaîment.

Allons ! tu fais l'enfant. Pleurer ta femme ? Hélas !
Combien de gens voudroient être à ta place,
Et riroient de bon cœur d'une telle disgrace !
De quel siècle es-tu donc !... mais si ton cœur enfin
Est possédé du démon de l'hymen,
Ta perte à réparer n'est pas fort difficile.
Une femme perdue, on en retrouve mille.
Oui, mais il faut choisir. Qui choisit prend le pis.
Les plus fins connoisseurs eux-mêmes y sont pris.
Aussi, sans se piquer d'une sotte constance,
Nos amateurs ont la prudence
De choisir tous les jours; et, tiens, c'est-là, je crois,
Le parti le plus raisonnable :
Sur trois cent soixante et cinq choix,
Bien mal vient si, par an, l'on n'en fait un passable.

GUILLAUME, avec humeur.

Je n'entends point tous ces calculs.

MARTIN.

Vraiment,
Vous autres maris de village,
Vous ne calculez rien. Mais pesons mûrement
De ton état présent le tort et l'avantage :
Si tu n'as plus de femme, il te reste un ami
Qui ne te gronde pas; et ta femme aujourd'hui
T'auroit déjà grondé dix fois.

GUILLAUME.

Mais l'habitude...

MARTIN.

Le beau régime !

GUILLAUME.

Oui, sois persuadé
Que j'ai besoin d'être grondé :
J'y suis fait.

MARTIN.

Mais l'inquiétude,
Les peines d'esprit et de cœur
Que donnent l'embarras et les soins d'un ménage ?

GUILLAUME.

Crois-moi, ces chagrins là ne sont pas sans douceur
Quand une épouse les partage.

MARTIN.

En vérité le Ciel t'a bien pétri,
Mon cher voisin, pour faire un vrai mari.

GUILLAUME. (ici l'enfant rentre.)

Hélas ! que trop ! Souvent j'ai goûté mille charmes
En voyant ma Thérèse avec moi s'attendrir :
Si quelquefois ému par de vives alarmes,
Il m'échappoit des pleurs, elle y mêloit ses larmes,
Et ma douleur se changeoit en plaisir.

MARTIN, gaîment.

Le pauvre homme !

GUILLAUME.

Mon fils, image de ta mère,
C'est toi qui me consoleras.

L'ENFANT.

Mais, tu me l'as promis, toi ; tu me la rendras ?

MARTIN, à part.

Ceci va mal.

GUILLAUME.

Elle m'étoit bien chère!
Je la retrouve dans tes yeux.
Tes traits m'offrent des siens une image fidèle.
Je la retrouverai bien mieux,
Mon cher enfant, si tu m'aimes comme elle.

MARTIN.

(à part.) (haut.)
Éloignons cet enfant. Adieu donc.

(il emmène l'enfant, qui résiste.)

GUILLAUME, vivement.

Où vas-tu?

MARTIN.

Tu sais bien qu'il est convenu
Qu'en attendant que votre juge,
Ce soir, à l'un des deux l'adjuge,
Votre fils restera chez moi.

GUILLAUME, à son fils.

Tu m'abandonnerois!

L'ENFANT, volant dans ses bras.

Non: je reste avec toi.
(à Martin.)
Laissez-moi.

GUILLAUME, à Martin.

Laisse-le.

MARTIN.

Comment! quelle foiblesse!
Jusqu'à ce point est-il permis d'aimer!

GUILLAUME.

Attends que tu sois père avant de me blâmer.

(à son fils qu'il embrasse.)

Moi te quitter! jamais!

MARTIN, bas, à Guillaume.

Chut! Thérèse s'avance.

Ton fils...

GUILLAUME, alarmé.

Il ne faut pas qu'il paroisse à ses yeux.

MARTIN.

Je l'emmène chez moi.

GUILLAUME, vivement.

Non.

MARTIN, insistant.

Pourquoi?

GUILLAUME.

J'aime mieux

(à son fils.)

Le cacher. Entre ici.

(il le fait entrer par une porte latérale.)

L'ENFANT, hésitant.

Tu le veux?

GUILLAUME.

Oui. Silence!

MARTIN, fermant la porte et prenant la clef.

(à part.)

Je le tiens.

(il sort doucement tandis que Thérèse entre avec le Juge.)

SCÈNE VI.

THÉRÈSE, LE JUGE, GUILLAUME.

THÉRÈSE, au Juge, en entrant.

C'est à vous, monsieur, que j'ai recours.
Je demande mon fils, au nom de la nature,
Au nom du ciel!

GUILLAUME.

Monsieur, je vous conjure
De m'écouter!

THÉRÈSE, à Guillaume.

Eh! vos discours
Peuvent-ils balancer les larmes d'une mère!

GUILLAUME.

Mais la raison?...

THÉRÈSE.

Qu'est-elle à côté de l'amour?

GUILLAUME, au Juge.

Écoutez la justice!

THÉRÈSE.

Écoutez ma prière!

LE JUGE.

(à part.) (haut.)
Je les tiens. Parlez tour à tour.

GUILLAUME.

J'y consens.

THÉRÈSE.

Pouvez-vous refuser à mes larmes

L'être à qui j'ai donné le jour !
Le fruit de mes amours, l'objet de mes alarmes,
L'enfant né dans mes bras, du sein de mes douleurs,
Couvert de mes baisers et baigné de mes pleurs !
Tout son sang est le mien, et sa vie est la mienne.
Il n'est point de lien par lequel il ne tienne
Au sein qui le conçut, au sein qui l'a nourri,
Au cœur qui l'a toujours si tendrement chéri.
Cette bouche a reçu sa première caresse.
C'est en me respirant qu'il connut la tendresse;
Le premier nom qu'il a prononcé, c'est le mien.
Son ame, son esprit, son cœur, tout m'appartient...
Il me coûte assez cher ! Que sont les droits d'un père,
Près des soins, des travaux, des douleurs d'une mère?
Mon fils est mon trésor, mon cher fils est mon bien.
Dans les bras de sa mère il est inviolable.
Oui ! pour nous désunir il faut nous déchirer;
Et le ciel qui m'entend, n'oseroit séparer
Ce que l'amour et Dieu rendent inséparable.

GUILLAUME.

Monsieur, défiez-vous des pleurs
Et des soupirs. Vous savez qu'une femme
N'use de ces moyens que faute de meilleurs.
(à Thérèse.)
La nature a prescrit votre empire, madame.
De votre fils si vous avez pris soin
Dans les jours périlleux de sa première enfance,
C'est de moi qu'il aura besoin
Dans les jours orageux de son adolescence.
Il vous doit jusqu'ici la vie et la santé;
Mais ce courage et cette fermeté,

Cette vigueur de caractère,
Ces talens, ces vertus qui seules peuvent faire
Les hommes et les citoyens,
Un fils ne peut jamais les devoir qu'à son père.
Mon fils est un enfant dans les bras de sa mère.
Pour être un homme, il faut qu'il passe dans les miens.
(avec ame.)
Eh ! d'ailleurs, de quel droit une épouse volage,
En exilant le bonheur de ces lieux,
Prétend-elle encore à mes yeux
Enlever jusqu'à son image !
Prenez un autre époux et faites son bonheur.
Allez lui prodiguer vos faveurs et vos charmes.
Otez-moi tous mes biens en m'ôtant votre cœur ;
Mais laissez-moi mon fils pour essuyer mes larmes !

THÉRÈSE, émue.

Vos larmes ?

GUILLAUME.

Ah ! ce ne sont pas
De ces larmes délicieuses
Que nous versions ensemble !

THÉRÈSE, à part.

Hélas !
Quels regrets !

GUILLAUME, à part.

Quels tourmens !

LE JUGE, à part, en les considérant.

Ah ! qu'il faut de combats
Pour séparer deux ames vertueuses !
(haut.)
Mes amis, je vais prononcer...

Vous tremblez?

GUILLAUME, tremblant.

Ce n'est rien.

THÉRÈSE, de même.

Cela peut passer.

Parlez.

SCÈNE VII.

THÉRÈSE, LE JUGE, GUILLAUME, MARTIN, au fond du théâtre.

MARTIN, à part.

J'arrive à temps!

LE JUGE, prononçant.

Vos droits étant les mêmes,
Et la loi ne pouvant diviser votre bien,
Pour en jouir tous deux, vivez ensemble.

(il s'éloigne un peu, en les observant.)

THÉRÈSE, timidement à Guillaume.

Eh bien?

GUILLAUME, indécis.

(à Martin, qui se place entre eux.)

Mais... moi... Qu'en pensez-vous?

MARTIN.

Ma foi, petit moyen.
Cet homme-là craint les extrêmes
Et cherche un parti mitoyen.

LE JUGE, cherchant au fond du théâtre.

Si je trouvois leur fils!

MARTIN, continuant.

Je voudrois tout ou rien.

THÉRÈSE, voyant le Juge s'éloigner.

Notre juge s'en va?

(ici le Juge frappe à toutes les portes.)

MARTIN.

Tant mieux! Tenez, je gage
Que, n'ayant pu trouver moyen de s'en tirer,
Il vous a débité, suivant le vieil usage,
Un beau sermon pour vous faire pleurer...
Mais que vois-je! auroit-il vraiment touché votre ame?
Le tour seroit plaisant, d'honneur!

GUILLAUME, s'essuyant les yeux.

Je n'ai pleuré qu'après madame.

THÉRÈSE, de même.

Je n'ai pleuré qu'après monsieur.

(ici l'enfant paroît à une fenêtre, au-dessus de la porte, à gauche.)

MARTIN.

Et voilà justement comme on gâte une affaire.

LE JUGE, écoutant à la porte.

Je crois que je l'entends.

MARTIN, à tous deux.

(emmenant Thérèse, qui hésite.)

Un peu plus de vigueur!
Ah! bons dieux! qu'un divorce est difficile à faire!
Allons!...

(elle le suit avec contrainte.)

L'ENFANT, à la fenêtre.

Maman!

GUILLAUME, appercevant son fils.

Ciel!

LE JUGE, de même.

Bon!

THÉRÈSE, accourant et lui tendant les bras.

Mon fils!

MARTIN, à part.

Tout est perdu!

LE JUGE, montrant Martin.

Voilà le voisin confondu.

L'ENFANT, voulant s'élancer.

Reçois-moi dans tes bras.

THÉRÈSE, très-vivement.

Non, mon enfant, de grace! Arrête!

L'ENFANT.

Ouvre-moi donc, au moins, que je t'embrasse.

THÉRÈSE, allant pour ouvrir.

(avec surprise.)

Descends... La clef?

GUILLAUME, étonné.

Comment!

LE JUGE, regardant Martin embarrassé.

On la retrouvera.

MARTIN, à part.

Je tremble!

THÉRÈSE, à Guillaume.

Eh bien!

GUILLAUME.

J'ignore...

LE JUGE, montrant Martin.

Elle est là, je parie...

MARTIN, la rendant avec confusion.

La voici.

THÉRÈSE, la prenant vivement.

Dans vos mains!

(elle ouvre; l'enfant sort.)

MARTIN, s'esquivant.

Point de cérémonie;
Serviteur.

(il sort malgré le Juge.)

THÉRÈSE, prenant son fils dans ses bras.

Cher enfant!

L'ENFANT.

Ma mère, te voilà!
(à Guillaume.)
Papa, tu me tiens ta promesse.

THÉRÈSE, le retenant.

Ah! ne me quitte point, mon cher fils, reste-là.
Voyons qui t'en arrachera!

GUILLAUME.

Mon cher fils, m'aurois-tu privé de ta tendresse?

L'ENFANT, courant à lui.

Non, tu l'as toujours.

THÉRÈSE, désespérée.

Ah! grands dieux!

GUILLAUME.

Mon fils est à son père...

THÉRÈSE.

A sa mère.

L'ENFANT, leur tendant les bras.

A tous deux.

LE JUGE, leur montrant l'enfant.

La nature a parlé.

THÉRÈSE, au Juge.

Que mes pleurs vous fléchissent!

GUILLAUME.

Monsieur, pourriez-vous m'arracher!...

LE JUGE, avec feu.

Eh! ne voyez-vous pas que cet enfant si cher,
Sur lequel de concert vos vœux se réunissent,
Est le centre commun où vos cœurs aboutissent?
Que vous vous adorez encore, malgré vous,
Dans l'être qui confond votre double existence;
Et qu'il n'est point de loi, qu'il n'est point de distance
Qui vous puisse affranchir de ces liens si doux,
Dont l'amour paternel enchaîne les époux?

GUILLAUME, THÉRÈSE, à part.

Hélas!

LE JUGE, continuant.

Renoncez tous les deux
A la fidélité que vous avez jurée.
Oubliez vos sermens : mais voici d'autres nœuds :
(il leur fait tenir chacun une main de l'enfant placé entre eux.
Rompez, si vous l'osez, cette chaîne sacrée.

GUILLAUME, THÉRÈSE.

Cher enfant!

THÉRÈSE, à Guillaume.

Tu chéris ton fils;
Souviens-toi que je suis sa mère.

GUILLAUME.

Pardonne les torts de son père!

L'ENFANT.

Allons, ne pleurez plus, et soyez bons amis.

GUILLAUME, embrassant son fils et son épouse.

Oui, mon enfant.

THÉRÈSE, de même.

Oui, pour la vie.

LE JUGE, les considérant.

Ainsi tous les époux puissent-ils être unis !

THÉRÈSE.

Mon tendre ami.

GUILLAUME.

Ma tendre amie,
Si quelqu'événement dont je ne réponds pas...

THÉRÈSE.

Si quelque parole... indiscrète,
Entre nous désormais cause quelques débats.

GUILLAUME.

Prenons en même temps notre enfant dans nos bras...

THÉRÈSE, vivement.

Et la paix sera bientôt faite.

GUILLAUME.

Notre voisin s'est éclipsé ?

LE JUGE.

Sa présence en ces lieux n'étoit plus nécessaire :
Quand l'honnête homme enfin se voit désabusé,
Le méchant disparoît, et son règne est passé.

L'ENFANT.

Il disoit qu'il seroit mon papa.

GUILLAUME, avec indignation.

Lui, ton père!
(avec douceur.)
Il nous a fait du mal ; allons, il faut le taire.

THÉRÈSE.

Et même, s'il se peut, il le faut oublier.

(ici Guillaume et Thérèse, après s'être consultés, se présentent au Juge.)

LE JUGE.

(à part.) (haut.)

Quelle vengeance! Eh bien?

GUILLAUME.

Pourrions-nous vous prier
D'un service?

LE JUGE.

De quoi?

THÉRÈSE, naïvement.

De nous remarier.

LE JUGE, souriant.

Il n'en est pas besoin.

GUILLAUME, avec joie.

Vraiment!

LE JUGE.

Mon ministère
Ne pouvoit sur-le-champ rompre vos nœuds sacrés.

GUILLAUME.

Ne nous avez-vous pas ce matin séparés?

LE JUGE, vivement.

Je ne l'aurois pas fait si j'avois pu le faire.

THÉRÈSE.

Quoi! vous nous trompiez?

LE JUGE.

Oui. Je crois
Que vous me pardonnez cette innocente ruse.
J'étois sûr que l'amour, en reprenant ses droits,
Auprès de vous me serviroit d'excuse.

THÉRÈSE, avec ame.

Ah ! vous nous connoissiez.

LE JUGE.

Souvenez-vous donc bien
Que les époux unis par un hymen stérile
Peuvent se dégager de sa chaîne inutile ;
(il montre l'enfant.)
Mais qu'un père, une mère, unis par ce lien,
N'ont pas le droit de compromettre,
Pour s'affranchir, le sort de leur enfant ;
Et que la Loi gémit souvent,
Quand vous la forcez de permettre
Ce que la Nature défend.

FIN DU SECOND ET DERNIER ACTE.

LA
TOILETTE DE JULIE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

JULIE, jeune veuve.
MÉLISSE, mère de Julie.
MELCOURT, } amans de Julie.
LE MARQUIS, }
L'ABBÉ ZÉPHIRE.
LE CHEVALIER NARCISSE.
Une MARCHANDE DE MODES.

La Scène est à Paris, dans la maison que Mélisse et Julie occupent ensemble.

LA TOILETTE DE JULIE.

Le théâtre représente l'appartement de Julie, éclairé d'un demi-jour; au fond, une porte; sur le devant, une toilette.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉLISSE, MELCOURT.

(Ils sont assis, et leur entretien paroît continuer.)

MÉLISSE.

Oui, j'en conviens, le penchant de Julie
L'entraîne un peu vers la frivolité.
Que voulez-vous ? elle est jeune, jolie,
Et les plaisirs sont faits pour la beauté.

MELCOURT.

Ah! des plaisirs qui suivent la jeunesse
Qu'elle se fasse une riante cour :
Dans le printemps, pour jouir, le temps presse ;
Cette saison passe comme un beau jour.
Mais à quoi bon surcharger sa parure
D'un ridicule et frivole attirail,
Et sous le fard déguisant sa figure,
En effacer les roses en détail ?

MÉLISSE.

Mon cher Melcourt, on est jeune, on est femme,
Et l'on veut plaire.

MELCOURT.

Eh ! pour plaire, madame,
L'art vaut-il mieux que la simplicité ?
Le fard peut-il embellir la beauté ?
Le fard sied-il au front de l'innocence ?
Julie est belle ; elle a de la décence,
Des traits charmans, des yeux pleins de candeur ;
Sa figure est l'image de son cœur :
A ces trésors, que l'esprit assaisonne,
Faut-il déjà renoncer pour toujours,
Et voir, hélas ! au printemps de ses jours,
Périr, en fleurs, les fruits de son automne ?

MÉLISSE.

Que par l'amour ses yeux soient éclairés.
De ses erreurs vous la corrigerez :
Elle vous aime.

MELCOURT.

Oui ; mais les airs, la mode,
Le tourbillon d'un monde séducteur,
Depuis six mois m'éloignent de son cœur.
Au ton du jour sa vertu s'accommode.
Julie aspire à la félicité
D'un cœur, qui veut être aimé pour lui-même ;
Et son esprit prend de ce bien suprême
L'illusion pour la réalité.
Je vois chez elle un monde, une cohue
De freluquets, dont les airs font pitié ;
A ses amis sa porte est défendue.

Elle n'a plus d'instans pour l'amitié,
Ni pour l'amour !

MÉLISSE.

Que la raison l'éclaire :
Soyez son guide et mon consolateur;
Arrachez-lui le bandeau de l'erreur;
Ramenez-la dans les bras de sa mère.
Je l'ai perdue, hélas ! je le sens bien !
Ah ! par vos soins que l'amour me la rende !
Votre intérêt s'accorde avec le mien,
Et c'est pour vous que je vous la demande.

MELCOURT.

Je le voudrois : mais comment écarter
Tant de rivaux dont la cour l'environne ?
Un chevalier, épris de sa personne,
Savant dans l'art d'enrichir, d'inventer
Ces riens brillans et ces modes nouvelles
Qui font tourner tant de jeunes cervelles ?
Un marquis fat, mais léger, séduisant,
Déraisonneur admirable, amusant,
Approuvant tout, jusques aux ridicules,
De la sagesse égayant les scrupules,
Et parvenant au cœur de la beauté
Par le chemin de la frivolité ?
Un abbé fade, un être parasite,
Homme femelle, et dont tout le mérite,
En fredonnant sur son léger fausset,
Est de juger d'un pouf ou d'un bonnet;
Dans les boudoirs professant l'art de plaire,
Chez nos Laïs faisant son séminaire;

Martyrisant le bon sens, la vertu,
Sifflé partout, et partout bien reçu?

MÉLISSE, se levant.

Ah! paroissez (c'est trop de modestie),
Et vous vaincrez. Pardonnez à Julie
Quelques erreurs. Veuve et libre à vingt ans,
Elle a besoin de vos conseils prudens.
Assez longtemps vous l'avez négligée :
Son foible cœur se trouvant sans appui,
Chancelle : mais rendez-lui son ami ;
En un seul jour vous la verrez changée.

MELCOURT.

Mais vous pourriez...

MÉLISSE.

Non ; sitôt que je voi
Couler ses pleurs... soyez plus fort que moi!
De ce combat l'amour aura la gloire,
Et l'amitié lui devra sa victoire.

SCÈNE II.

MELCOURT, seul.

Si le poison n'a pas atteint le cœur,
Je puis encore espérer. O Julie!
Vous que l'amour semble avoir embellie
Pour faire enfin triompher la candeur ;
Où cherchez-vous la beauté? quelle erreur!
Et c'est ainsi que l'art corrompt les femmes.
Il sait d'abord déguiser leur beauté,
Puis leur esprit, puis passant dans leurs ames,

Il en bannit l'aimable vérité :
A la candeur succède l'imposture,
Et l'inconstance à la fidélité...
Mais ma Julie a l'ame noble et pure ;
Le cœur est bon ; l'esprit seul est gâté ;
Et l'amour peut la rendre à la nature.

SCÈNE III.

MELCOURT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, légèrement.

Eh bien ! mon cher, toujours triste et rêveur ?
On vous maltraite ? oh ! je vous plains, d'honneur !
Que voulez-vous? de cet esprit sévère,
De ce ton grave, et de cet air penseur
Les progrès sont très-lents pour l'ordinaire.
Le ton léger, le costume galant,
L'esprit toujours nouveau, toujours brillant,
En quatre mots, voilà tout l'art de plaire,
Et me voilà. Du cours de mes succès
Je suis surpris ! je cours, je papillonne,
Je tombe au piége, et je romps mes filets :
De fleurs en fleurs, et d'objets en objets,
Je fuis l'amour, et l'amour me couronne.
Je suis encor des vôtres quelques jours ;
Car je prétends vous achever Julie.

MELCOURT.

Nous l'achever?

LE MARQUIS.

Oui ; l'ébauche est jolie.

MELCOURT.

Qu'y manque-t-il pour plaire ?

LE MARQUIS.

Du secours.
Elle promet... et puis, par fantaisie,
Je pourrois...

MELCOURT.

Quoi ?...

LE MARQUIS, négligemment.

Que sait-on ? l'épouser.

MELCOURT.

L'épouser !

LE MARQUIS.

Oui ; vous m'y faites penser :
Et puisqu'il faut faire cette folie,
J'aime autant, moi, la faire avec Julie.

MELCOURT.

Un tel motif la flattera.

LE MARQUIS.

Je croi
Qu'elle a toujours eu des desseins sur moi.
Elle m'écoute, et même m'étudie.
Elle profite assez de mes leçons.

MELCOURT, à part.

Hélas ! que trop !

LE MARQUIS, continuant.

Ce sont d'autres façons,
Et d'autres airs. Mais, comme elle est novice,
Et qu'elle eût trop exigé de mes soins,
J'ai cru devoir me donner pour adjoints
L'abbé Zéphyr, le chevalier Narcisse ;

Deux grands sujets, deux talens merveilleux
Dans les secrets profonds de la toilette,
Dans l'art de rendre une femme parfaite;
Ce que Paris a jamais eu de mieux.

MELCOURT, froidement.

Oui, l'un vaut l'autre.

LE MARQUIS.

Ah ça, sans jalousie,
Qu'entre nous deux ceci soit arrangé.
Je ne crois pas que le cœur de Julie
Longtemps encore puisse être partagé.
S'il est à vous, je quitte la partie;
S'il est à moi, prenez votre congé.

MELCOURT.

Vous risquez peu.

LE MARQUIS, négligemment.

De celui que l'on aime
On suit assez le goût et les avis:
Or vous voyez si les miens sont suivis.
Elle se met avec un art extrême;
Vous concluez aisément...

MELCOURT.

Je conclus
Que dans ces lieux mon amante n'est plus.
Vous y cherchez une femme frivole,
Vive, étourdie, enlevant tous les cœurs,
Et vous aimez à voir, pour votre idole,
Fumer l'encens de mille adorateurs.
Je chérissois une femme modeste,
Que la vertu pouvoit seule embellir,
De son état se plaisant à remplir

Tous les devoirs, et négligeant le reste,
Gagnant les cœurs sans les avoir soumis,
Pour les dompter n'apprêtant pas ses armes,
Et des amans captivés par ses charmes,
Par ses vertus se faisant des amis.

LE MARQUIS.

Ah! la voici

(il va au devant d'elle.)

MELCOURT, à part.

Courage!

SCÈNE IV.

JULIE, en négligé très élégant, avec une coiffure énorme et du rouge; LE MARQUIS, MELCOURT.

LE MARQUIS, baisant la main de Julie.

Qu'elle est belle!
Levez les yeux... Encor de la pudeur!
Regardez-moi: ferme!.. quelle lenteur
Dans vos progrès!

JULIE, légèrement.

Pour une bagatelle
Point de courroux: on se corrigera.
Vous me restez? notre pièce nouvelle,
Notre souper, notre bal, tout cela

(à Melcourt.)

Exigera toilette... Ah!.. vous voilà,
Monsieur?

MELCOURT.

Pardon: j'hésitois, et peut-être

En ce moment serois-je à vos genoux.
Mais quand mon cœur m'a dit que c'étoit vous,
Mes yeux jamais n'ont pu vous reconnoître.

JULIE, avec dépit.

L'excuse est neuve.

MELCOURT, la menant devant sa toilette.

Hélas ! daignez vous voir ;
Et comparez devant votre miroir,
Comparez-vous avec cette Julie
Jadis, sans art, si fraîche et si jolie !
Retrouvez-vous ce coloris naissant,
Ce teint de lis, et le fard innocent
Que sur le front répand la modestie ?
Retrouvez-vous enfin votre printemps
Sous ce pompeux et frivole étalage ?
Non ; vous avez au moins doublé votre âge ;
Ce n'est plus vous ; vous avez quarante ans.

JULIE.

Vous plaisantez...

MELCOURT, froidement.

Non, je vous rends justice.

LE MARQUIS.

Le trait est vif.

MELCOURT.

Hélas ! il est trop vrai !

JULIE, à part.

L'impertinent !

MELCOURT.

La mode et le caprice

Vous ont vieillie.. Adieu.

JULIE, comme voulant le retenir.

Mais...

MELCOURT, saluant.

J'attendrai
Que la nature enfin vous rajeunisse.

(il sort.)

SCÈNE V.

JULIE, LE MARQUIS.

JULIE.

Le cruel homme !

LE MARQUIS.

Il veut se divertir :
Il s'y prend mal.

JULIE.

Que j'aurois de plaisir
A le haïr, s'il étoit moins aimable !

LE MARQUIS, riant avec dépit.

Aimable ? Ah ! ah ! vous lui faites honneur.
En quoi !

JULIE.

J'aimois son esprit et son cœur.

LE MARQUIS.

C'est un travers vraiment impardonnable ;
Le sentiment vous domine à tel point !...

JULIE.

Il est trop vrai !

LE MARQUIS.

Vous n'en guérirez point ?

JULIE, douloureusement.

Melcourt me fuit!

LE MARQUIS, feignant de sortir.

Et moi...

JULIE, l'arrêtant.

Tout m'abandonne!

Restez.

LE MARQUIS, regardant vers la porte.

On vient...

JULIE, vivement.

Je n'y suis pour personne.

SCÈNE VI.

JULIE, LE MARQUIS, l'abbé ZÉPHYR; il porte un carton sous son bras, et est suivi d'une marchande de modes qui porte un carton énorme.

LE MARQUIS.

L'abbé Zéphyr!

JULIE, avec impatience.

L'Abbé! je n'y suis pas.

LE MARQUIS, mystérieusement.

Vous voyez bien... allez vous faire écrire.

L'ABBÉ, à Julie.

Je n'y suis pas non plus : je viens vous dire
Que ma marchande, et moi, sommes là bas.

JULIE, regardant le carton de l'Abbé.

Qu'apportiez-vous?

L'ABBÉ.

Des gazes, des dentelles,

Et des projets de coiffures.

JULIE, vivement.

J'y suis.

(elle prend le carton de l'Abbé)

LE MARQUIS, à part.

Oh! le sot homme avec ses bagatelles!

JULIE, s'asseyant, et faisant signe à l'Abbé de s'asseoir.

On est toujours chez soi pour ses amis.

(elle examine le carton.)

Mais c'est divin!

L'ABBÉ, présentant la marchande de modes.

C'est l'ouvrage des fées!

C'est un talent comme l'on en voit peu;
Et nos beautés en sont toutes coiffées.
C'est ma marchande. Un chef-d'œuvre est un jeu
Entre ses mains; enfin, c'est un modèle
De goût, de grace et de diversité.
Son art brillant évite à la beauté
Le triste écueil de l'uniformité.
Depuis quatre ans j'étudie avec elle.
Je l'ai formée; et même, au premier jour,
Je lui procure un début à la cour.

JULIE.

Vous nous l'ôtez?

L'ABBÉ.

J'en fais le sacrifice.

JULIE.

De quel trésor, l'Abbé, vous nous privez!
Le trait est noir!

LE MARQUIS.

L'Abbé, si vous pouvez,
Permutez-la contre un bon bénéfice.

L'ABBÉ.

Il est trop tard... hai!.. la tête!.. les nerfs!...

JULIE.

Qu'avez-vous donc?

LE MARQUIS.

Quelle mouche vous pique?

L'ABBÉ.

Il se répand une odeur... spasmodique,
Et qui me met le système à l'envers.

LE MARQUIS.

Je vous prédis le chevalier Narcisse.

SCÈNE VII.

JULIE, LE MARQUIS, L'ABBÉ, LE CHEVALIER, en habit du matin très recherché; LA MARCHANDE DE MODES, préparant la toilette.

LE MARQUIS, appercevant le Chevalier.

L'avois-je dit?

L'ABBÉ, reculant son siége.

C'est lui.

JULIE, gracieusement.

C'est lui.

LE CHEVALIER, d'un ton mignon.

Comment?

LE MARQUIS, riant.

Nous avions tous le même sentiment.

JULIE, au Marquis.

Ah ! de l'esprit ?

LE CHEVALIER, avec fatuité.

Je....

(il s'assied.)

L'ABBÉ, s'éloignant encore.

Je suis au supplice !

JULIE.

Sa coiffure est d'un fini précieux.

LE CHEVALIER, minaudant.

De grace !...

JULIE.

Allons, venez, qu'on vous admire.
Il est charmant !

(Julie, le Marquis et l'Abbé examinent le Chevalier en mettant leur mouchoir devant leur nez.)

L'ABBÉ.

Il est délicieux !

LE MARQUIS.

C'est du bon style.

LE CHEVALIER.

Oui, l'on daigne me dire
Que j'ai du goût; il faut bien y souscrire.
Mon parfumeur est un homme divin ;
Je lui dois tout ; je l'aime à la folie,
Ce coquin là.

JULIE, ôtant son mouchoir.

Vous êtes au jasmin.

LE CHEVALIER.

Au jasmin ? Fi !.. je suis à l'*ambroisie*.

L'ABBÉ, ôtant son mouchoir.

A l'ambroisie !.. eh ! vraiment, l'on s'y fait.

Je veux aussi me mettre, auprès des belles,
En bonne odeur.

(il s'applaudit.)

LE CHEVALIER.

Ah dieux! le joli trait!

LE MARQUIS.

C'est un zéphire, et de nom, et d'effet.

JULIE.

Il a l'esprit tout brillant d'étincelles.

L'ABBÉ.

Je m'éblouis moi-même.

JULIE, se mettant à sa toilette.

Commençons.
J'aurai besoin, messieurs, de vos leçons.

LE CHEVALIER.

Quels traits!

L'ABBÉ.

Quel teint!

LE MARQUIS.

Laissons là, je vous prie,
Tout le menu de la galanterie :
Traitons ceci gravement.

SCÈNE VIII.

Les précédens, MÉLISSE tenant MELCOURT par la main et le faisant entrer malgré lui.

MÉLISSE, à Melcourt.

Je le veux.

MELCOURT, en entrant.

Vous voulez donc donner la comédie?

JULIE, à Melcourt avec trouble.

Vous revenez?

MELCOURT, troublé.

Vous faire mes adieux.

JULIE, vivement.

Vos adieux!

MELCOURT.

Oui.

LE MARQUIS, à part.

Bon!

MÉLISSE, à Melcourt.

C'est une folie!

Vous voulez fuir; nous voulons vous garder.

LE MARQUIS, à part.

Nous allons voir.

MÉLISSE.

Messieurs, je vous engage
A lui donner des principes d'usage,
Et je vous laisse un sage à dérider.

SCÈNE IX.

JULIE à sa toilette, LE MARQUIS, L'ABBÉ, LE CHEVALIER, papillonnant autour d'elle et de la Marchande de modes ; MELCOURT, sur le devant de la scène.

JULIE, à Melcourt.

Asseyez-vous.

(il s'assied près de la toilette.)

L'ABBÉ.

Quel est donc, chevalier,
Cet être là ?

LE CHEVALIER.

Rien ; c'est un philosophe.

L'ABBÉ.

Un philosophe ! ah ! c'est particulier !
Il est taillé d'une plaisante étoffe.

LE CHEVALIER.

Dans son maintien il n'est pas fort aisé.

L'ABBÉ.

Monsieur paroît un peu... dépaysé ?

MELCOURT.

Avec vous, oui, non pas avec madame.
Puisque l'amour règne au fond de mon ame,
Je ne suis pas étranger à sa cour :
Monsieur l'Abbé, qui suit souvent ses traces,
Devroit savoir au moins, que de l'Amour
La patrie est toujours où sont les Graces.

JULIE, à Melcourt.

Vous me flattez.

LE MARQUIS, d'un ton protecteur.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

Bravo !

L'ABBÉ.

Pas mal.

LE MARQUIS, prenant un pot de rouge.

Messieurs, chacun est ici nécessaire :
Il faut savoir être utile pour plaire :
J'apprête, moi, le rouge végétal.

L'ABBÉ.

Moi, les fleurs.

LE CHEVALIER.

Moi, l'écrin.

L'ABBÉ, montrant Melcourt.

Et que va faire
Durant ce temps, monsieur?

MELCOURT.

Monsieur l'Abbé,
Tandis qu'aux fleurs vous serez occupé,
Je pourrai, moi, dire votre bréviaire.

JULIE, essayant un paquet de fleurs sur sa tête.

Melcourt, je crois que ces fleurs iroient bien.

MELCOURT.

C'est votre goût; et chacun a le sien.

LE MARQUIS, le lui attachant.

Essayez-les toujours.

MELCOURT, vivement.

Vous couvrez celles

Dont la nature a semé votre teint ;
Leur coloris sous cette ombre s'éteint.
Laissez briller vos roses naturelles.
Pourquoi vouloir, au plus beau de vos ans,
Des fleurs d'hiver couronner le printemps ?

JULIE.

Mais c'est la mode.

MELCOURT.

Oui ; la coquetterie,
En nous cachant quelque difformité,
Trouve ainsi l'art d'enlaidir la beauté.
La mode, hélas ! qui jamais ne varie,
Mais que l'on quitte avec tant de regrets,
Est, croyez-moi, celle d'être jolie.
Lorsque l'on a, comme vous, mille attraits,
Sans art, sans fard, sans fleurs et sans apprêts,
On est toujours à la mode, Julie !

LE MARQUIS.

Ainsi parloient jadis nos bons aïeux,
Quand leurs moitiés lourdement empesées
Étudioient leurs graces compassées.
Ce temps passé n'est plus. Au zéphyr amoureux
Abandonnez vos tresses vagabondes :
La beauté gagne à ce désordre heureux
Ainsi Vénus sortit du sein des ondes !
Donnez le ton aux Vénus d'aujourd'hui ;
Suivez l'Amour ; variez comme lui.
Le rang, l'usage, exigent la parure,
Et rien n'est plus bourgeois que la nature.

JULIE, souriant à son miroir.

Mais, en effet, ce désordre est charmant.

MELCOURT.

Je le veux bien.

LE MARQUIS, lui présentant le rouge.

Le rouge est prêt.

MELCOURT, vivement.

Comment?

En profanant le teint de l'innocence,
Vous allez donc renoncer à rougir!

JULIE.

J'en mets très peu.

LE MARQUIS.

L'on en met par décence:
On se le doit.

MELCOURT.

(pendant les vers suivans, Julie fait usage des drogues que lui présentent le Marquis, l'Abbé et le Chevalier.)

Beauté, fleur du plaisir,
N'étois-tu pas assez tôt moissonnée,
Sans que la mode encor t'eût condamnée
Presqu'en naissant, à te laisser flétrir?
A dix-huit ans, Églé, déjà coquette,
A pris le rouge en sortant du couvent.
Son jeune front, qui rougissoit souvent,
Ne rougit plus, graces à sa toilette.
Son œil hagard, en sa vivacité
Ressemble à l'œil de la duplicité.
De ses sourcils l'art a tracé l'ébène,
Et d'un bleu tendre imbibant son pinceau,
A d'une main sagement incertaine
Fait sur le blanc circuler quelque veine
Pour animer ce visage nouveau.

(montrant Julie.)

Des jeux, des ris, voici l'aimable reine ;
Volez, zéphyrs ; mais ne l'approchez pas ;
Discrètement retenez votre haleine ;
Sinon craignez de souffler ses appas.

JULIE, d'un air déconcerté.

Mais...

LE MARQUIS, lui représentant le rouge, les fleurs, le flacon, &c.

Vains discours ! vos roses sont ternies :
Ranimez-les, et que sous votre main
En un instant elles soient rajeunies,
Comme les fleurs aux rayons du matin.
Parfumez-vous d'une divine essence :
Qu'autour de vous un nuage exhalé
D'une déesse annonce la présence.

(il lui présente un écrin.)

Que de brillans votre front étoilé
Éclipse tout : de l'empire suprême
Quand on jouit, quand on tient sous sa loi
Le monde entier, il faut autour de soi
Faire briller l'éclat du diadême.

MELCOURT.

Quoi ! vous voulez, en dépit du bon sens....

JULIE, l'interrompant.

C'en est assez. Dit-on quelques nouvelles ?

LE CHEVALIER.

Oui.

MELCOURT.

Les détails en sont intéressans.
On nous propose un projet....

LE CHEVALIER, l'interrompant.

Les rubans ...

MELCOURT, continuant.

Pour le bonheur du peuple.

LE CHEVALIER, de même.

Et les dentelles...

MELCOURT, au Chevalier.

Parlez, monsieur, je me tais.

LE CHEVALIER, continuant.

En un jour
Ont essuyé le plus fâcheux retour
Auquel jamais le goût eût pu s'attendre.
La gaze a pris le dessus! et bientôt,
Lasse du rose et du coquelicot,
L'Europe entière a repris le bleu tendre.

(ici l'Abbé tire d'un carton une coiffure énorme.)

MELCOURT, au Chevalier.

Mon capitaine, en vérité, voilà
(voyant la coiffure.)
De grands revers!.. quel est ce monstre-là?

L'ABBÉ.

Un monstre! Ah! ah! monsieur sans doute arrive
Du Nouveau-Monde?

MELCOURT, à Julie, prête à mettre la coiffure.

Au nom de l'amitié
Dispensez-vous...

JULIE, tandis qu'on lui essaye la coiffure.

Laissez.

MELCOURT.

Quoi! sans pitié
Vous enterrez la beauté toute vive?

LE MARQUIS, regardant Julie.

C'est à ravir !

JULIE, à l'Abbé et au Chevalier.

Messieurs, qu'en pensez-vous ?

LE CHEVALIER.

Ma foi, divin !

L'ABBÉ.

Il va comme un bijou.

JULIE, d'un air triomphant.

Eh bien, Melcourt ?

MELCOURT, la considérant.

Eh bien.... c'est là Julie ?

(il s'éloigne.)

JULIE, avec dépit.

Vraiment ?

LE MARQUIS, arrêtant Melcourt.

Songez à nos conventions.

MELCOURT.

Je m'en souviens, et jure, pour la vie
D'être fidèle à nos conditions.

(de loin, regardant Julie.)

Adieu.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, JULIE, LE CHEVALIER, L'ABBÉ, LA MARCHANDE DE MODES occupée autour de Julie.

JULIE, au moment où sa coiffure est posée.

Voyez, Melcourt.

LE MARQUIS, légèrement.

Il est parti.

JULIE, avec trouble.

Sans dire un mot ?

L'ABBÉ.

Oui, c'est là sa manière.

JULIE.

Qu'on le rappelle.

LE MARQUIS.

Il est bien loin d'ici !...

Mais on diroit qu'il a l'art de vous plaire.

JULIE, sèchement.

Cet homme-là ?

LE MARQUIS.

Comment ? de la colère ?

JULIE, de même.

Non : je le hais tranquillement.

LE MARQUIS.

Tant pis !

JULIE.

J'aurois besoin d'un peu de solitude.

LE MARQUIS, mystérieusement.

Vous entendez, messieurs.

JULIE.

Marquis, adieu.

LE MARQUIS, déconcerté.

Vous me chassez ?

JULIE.

Vous reviendrez dans peu.

LE MARQUIS.

Vous laisser seule !

JULIE.

Ah ! point d'inquiétude.

On n'est point seule, en quittant ses amis,
Lorsque leur cœur nous reste : adieu, Marquis.

(Le Chevalier et l'Abbé le prennent par le bras en riant, et l'emmènent avec eux.)

SCÈNE XI.

JULIE, seule.

Je me sens prête à répandre des larmes !
Quels procédés a pour moi ce Melcourt !
Pour m'accabler, prendre à dessein les armes,
M'injurier, me flatter tour à tour,
Puis me quitter ! est-ce là de l'amour ?
Que je le hais ! c'est méchanceté pure ;
Car, après tout, que lui fait ma parure ?
S'y connoît-il ? il est original
Dans tous ses goûts... et cependant il m'aime !
Melcourt du bien sait discerner le mal ;
Il me voit mieux peut-être que moi-même.
S'il étoit vrai ! s'il vouloit mon bonheur !
Je n'ose, hélas ! descendre dans mon cœur
De peur de l'y trouver. L'ingrat m'évite ;
Il voit mes pas s'égarer ; il me quitte,
Il part ! et moi, me voilà seule... ah ! dieux !

(elle se laisse tomber sur un siége.)

SCÈNE XII.

JULIE, MÉLISSE, MELCOURT, qui ne paroît qu'un instant au fond du théâtre.

MÉLISSE.

(à Melcourt.) (à Julie)
Attendez-moi. J'ai reçu les adieux
De notre ami.

JULIE, revenant à elle.

De Melcourt? il me laisse?
Je l'avois dit, l'ingrat me haïssoit.

MÉLISSE.

Lui, te haïr?

JULIE.

Mais s'il me chérissoit,
S'il conservoit un reste de tendresse,
Son amitié viendroit à mon secours;
Il veilleroit au bonheur de mes jours;
Son cœur auroit pitié de ma foiblesse;
On parle, au moins, et l'on ne s'enfuit pas.

MÉLISSE.

On lui préfère un rival; en ce cas
Quel parti prendre? on s'éloigne.

JULIE, vivement.

L'on reste:
On boude; puis on parle, on s'éclaircit,
On se rapproche, enfin l'on s'attendrit;
Un mot commence, et le cœur fait le reste.

MÉLISSE.

Je voudrois....

JULIE, avec inquiétude.

Quoi ?

MÉLISSE.

Que Melcourt t'entendît ;
Car le poltron est revenu, je gage.

JULIE.

Ah ! dites-lui, maman, que je l'engage,
Que je le... prie, enfin, de revenir !

MÉLISSE.

Il est piqué : je crains....

JULIE.

C'est me punir
Trop durement !

MÉLISSE.

Il dit qu'un goût volage
De ton, de mode et de frivolité
Annonce, au fond, très-peu de caractère,
Un cœur changeant, une tête légère.

JULIE.

Mais je suis jeune.

MÉLISSE.

Il m'a même ajouté
Que les plaisirs de la société
Nuisoient souvent aux devoirs d'une épouse ;
Et que sans être, enfin, d'humeur jalouse,
Pour son repos il seroit peu flatté
De se charger d'une femme à la mode,
Et de passer pour un mari... commode....

Tu pleures ?

JULIE.

Oui... vous me désespérez :
Mon cœur s'épanche, et vous le déchirez.
A votre ami peignez mon trouble extrême ;
Dites-lui bien que je me changerai ;
Qu'à tous ses goûts je me conformerai,
Dites-lui tout ! dites-lui... que je l'aime,
Que....

MÉLISSE, s'éloignant.

Tu pourras le lui dire toi-même.

JULIE.

Je vous attends.

SCÈNE XIII.

JULIE, seule.

O ciel ! rien n'est égal
A mes tourmens !.. j'attends et je redoute
Son entrevue... il a raison sans doute....
(devant son miroir en se considérant.
Mais ce bonnet me va-t-il donc si mal ?

SCÈNE XIV.

JULIE, MELCOURT, la surprenant devant son miroir.

JULIE, déconcertée.

Monsieur...

MELCOURT, comme cherchant à la reconnoître.

Je crois que je parle à Julie ?

JULIE, tendrement.

C'est à son cœur du moins.

MELCOURT.

Ah ! mon amie,
Pardon ! de pleurs je vois vos yeux noyés !

JULIE.

Hélas ! bientôt ils seront essuyés,
Si l'amitié près de moi vous ramène.

MELCOURT.

Oui, je l'avoue, oui, j'ai voulu vous fuir ;
Mais vainement ; car mon ame incertaine
A chaque pas m'en eût fait repentir ;
Et me voilà.

JULIE.

C'est me rendre la vie !

MELCOURT, vivement.

Loin de vous fuir, je vous aurois suivie
Malgré moi-même au bout de l'univers ;
En vous aimant, j'aurois plaint vos travers....
Pardonnez-moi cet excès de franchise !
Je vous chéris, et l'amour m'autorise
A vous parler avec sincérité.

JULIE, avec confiance.

Parlez.

MELCOURT.

J'entends vanter votre beauté.
Dans tous vos goûts vous êtes imitée.
Mais la vertu cherche l'obscurité,
Et....

JULIE.

Doutez-vous?...

MELCOURT.

D'une femme citée
Le déshonneur suit la célébrité.

JULIE.

Le déshonneur! ah! Melcourt, quel langage!

MELCOURT.

Vous brillez; mais l'éclat passe avec l'âge,
Et l'âge fuit. Sachez le prévenir;
Que vos regards percent, dans l'avenir,
Au terme heureux où les yeux d'une mère
Tranquillement aiment à parcourir
Tous les travaux de sa noble carrière;
Lorsque, pressant ses enfans dans ses bras,
A leur aspect, son cœur lui dit tout bas
Qu'elle a payé sa dette à la patrie;
Quand, de leur père admirée et chérie,
Par ses vertus elle fait chaque jour
Régner l'estime à côté de l'amour,
Considérez quelle est la destinée
D'une coquette à trente ans surannée:
Plus de beauté; plus d'amans sur ses pas;
Point d'amitié; les belles n'en ont pas;

Son cœur ne tient à rien : l'amour s'envole
En lui laissant son carquois épuisé.
En vain le fard de son teint effacé
Ranime encor les fleurs ; c'est une idole
Qu'on adoroit, mais son culte est passé.

JULIE, avec émotion.

Ah ! mon ami !

MELCOURT.

Ne croyez pas que j'ose
Blâmer cet art qu'exerce la beauté
D'embellir tout avec dextérité,
Cet art de faire, avec rien, quelque chose :
Je chéris trop le talent précieux
De captiver notre cœur par nos yeux.
Que, pour nous plaire, une aimable imposture
Vers son déclin soutienne la nature,
J'y consens : mais à cet âge où l'amour,
En parcourant vos charmes tour à tour,
N'y pourroit plus ajouter une grace ;
Lorsque tout est beauté, que l'art efface
Impunément de son hardi pinceau
Ce que les dieux ont créé de plus beau ;
Qu'il ose enfin profaner ce que j'aime,
Et que sa main le défigure au point
De me le rendre étranger à moi-même !
J'y souscrirois ? vous ne l'exigez point.

JULIE, tendrement.

Non, mon ami.

MELCOURT, continuant.

Tenez, je me rappelle
Le jour heureux où, la première fois,

Je vous parlai... Comme vous étiez belle !
Las ! il me semble encor que je vous vois.
Dans vos cheveux une rose nouvelle,
Qui paroissoit être là par hasard,
Un front serein, un timide regard ;
Point d'autre fard, qu'une rougeur modeste
Dont la pudeur sembloit vous colorer,
Je ne sais quoi de simple et de céleste,
Qu'on ne pouvoit voir, sans vous adorer !...
Ce temps n'est plus !

JULIE, tendrement.

Ne peut-on, je vous prie,
Le rappeler ?

MELCOURT.

Eh ! comment ?

JULIE, s'asseyant devant sa toilette.

Détachez,
Otez ces fleurs, ce voile ; enfin, tâchez
De retrouver, s'il se peut, votre amie.

MELCOURT, avec transport.

Vous consentez !...

JULIE, avec amitié.

Essayez.

MELCOURT.

Ah ! Julie !
Je reconnois votre cœur... mais je crains
D'être un peu gauche.

JULIE.

Allez toujours.

MELCOURT.

Je tremble...

JULIE.

Rassurez-vous.

MELCOURT, détachant la coiffure avec peine.

Des épingles... des crins
Et des cheveux entortillés ensemble...
C'est un dédale ! en honneur, on s'y perd....
Moi, j'y renonce.

JULIE.

Eh ! mon dieu, patience !
Otez ceci.

MELCOURT, ôtant une longue épingle.

Bon ! ce morceau de fer ?

JULIE, lui indiquant.

Puis les crochets.

MELCOURT, enlevant la coiffure.

Quelle machine immense !
Ah ! sous ces fleurs je crois vous entrevoir.

JULIE.

Enlevez-les.

MELCOURT, ôtant les fleurs artificielles.

Voilà des fleurs écloses
Depuis long-temps !

JULIE.

Est-ce tout ?

MELCOURT, lui présentant un mouchoir de toilette.

Ce mouchoir
Vous redemande encore quelques roses
Et quelques lis, qui vous sont étrangers.

JULIE.

Avec plaisir.

MELCOURT, à mesure qu'elle essuie son rouge.

Votre main, mon amie,

Semble à mes yeux ressusciter Julie :
En dissipant ces nuages légers,
Je la revois !

JULIE.

Vous est-elle encor chère ?

MELCOURT, vivement.

En pourriez-vous douter ?

JULIE.

Ah ! pour vous plaire,
Ce sacrifice....

MELCOURT.

Est bien rare !

JULIE.

Est bien doux !
La vanité conspiroit contre nous :
Mais à l'instant vous l'avez étouffée ;
(lui remettant le mouchoir.)
Vous triomphez. Voici votre trophée :
Avec mon cœur, la victoire est à vous.

SCÈNE XV.

JULIE, MELCOURT, MÉLISSE.

MELCOURT, à Mélisse.

Je suis heureux ! venez, venez, ma mère ;
Je vous la rends, cette fille si chère.

JULIE, se précipitant dans les bras de sa mère, montrant Melcourt.

Je suis à vous, à lui.

MELCOURT, à Mélisse.

Par votre choix
Que je l'obtienne une seconde fois.

MÉLISSE, lui donnant la main de Julie.

Ah ! mon ami ! de mon bonheur suprême
Quel autre prix est digne qu'elle-même !

SCÈNE XVI.

JULIE, MELISSE, MELCOURT, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, L'ABBÉ.

L'ABBÉ, entrant le premier.

(à Julie.)
Quoi ! costumée en vapeurs ? ah ! Marquis,
Ah ! Chevalier, venez voir.

LE MARQUIS, à part, regardant Julie.

Je suis pris.

(haut.)
Mon cher Melcourt, j'ai changé de pensée ;
Arrangeons-nous.

MELCOURT.

La chose est fort aisée ;
Prenons chacun ce qui nous appartient :
(prenant la main de Julie.) (montrant les débris de la toilette.)
Voici mon lot : et ceci vous revient.

L'ABBÉ, mystérieusement.

J'entends ! j'entends ! madame est convertie
Par monsieur !

LE MARQUIS, riant.

Juste !

L'ABBÉ, riant.

Ah ! la belle folie !

LE CHEVALIER, de même.

Délicieux !

LE MARQUIS, riant.

Moi, je ne blâme rien :
Vous vous plaisez tous les deux ; c'est fort bien.
Vous épousez ? parbleu, je vous en loue :
J'applaudis fort à votre heureux *duo*.
(à Julie légèrement.)
Je reviendrai vous voir, incognito ;
Mais, permettez que je vous désavoue
Dans le public.

JULIE, le saluant.

Tout comme il vous plaira.

LE CHEVALIER.

Et notre bal ?

JULIE.

Monsieur m'y conduira.

L'ABBÉ.

C'est un tuteur.

MELCOURT.

Pour vous, monsieur Zéphire,
Allez ailleurs exercer votre empire :
Vous n'avez plus de fleurs à caresser
Dans ces lieux-ci.

L'ABBÉ, regardant Julie.

J'en vois pourtant de belles.

MELCOURT.

Mais le factice a pour vous tant d'attrait,
Qu'en vérité je ne vous crois pas fait,
Monsieur l'Abbé, pour les fleurs naturelles.

L'ABBÉ, s'esquivant avec le Chevalier qu'il prend par le bras.

C'est plein d'esprit.

(ils se sauvent, avec beaucoup de salutations en riant de pitié.)

JULIE, prenant Melcourt et Mélisse par la main.

Passons cet heureux jour
Tranquillement dans le sein de l'amour.

(après une réflexion.)

Je me renferme avec vous... sans parure,
Je n'irai pas au bal.

MELCOURT.

Vous y viendrez:
En paroissant, vous y triompherez;
Ce sera vous. Sans fard, sans imposture,
Malgré la mode enfin, vous prouverez
Qu'on plaît toujours en suivant la nature.

FIN.

L'AMOUR FILIAL,

OPÉRA EN UN ACTE.

La tendre fille est toujours bonne mère ;
Le tendre fils est toujours bon époux.

PERSONNAGES.

ARMAND, vieux guerrier, père de Félix.

GERMON, vieux guerrier, père de Louise.

FÉLIX.

LOUISE.

La Scène est en Suisse, près de Nefels.

L'AMOUR FILIAL.

Le théâtre représente, dans le lointain, les montagnes de la Suisse ; plus près, des montagnes moins élevées. A droite, une petite cabane dont on voit l'intérieur ; au milieu du théâtre, un arbre qui ombrage un banc et une table de gazon.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARMAND, endormi sous l'arbre ; FÉLIX.

FÉLIX.

Il dort encore. Que son sommeil est paisible ! Mon père, tu souris ! peut-être tu songes à moi ; ou plutôt tu médites quelque bonne action : ainsi l'honnête homme jouit, même en songe, et du bien qu'il a fait, et du bien qu'il veut faire. (il l'observe de plus près.) Comme la joie anime son front serein ! comme le zéphyr caresse ses cheveux blancs ! je vais les couronner de fleurs. En s'éveillant, il les sentira sur son front ; je sourirai, il s'attendrira, et nous nous embrasserons.

(il chante en cueillant des fleurs et formant une couronne.)

Jeunes amans, cueillez des fleurs
Pour le sein de votre bergère.

L'Amour, par de tendres faveurs.
Vous en promet le doux salaire.
Plein d'un espoir encor plus doux,
Dès que le soleil nous éclaire,
Je cueille des fleurs, comme vous,
Pour parer le front de mon père.
(il le couronne.)

Votre main, au bord des ruisseaux,
Prépare des lits de fougère;
Vous arrondissez des berceaux
Pour servir d'asyle au mystère.
Comme vous, de ces arbrisseaux
Je courbe la tige légère,
(il forme un berceau sur la tête du vieillard.)
Et de leurs flexibles rameaux
J'ombrage le front de mon père.

. . . . .

En accourant à son réveil,
Vous tremblez : que va-t-elle dire ?
En sortant des bras du sommeil,
Mon père, tu vas me sourire.
(Armand se réveille, apperçoit son fils, et lui tend les bras.)
Vous lui ravissez quelquefois
Un baiser qu'ignore sa mère.
Moi, chaque matin, je reçois
Le premier baiser de mon père.
(il l'embrasse.)

ARMAND.

Bonjour, mon cher Félix, bonjour. Ce cher enfant! (il se débarrasse des fleurs.) toujours gai, tou-

jours espiègle.... (en voyant la couronne.) toujours bon fils!

FÉLIX.

Toujours tendre père!... Mais comme vous êtes frais et vermeil!

ARMAND.

Que veux-tu, mon ami; je suis vieux et pauvre, mais je suis heureux. C'est ici, près de Nefels, que j'ai combattu il y a aujourd'hui trente-sept ans. C'est-là que, couvert de blessures dont je porte les cicatrices, je fus laissé pour mort; c'est au bord de ce ruisseau qu'un jeune soldat me secourut et périt peut-être victime de son humanité : un parti ennemi vint l'attaquer; il m'avoit sauvé la vie; je ne pus défendre la sienne. Les ennemis le poursuivirent loin de moi... s'il a succombé, je me reproche sa mort; s'il vit encore, ma reconnoissance ne sait où le trouver; voilà mon unique chagrin. Du reste, je vis content. Tu es venu fonder notre cabane sur le champ de bataille. J'y suis libre, et j'espère y vieillir encore. Mon ami, rien ne fortifie tant un vieux guerrier que l'air de la gloire et de la liberté.

FÉLIX.

Ah! mon père, puissiez-vous le respirer longtemps! votre bonheur fera le mien.

ARMAND.

Mon cher Félix, je connois ta tendresse pour ton père; tu connois la sienne pour toi. Aimer son père, en être aimé, c'est un grand bonheur sans doute; mais à ton âge, mon ami, ce bonheur-là ne suffit pas.

FÉLIX.

Mon père, vous avez nourri mon enfance, élevé ma jeunesse, formé mon cœur, éclairé mon esprit. Je jouis des beautés de la nature que vous m'avez fait connoître, du charme des vertus que vous m'avez inspirées; le brave, le vertueux Armand est mon père, mon frère, mon ami; que peut-il manquer à mon bonheur?

ARMAND.

Une épouse.

FÉLIX, tendrement.

Vous croyez?

ARMAND.

Une femme est une amie
Dont l'esprit, dont la douceur,
Dont le commerce enchanteur
Font le charme de la vie.

FÉLIX.

Un bon père est un ami
Qui nous guide et nous éclaire.
Ah! quel ami sur la terre
Peut-on chérir comme lui!

ARMAND.

Si l'amitié suffit à la vieillesse,
A la jeunesse il faut un peu d'amour.

FÉLIX.

O mon ami! payez-moi de retour:
Votre amitié suffit à ma jeunesse.

ARMAND.

Tu m'aimes. Si le ciel t'accorde des enfans,

Leurs sentimens seront les mêmes.
Ils t'aimeront....

FÉLIX.

Ils m'aimeront....

ARMAND.

Comme tu m'aimes.
(tendrement.)
Et leur mère....

FÉLIX.

Eh bien?... leur mère....

ARMAND.

Peins-toi son amour vertueux :
Son bonheur sera de te plaire ;
Ton devoir sera d'être heureux.
(Félix se trouble.)
Qu'en penses-tu?...

FÉLIX.

(après un silence.)
Hélas ! mon père,
Je crois que l'amour le plus doux
ENSEMBLE. Est celui que je sens pour vous.
ARMAND, le serrant dans ses bras.
Mon fils, que cet aveu m'est doux !

FÉLIX.

Mais il est déjà grand jour. Je vais cueillir des fruits pour notre premier repas. Ce dôme de verdure sera la salle du festin ; ce gazon, la table ; et vous, mon père, la compagnie. Je ne réponds pas que le repas soit magnifique, mais je réponds bien de l'amitié des convives.

SCENE II.

ARMAND, seul.

(il étend sur la table une natte de jonc et place quelques corbeilles.)

Ce cher enfant, comme il m'aime! Je plains bien ceux qui ne connoissent point ce bonheur-là!

AIR.

Que je suis heureux d'être père!
Mon fils est mon consolateur.
Jusques à mon heure dernière
Mon cher fils fera mon bonheur;
Sa main fermera ma paupière.
Que je suis heureux d'être père!

Précieuse félicité,
Doux plaisir de se voir renaître,
Ton charme secret me pénètre
D'une céleste volupté!

Que je suis heureux d'être père! &c.

Mais qu'apperçois-je là-bas?... une femme! Est-elle jolie?... elle approche... je vais savoir à quoi m'en tenir.

SCÈNE III.

LOUISE, ARMAND.

DUO.

LOUISE, arrivant précipitamment.

Ah ! bon vieillard,
Ah ! prenez part
A ma douleur !...

ARMAND, à part.

Qu'elle est gentille !

LOUISE.

Par amitié,
Prenez pitié
Du chagrin d'une pauvre fille.

ARMAND.

Parlez, parlez, ma pauvre fille.

LOUISE.

Avez-vous vu passer un voyageur ?

ARMAND.

Qu'il est heureux ce voyageur !

LOUISE, avec impatience.

Avez-vous vu passer un voyageur ?

ARMAND.

Vous l'aimez donc ?

LOUISE.

Plus que moi-même.

ARMAND, riant.

Ah ! c'est l'innocence elle-même.

LOUISE.

Ne riez point de ma douleur.
On perd, hélas ! tout son bonheur,
Quand on perd celui que l'on aime.

ARMAND.

Je sais qu'on perd tout son bonheur,
Quand on perd celui que l'on aime.

ARMAND.

Calmez-vous, mon enfant ; je viens de le voir passer.

LOUISE.

Comment étoit-il vêtu ?

ARMAND, embarrassé.

Mais... il avoit, je crois, un habit... un habit...

LOUISE.

Rouge ?

ARMAND.

Précisément.

LOUISE.

Vous me rendez la vie ! De quel côté a-t-il tourné ses pas ?

ARMAND.

Vers cette colline.

LOUISE.

Adieu ; je le suis.

ARMAND, l'arrêtant.

Vous ne pourrez jamais le rejoindre, car il couroit d'un train !...

LOUISE, tristement.

Il couroit ?... Ce n'est pas lui.

ARMAND.

En effet, le moyen de courir quand on s'éloigne de vous !

LOUISE.

Ce n'est pas-là la raison, mais c'est qu'il a une jambe de bois.

ARMAND.

Et vous l'aimez !

LOUISE.

Il ne m'en est que plus cher : c'est la suite d'une blessure honorable qu'il a reçue autrefois.

ARMAND.

Autrefois ? Mais il n'est donc pas jeune ?

LOUISE.

Il a soixante ans.

ARMAND.

Ce n'est donc pas votre amant ?

LOUISE, baissant les yeux.

Courrois-je après lui ? et ne devinez-vous pas que c'est mon père ?

ARMAND, attendri.

Votre père ? Qu'il est heureux ! ah ! je connois ce bonheur-là... mais êtes-vous sûre qu'il soit dans ces montagnes ?

LOUISE.

S'il n'y est pas encore, il ne peut tarder d'arriver.

ARMAND.

Cette pauvre enfant !... vous paroissez excédée de fatigue ; reposez-vous. Votre père passera par ici, car

nous sommes sur le chemin de la montagne. Entrez dans ma cabane ; prenez un peu de repos ; je veillerai pour vous.

LOUISE.

J'y consens, car je succombe de lassitude ; mais promettez-moi de m'éveiller dès que vous appercevrez mon père.

ARMAND, la faisant asseoir dans la cabane.

Oui, mon enfant, je vous le promets. Cette cabane n'est pas brillante ; mais elle renferme deux trésors bien rares.

LOUISE.

Deux trésors ?

ARMAND.

Oui, l'innocence et la vertu.

(il sort.)

SCÈNE IV.

ARMAND, sur la scène ; LOUISE, dans la cabane.

ARMAND.

Ah ! mon cher Félix, voilà bien l'épouse qui te conviendroit. L'amour filial a commencé ton bonheur ; l'amour conjugal l'acheveroit. Deux époux vertueux unissant leurs vertus, sont doublement heureux.... Allons le chercher.

(il s'éloigne.)

SCÈNE V.

LOUISE, seule dans la cabane.

TRIO.

Mes yeux se ferment malgré moi....
Mon père, je suis loin de toi....
Mais le sommeil me rendra ton image.
(elle s'endort.)

SCÈNE VI.

LOUISE, endormie dans la cabane; FELIX, portant un panier de fruits et préparant le déjeuné; ARMAND, entrant un instant après lui, et l'observant.

FÉLIX.

L'amitié va, sous cet ombrage,
Présider à notre repas.

ARMAND, à part, en riant.

C'est l'Amour qui, sous cet ombrage,
Fera les honneurs du repas.

FÉLIX, entrant dans la cabane pour chercher son père.

Mon père.... ciel!....

ARMAND, à part.

Il est pris.

FÉLIX.

Que d'appas!

ARMAND, le surprenant.

Eh bien! mon ami, que t'en semble?

FÉLIX.

Mais....

ARMAND.

Tu rougis ?

FÉLIX, rougissant.

Point du tout.

ARMAND, lui prenant la main.

Ta main tremble.

FÉLIX, tremblant.

Non.

ARMAND, souriant.

Puis-je encor suffire à ton bonheur ?

FÉLIX, regardant tour à tour son père et Louise.

Oui.... vous pouvez suffire à mon bonheur.

ARMAND.

Vois, que de graces ! de candeur !

FÉLIX.

Par pitié, ménagez mon cœur ;
Vous le déchirez !

ARMAND.

Je l'éclaire.

LOUISE, endormie.

Mon père !

FÉLIX.

Elle appelle son père !

LOUISE, tendant les bras.

Mon père, ne me quittez pas.

FÉLIX.

A son père elle tend les bras !

ARMAND, gaiment.

C'est à toi qu'elle tend les bras.

LOUISE.

Pourquoi me quitter ? je vous aime.

FÉLIX.

Je vous aime !

ARMAND, à Félix.

Je vous aime !

Que de douceur dans ce mot là !

FÉLIX, mettant la main sur son cœur.

Ah ! comme sa voix répond là !

LOUISE, agitée.

Il me fuit ! qui me le rendra ?....

FÉLIX, s'approchant de Louise.

L'amour vous le ramenera.

LOUISE.

Le croyez-vous ?

FÉLIX.

Quel trouble extrême !...

(à Armand.)

Elle répond !

LOUISE, tendant les bras.

Mon père, vous voilà !...

(elle touche Félix, et s'éveille.)

Ah !

(elle se lève précipitamment.)

FÉLIX.

Rassurez-vous, daignez m'entendre !

LOUISE, effrayée.

Non.

FÉLIX.

Écoutez-moi.

LOUISE, plus foiblement.

Non.

ARMAND, à part, gaiment.

Elle l'écoutera.

FÉLIX.

Vous regrettez un père tendre :
Restez dans cet heureux séjour,
Et je pourrai bien vous le rendre.
(il montre son père.)

LOUISE.

Oui, je regrette un père tendre,
Je paîrai du plus tendre amour
Celui qui pourra me le rendre.

ARMAND, à part.

Leurs cœurs commencent à s'entendre.
A leur âge, en parlant d'amour,
Il est aisé de s'y méprendre.

LOUISE.

Généreux étrangers, je ne vous connois que depuis un instant ; et j'aurois déjà peine à vous quitter, si ce n'étoit pour chercher mon père.

ARMAND.

Mais avant de partir, déjeunons sous cet ombrage. L'Amitié sera du repas.

FÉLIX.

L'Amour sera du repas.

LOUISE, s'asseyant.

L'Amitié sera du repas.

FÉLIX, présentant une corbeille.

Voici les plus beaux fruits de notre verger.

ARMAND, présentant.

Voici.... (Louise hésite.)

FÉLIX.

Choisissez ceux de mon père.

LOUISE.

Je choisis l'un et l'autre.

(elle prend dans la corbeille d'Armand, puis dans celle de Félix, qui lui baise la main.)

ARMAND, gaiment, à part.

Ceci ne va pas trop mal. (haut, à Louise.) Peut-on s'informer du sujet qui vous a conduite et égarée dans nos montagnes?

LOUISE.

C'est un pélerinage que mon père projetoit depuis long-temps.

ARMAND, gaiment.

Le bonhomme est donc un peu dévot?

LOUISE.

Le brave Germon est pieux sans doute; mais il a peut-être moins de dévotion que de courage, et son pélerinage étoit voué à la Gloire.

ARMAND.

A la Gloire! le brave homme!

FÉLIX, à Louise.

Ainsi c'est la Gloire qui chez nous a conduit l'Amour.

LOUISE.

Dites, la Reconnoissance et l'Amitié.

ARMAND, à part.

Complimens d'un côté, embarras de l'autre.... Je crois que je suis de trop ici. (il se lève.) Ma chère enfant, vous allez poursuivre votre route: le vin est le lait des voyageurs; je vais vous chercher une bouteille qui!....

LOUISE.

Je ne bois jamais de vin.

ARMAND.

Une petite pointe fortifie le cœur, et le vôtre en a, je crois, besoin dans ce moment.

LOUISE, troublée.

Point du tout.

ARMAND.

D'ailleurs c'est mon fils qui vous le versera, et vous pouvez compter sur sa discrétion.

LOUISE.

Sur sa discrétion !

FÉLIX, tendrement.

En douteriez-vous ?

LOUISE, à Armand.

Allons, je m'en rapporte à lui.... ou plutôt à vous.

ARMAND, à part.

Je crois que je ne ferai pas mal d'être un peu long-temps à trouver cette bouteille. (haut.) Adieu, mes enfans.

SCÈNE VII.

LOUISE, FELIX.

LOUISE.

Comme il vous aime, votre père !

FÉLIX.

Et comme il est payé de retour !

LOUISE.

J'en peux dire autant du mien.... (tristement.) Et votre mère?....

FÉLIX, attendri.

Et la vôtre?

LOUISE.

Hélas!

FÉLIX.

Je vous entends.

LOUISE, pleurant.

Les malheureux se devinent....

FÉLIX.

Et s'aiment....

LOUISE, pleurant.

Ah! pardonnez-moi les pleurs que je vous fais répandre. Personne moins que moi ne voudroit vous causer du chagrin.

FÉLIX.

Ces larmes-là sont douces, et sur-tout quand elles sont partagées.

LOUISE.

Vous me le faites éprouver.

DUO.

FÉLIX et LOUISE.

Ma mère au printemps de sa vie

FÉLIX.

Mourut.

LOUISE.

Mourut

ensemble.

En me donnant le jour.

(chacun à part.)

Ah ! quelle étrange sympathie !
Même malheur et même amour.

FÉLIX.

Mon père, en regrettant une épouse fidèle,
Hérita de l'amour que j'aurois eu pour elle.
Ce sentiment, jusqu'à ce jour,
A fait le bonheur de ma vie.

LOUISE, à part.

Ah ! quelle douce sympathie !
Même bonheur et même amour.

(haut.)

Mais peut-être bientôt la vieillesse ennemie
Va d'un père chéri me priver sans retour :
Ah ! cette crainte empoisonne ma vie.

FÉLIX, à part.

Ah ! quelle tendre sympathie !
Mêmes craintes et même amour.

ensemble.

Grand Dieu ! si je perdois mon père !

LOUISE.

Je serois seule sur la terre.

FÉLIX.

Je languirois seul sur la terre.
Encor, si j'avois une sœur !

LOUISE.

Encore, si j'avois un frère !

FÉLIX.

Elle partageroit le poids de ma douleur.

LOUISE.

Il me soulageroit du poids de ma douleur.

FÉLIX.

Ah ! que n'êtes-vous ma sœur !

LOUISE.

Ah ! que n'êtes-vous mon frère !

ensemble.

Oui, si vous perdez votre père.

LOUISE.

Louise sera votre sœur.

FÉLIX.

Félix sera votre frère.

LOUISE.

Je me sens déjà votre sœur.

FÉLIX.

Je me sens déjà votre frère.

Ma tendre sœur !

LOUISE.

Mon tendre frère !

SCÈNE VIII.

LOUISE, FÉLIX, à table; ARMAND, une bouteille à la main.

ARMAND, à part, les voyant prêts à s'embrasser.

A merveille ! avertissons-les charitablement. (Il tousse, et crie de loin.) Heum ! heum ! patience ! voilà que j'arrive. (à Louise, gaiment.) Pardonnez-moi, mademoiselle, de m'être fait attendre.

LOUISE.

Attendre ? au contraire.

ARMAND.

C'est que cette bouteille étoit si bien cachée, qu'il m'a fallu remuer près d'un cent de fagots pour la déterrer; et cette besogne m'a tenu plus d'un gros quart-d'heure.

FÉLIX, à Louise.

Un quart-d'heure! auriez-vous cru cela?

LOUISE.

Pas plus que vous.

ARMAND, débouchant la bouteille.

Je ne sais, mademoiselle, si vous aurez été contente de ce jeune homme.

LOUISE.

Assurément.

ARMAND.

C'est que pour faire sa cour aux dames, il n'a pas encore un certain jargon.

LOUISE.

Ah! tant mieux!

ARMAND.

Il a l'esprit et le cœur tout neufs.

LOUISE.

C'est un défaut malheureusement bien rare.

ARMAND.

Et puis il n'est pas naturellement jovial.

FÉLIX.

Eh! mon père....

ARMAND, regardant les yeux de Louise.

Tenez, je gage qu'il ne vous a pas fait rire.

LOUISE, troublée.

La confiance vaut mieux que la gaîté.

ARMAND.

Eh bien! moi, à son âge, j'aurois fait rire les Treize-Cantons. (remettant la bouteille à Félix, qui sert.) Ceci me rappelle encore ma bonne humeur. (ils boivent.) Allons, mes enfans, je bois à votre bon voyage.

LOUISE, vivement

N'en serez-vous pas?

ARMAND.

Tenez, ma belle enfant, quoique je n'aie pas une jambe de bois, moi, je sens bien que je n'ai plus mes jambes de quinze ans. Ma cabane est sur le chemin de la montagne; je ferai mieux, je crois, d'attendre ici votre père, tandis que vous irez le chercher là-haut avec mon fils.

LOUISE.

Mais, seule avec un jeune homme?...

ARMAND.

Oh! je vous réponds de sa circonspection; je suis sa caution auprès de vous. Il est digne de votre confiance, et je crois même que vous ne la lui avez pas tout-à-fait refusée.

LOUISE, hésitant.

Mais....

TRIO.

ARMAND.

Allons, donnez-lui le bras
Pour vous remettre en voyage.

FÉLIX.

Allons, donnez-moi le bras
Pour vous remettre en voyage.

LOUISE.

Allons, donnez-moi le bras
Pour me remettre en voyage.

ARMAND.

L'amitié conduira vos pas.

LOUISE.

L'amitié conduira nos pas.

FÉLIX, à part.

Amour, daigne guider nos pas.

ensemble.

Allons, donnez-{lui / moi} le bras;
L'amitié conduira {vos / nos} pas.

ARMAND, à Louise.

Si vous ne rencontrez pas
Votre père dans le voyage,
Que vers mon petit hermitage
L'amitié ramène vos pas.

LOUISE.

Vers votre petit hermitage
L'amitié conduira mes pas.

ensemble.

Allons, donnez-{lui / moi} le bras
Pour {vous / me} remettre en voyage.
Allons, donnez-{lui / moi} le bras;

L'amitié conduira { vos / nos } pas.

(ils s'éloignent ; Armand les rappelle.)

ARMAND, à part, à Félix.

Sur-tout, mon fils, soyez bien sage.

FÉLIX.

Près de la vertu l'on est sage.

ARMAND.

Ne vous fatiguez pas ; adieu.
De temps en temps, à l'abri du feuillage,
Sur le gazon reposez-vous un peu.

LOUISE, FÉLIX.

De temps en temps, à l'abri du feuillage
Nous nous reposerons un peu.

ARMAND, à part.

Sur-tout, mon fils, soyez bien sage.

FÉLIX.

Près de la vertu l'on est sage.

tous trois.

Allons, donnez- { lui / moi } le bras
Pour { vous / me } remettre en voyage.
Allons, donnez- { lui / moi } le bras ;
L'amitié conduira nos pas.

(tandis que les enfans s'éloignent, et qu'Armand rentre dans sa cabane, Germon arrive au pied de la montagne.)

SCÈNE IX.

GERMON, seul, ayant une jambe de bois, et s'appuyant sur un bâton.

Tout accablé que je suis de fatigue et d'inquiétude, je me sens ranimé à l'aspect de ces lieux. C'est ici que j'ai remporté ma première victoire; c'est ici que, par une bonne action, j'ai acquis le premier de tous les biens, l'estime de soi-même. On peut être indigent, mais jamais pauvre avec ce bien là.... Mais il en est un autre que mon cœur regrette : Louise, ma chère Louise!... C'est ma faute aussi!... j'ai voulu parcourir seul ces montagnes, j'ai voulu faire le jeune homme, et j'ai perdu le soutien de ma vieillesse... Elle souffrira peut-être de fatigue et de besoin, tandis que moi-même, affoibli par l'âge et la faim.... Reposons-nous. (il s'assied sous l'arbre, et voit le repas servi.) Mais que vois-je? un repas préparé!... ainsi le ciel ne laisse jamais une bonne action sans récompense : c'est ici que j'ai fait le bien; c'est ici que le bien s'offre à moi. (gaîment.) Ma foi, profitons-en. (il mange avidement.) Voilà des fruits délicieux... comment donc! et du vin? (il boit.) Mais c'est qu'il est excellent.

SCÈNE X.

ARMAND, GERMON.

ARMAND, à part, sortant de la cabane.

Que vois-je?

GERMON.

Mais excellent! c'est dommage en vérité de boire seul ce vin là....

ARMAND, à part, regardant sa jambe.

C'est lui.

GERMON.

Et de n'avoir pas un ami pour trinquer avec lui.

ARMAND.

Eh! c'est vous! soyez le bien-venu; je vous attendois avec impatience.

GERMON, se levant avec surprise.

Moi?

ARMAND.

Vous.

GERMON, gaiment.

En ce cas, trinquons ensemble.

ARMAND, s'asseyant.

Volontiers.

GERMON.

Pardon, si je me suis mis seul à table; mais, en vérité, je ne me doutois pas que vous m'attendiez.

ARMAND.

Mon fils est allé vous chercher.

GERMON, tristement.

Vous avez un fils? Ah! ne le quittez jamais.

ARMAND.

Je l'aime trop pour le quitter.

GERMON.

Et lui?

ARMAND.

Il me chérit autant que votre fille vous aime.

GERMON.

Que ma fille!... comment savez-vous?

ARMAND.

Elle étoit ici tout-à-l'heure.

GERMON.

Ciel!

ARMAND.

Vous occupez sa place.

GERMON.

Et où est-elle maintenant?

ARMAND.

Elle vous cherche avec mon fils.

GERMON, vivement.

Avec votre fils!

ARMAND.

Oui, un garçon sage comme moi, qui suis grenadier depuis quarante ans : il vous la ramenera.

GERMON.

Bientôt?

ARMAND.

Dans une heure, peut-être.

GERMON, tristement.

Dans une heure!

ARMAND.

Allons, buvez un coup pour prendre patience. (il verse.) Cela fait couler le temps.

GERMON, gaîment.

Oui, le vin et l'amour.

ARMAND.

Quant à l'amour, je crois que c'est pour nous l'histoire ancienne.

GERMON.

C'est à présent le tour de nos enfans.

ARMAND.

Eh bien! mon fils prétend, lui, n'être amoureux que de son père.

GERMON.

Et ma fille, ne me jure-t-elle pas sans cesse que sa tendresse pour moi suffit à son bonheur?

Ensemble.

Ces chers enfans!

ARMAND.

En honneur, mon fils m'édifie; il vaut mieux que moi, sans vanité.

GERMON.

Et ma fille donc, ne me fait-elle pas faire des réflexions sur mes petites fredaines?

ARMAND.

La bonne conduite des enfans n'est que trop souvent la leçon des pères.

COUPLETS.

Quand j'avois l'âge de mon fils,
A mon père j'étois soumis.
J'aimois, j'honorois sa vieillesse;
Mais mon cœur mettoit de côté
Un peu d'amour pour la beauté.
J'ai bien payé tribut à la tendresse....
Lorsque j'en avois le moyen;
Mais à mon fils je n'en dis rien,
Je n'en dis rien.

GERMON.

Vous faites bien.

Moi, voici mon raisonnement:
Puisqu'on doit chérir tendrement
Ceux à qui l'on doit la lumière,
Ne négligeons point les amours;
Ils sont les auteurs de nos jours.
J'ai bien brûlé de l'encens à Cythère....
Lorsque j'en avois le moyen;
Mais ma Louise n'en sait rien.

ARMAND.

Vous faites bien.

GERMON.

Des brunes, j'étois amoureux.

ARMAND.

Les blondes me convenoient mieux.

Ensemble.

J'aimois les unes et les autres.

GERMON.

Quels souvenirs délicieux !

ARMAND.

Les larmes m'en viennent aux yeux !

GERMON.

Vous me direz vos exploits.

ARMAND.

Vous les vôtres.

Ensemble.

Mais entre nous cet entretien :
Que nos enfans n'en sachent rien !

SCÈNE XI.

ARMAND, GERMON, sur le devant de la scène ; FÉLIX paroît sur la montagne, et apperçoit GERMON avec son père ; LOUISE arrive un moment après lui.

FÉLIX, appelant.

Louise !

ARMAND.

J'entends la voix de mon fils.

GERMON.

Et ma fille ?

ARMAND.

Elle est avec lui.

GERMON, regardant.

Je ne l'apperçois pas.

ARMAND, écoutant.

Paix donc !

FÉLIX, appelant.

Louise!

ARMAND.

Il l'appelle.

LOUISE, sans être vue.

Félix!

GERMON.

Elle répond!

LOUISE, approchant sans être vue.

Félix!....

FÉLIX.

Accourez donc!

LOUISE, arrivant essoufflée sur la montagne.

Avez-vous vu mon père?

FÉLIX, le lui montrant de loin.

Le voici.

GERMON et ARMAND, la voyant paroître.

La voici!

(Germon, soutenu par Armand, court vers sa fille et trébuche à chaque pas. Louise se précipite vers son père, et tombe à plusieurs reprises. Félix la porte jusques dans ses bras.)

ARMAND, montrant ce tableau à Félix.

Comme ils sont heureux, mon ami!

FÉLIX, dans les bras d'Armand.

Eh! ne le sommes-nous pas aussi?

GERMON.

Que de bonheur à-la-fois! je retrouve ma fille, et je contemple auprès d'elle ces lieux témoins de mes premiers combats.

ARMAND.

Camarade, il y a long-temps que vous avez combattu pour la première fois.

GERMON.

Il y a aujourd'hui trente-sept ans.

ARMAND, vivement.

Trente-sept ans! seroit-ce à la bataille de Nefels?

GERMON.

J'y combattois à la place même où nous sommes.

ARMAND.

Et moi à vingt pas d'ici.

GERMON.

Je vois encore l'ordre, le plan et la marche de la bataille... Écoutez ceci, mes enfans, et quand vous jouissez des douceurs de la liberté, n'oubliez jamais que vous la devez au sang de vos pères.... Les ennemis étoient campés sur le penchant de cette colline: leur aile gauche s'étendoit le long de ces rochers.

ARMAND.

Justement: près de la vallée s'avançoit notre corps de bataille; là, notre aile droite; ici le corps de réserve.

GERMON, vivement.

Précisément.... j'en étois sergent.

ARMAND, ôtant son chapeau.

Sergent! et moi caporal.

GERMON, ôtant son chapeau, et montrant les enfans.

Caporal!... Voilà des enfans de braves gens.

ARMAND.

Oui, braves! Cependant le nombre nous accabla,

et nous fûmes contraints de plier au premier choc ; moi-même je tombai mourant.

GERMON.

Oui, mais le corps de réserve étoit là.

ARMAND.

Il fut notre sauveur.

GERMON, avec feu.

A qui le dites-vous ?... A la vue de nos frères terrassés, la fureur nous transporte ; nous tombons comme la foudre ; tout cède, tout se disperse, tout s'anéantit devant nous ; mais les corps de nos ennemis amoncelés embarrassent nos pas, favorisent la retraite des fuyards, et la multitude des morts sauve le reste des vivans.

ARMAND, transporté de joie.

Je vois encore tout cela. Vous me rajeunissez de trente-sept ans !

GERMON, se mettant en garde.

J'en renversai quatorze à ma part.

ARMAND.

Quatorze !.... Et moi donc !.... si je n'eusse pas été blessé.

GERMON.

Mais je fis mieux encore.

ARMAND.

Mieux ! comment ?

GERMON.

Là, je sauvai la vie d'un compatriote.

ARMAND.

Jeune ?

GERMON.

De vingt ans.

ARMAND, vivement.

Et c'est là?...

GERMON.

Que j'étanchai le sang qui sortoit de sa poitrine, et qu'un peloton d'ennemis me surprit et me poursuivit jusqu'aux montagnes.

ARMAND, à part.

C'est lui!

GERMON.

Je fus blessé.

ARMAND.

Blessé!...

GERMON.

Oui, mais en récompense, depuis ce temps, pour prix de mes exploits, j'ai l'honneur de porter une jambe de bois.

ARMAND, se jetant dans ses bras.

Mon cher libérateur!

GERMON, FÉLIX, LOUISE.

Ciel!

ARMAND.

Ce jeune homme... cette blessure mortelle...

GERMON.

Eh bien!

ARMAND, découvrant sa poitrine.

Reconnoissez la cicatrice.

GERMON, vivement.

Oui, je la reconnois.... laissez-moi la considérer...

mes larmes m'empêchent de la voir. (ils s'embrassent.) Mon brave camarade!

FÉLIX.

Hélas! pourquoi faut-il que le salut de mon père vous coûte si cher!

GERMON.

Mon ami, la vie d'un honnête homme ne coûte jamais ce qu'elle vaut.

ARMAND.

Mais cette infirmité...

GERMON.

Est pour moi une source de jouissances continuelles, puisque je ne puis faire un pas sans me rappeler que j'ai eu le bonheur de sauver mon concitoyen et mon ami.

ARMAND.

Oui, votre ami inséparable! Mon existence est à vous; je l'attache à la vôtre, et je vous suivrai jusqu'à la mort. Hélas! pour la première fois, je regrette les dons de la fortune. Si le sort m'en eût favorisé, avec quelle joie je les eusse partagés!

GERMON.

Eh! mon ami, ne sommes-nous pas assez riches l'un et l'autre avec ces deux trésors? (il montre les enfans.)

ARMAND.

Il est vrai.

FÉLIX.

Eh bien! pour doubler votre fortune, unissez vos richesses.

LOUISE, à part.

Ah !

ARMAND, à part, à Germon.

Mais comment nous y prendre ?

GERMON, à part, à Louise.

Ma Louise, que me conseilles-tu ?... Eh bien ! mon enfant, tu dis donc que ?...

LOUISE.

J'imagine un moyen.

FÉLIX.

Quel est-il ?

LOUISE.

Si nous pouvions élever notre cabane à côté de la vôtre ?

ARMAND.

Nous formerions un Treizième Canton.

GERMON.

Oui, nous en serons les fondateurs. (gaîment.) Pour vous, mes enfans, la suite vous regarde.

ARMAND.

En conséquence,

VAUDEVILLE.

Mes chers enfans, unissez-vous,
Vous serez heureux, je l'espère.
La tendre fille est toujours bonne mère,
Le tendre fils est toujours bon époux.
De votre amitié conjugale
Naîtront de jeunes successeurs,
Qui vous feront éprouver les douceurs
De la piété filiale. (bis.)

GERMON.

En hiver, ainsi qu'au printemps,
Le bonheur naît de la tendresse :
L'homme à vingt ans adore sa maîtresse,
A soixante ans il chérit ses enfans.
Par les premiers feux qu'il exhale,
L'amour enivre notre cœur :
Sont-ils éteints ; il fait notre bonheur
Par la piété filiale. (bis.)

LOUISE et FÉLIX.

Sous deux vénérables ormeaux
Qui les couvrent de leur feuillage,
Deux rejetons à-peu-près du même âge,
En s'élevant unissent leurs rameaux.
A la tendresse conjugale
Vous prêtez votre ombre aujourd'hui ;
Vous trouverez quelque jour un appui
Dans la piété filiale. (bis.)

LOUISE, au Public.

De la vertu sans ornement
On doit toujours peindre l'image.
Ne cherchez point d'esprit dans cet ouvrage,
Il n'est dicté que par le sentiment.
Pour en pratiquer la morale,
Embrassez vos parens ce soir,
Et par amour remplissez le devoir
De la piété filiale. (bis)

FIN.

TABLE.

LE CONCILIATEUR..... page 1
LES FEMMES..... 131
ALCESTE A LA CAMPAGNE..... 227
LE DIVORCE..... 293
LA TOILETTE DE JULIE..... 349
L'AMOUR FILIAL..... 389

ERRATA.

Dans le premier volume, page 370, *avant-dernier vers*,

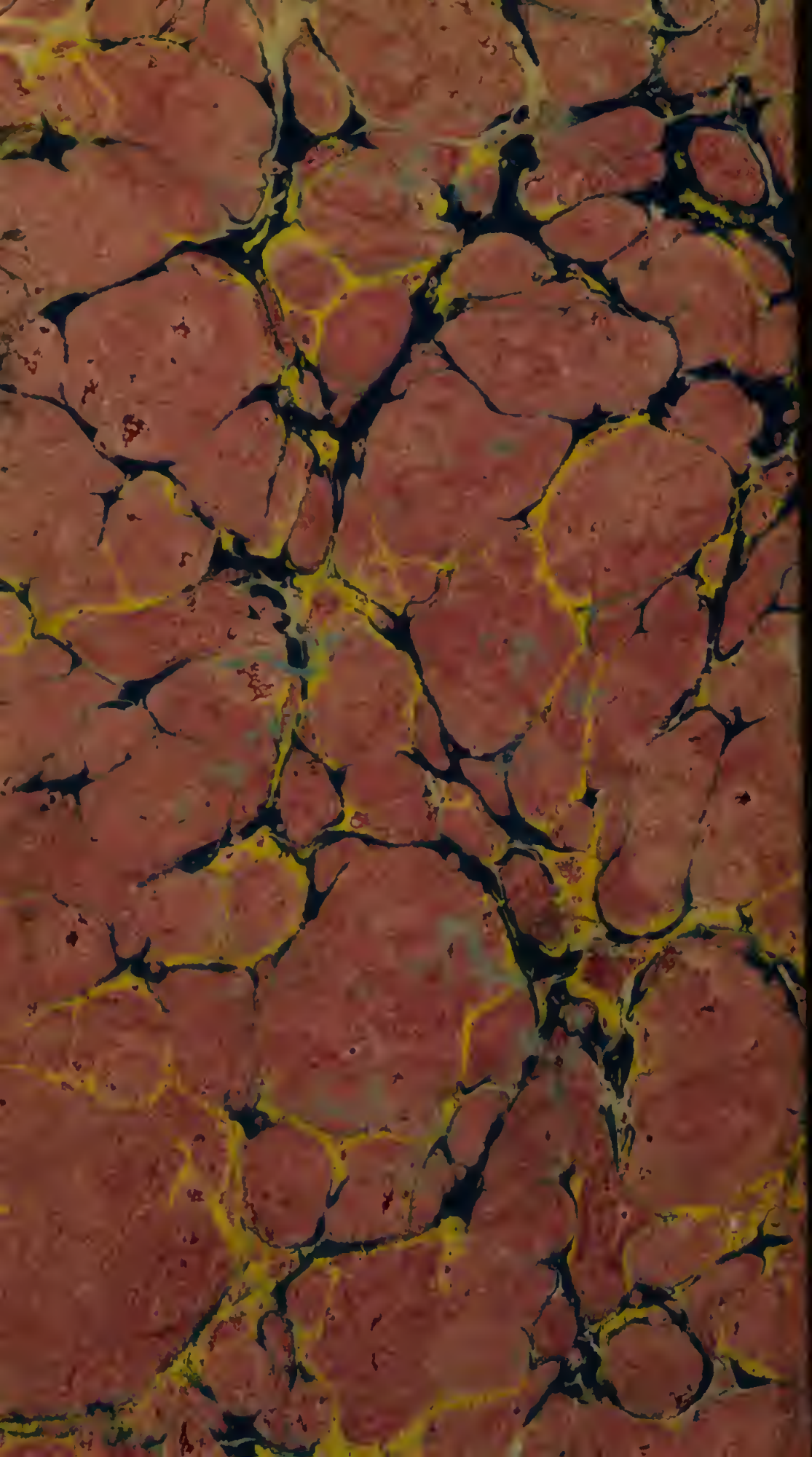
Mais mon cœur n'est, fut, ni ne sera

lisez,

Mais mon cœur n'est, ne fut, ni ne sera

Pour le volume du Théâtre.

Page 6, ligne 14 ..... sur le point attesté
lisez ..... sur le point contesté
Page 312, ligne 13..... l'aime-t-on mieux quand on est absent.
lisez..... quand on en est absent.

N.o d'invent: 533
30971

Digitized by Google